

LIDONE
**LA HAINE
AUX YEUX TENDRES**



2^{frs}

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alesia
PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies	80 fr.
Etranger (Tarif réduit) ..	90 fr.
Etranger (Autres pays)	100 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 3 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : **8 francs**

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 35 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

c 90 900

LA HAINE AUX YEUX TENDRES

LIDONE

LA HAINE
AUX YEUX TENDRES



ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^{te} LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LA HAINE AUX YEUX TENDRES

CHAPITRE PREMIER

Le rapide de Paris entrait en gare.

Rassemblant en hâte leurs bagages, des voyageurs en descendirent, pressés de retrouver, les uns leur home, les autres des parents, des amis. A la sortie, beaucoup étaient attendus. Des sourires, des poignées de mains, des embrassades les accueillirent. Certains montèrent dans des autos qui se mirent à ronronner comme de gros chats satisfaits. Le plus grand nombre se dirigea plus modestement vers la station de tramways et, peu à peu, les abords de la gare Matabiau se retrouvèrent vides.

Seul, un homme demeurait encore sur l'angle droit du trottoir, face aux hôtels qui bordent le boulevard Bonrepos. Il hésitait, ne sachant sur lequel fixer son choix.

Mais il ne regardait pas que les hôtels : il examinait le boulevard et les magasins, tournant alternativement la tête à droite puis à gauche. De toute évidence, il cherchait à retrouver des souvenirs, à évoquer des visions précises, à ressusciter un passé sans doute lointain durant lequel cette ville de Toulouse, aujourd'hui parfaitement étrangère, lui était aussi familière que peut l'être la cité natale.

Il semblait très jeune, vingt-quatre ou vingt-cinq ans tout au plus ; mais le pli amer de sa bouche et

la tristesse de ses yeux révélait l'être que le malheur a marqué et mûri avant l'âge.

Sa tenue d'une élégance discrète et la distinction de son allure indiquaient tout de suite le milieu social auquel il appartenait : on pouvait le classer, sans crainte de se tromper, dans l'élite de la grande bourgeoisie française.

Un tiède après-midi de septembre s'achevait.

Un crépuscule hâtif enveloppait la grande ville méridionale et les lumières électriques se reflétaient déjà dans les eaux pâles du canal.

L'inconnu parut se décider brusquement. Il traversa d'un pas souple la cour de la gare, hésita encore entre le *Victoria* et le *Regina* et, dédaignant définitivement l'un et l'autre de ces palaces, il s'engagea dans la rue Bayard qu'il descendit jusqu'à l'angle du café Barrié.

Là, perplexe, il parut de nouveau chercher sa voie. Décidément, la mémoire des lieux ne lui revenait pas. Il prit le parti de s'adresser à un agent.

Il y en avait justement un sur le trottoir d'en face, accoudé à l'étal d'une bouquetière et plus préoccupé de lui conter fleurette que d'assurer la circulation.

L'homme de police sursauta en s'entendant interpellé.

— S'il vous plaît, demandait le jeune voyageur, où dois-je passer pour me rendre à l'hôtel Capoul ?

Ce fut la marchande, impressionnée sans doute par la belle mine de l'inconnu, qui répondit avec la complaisance légendaire des Toulousains, et leur accent non moins traditionnel :

— Montez les boulevards, monsieur, en longeant les grands cafés. Sur votre droite, vous tournerez à l'angle de l'Albrighi, et, toujours à droite, vous passerez devant le cinéma qu'on appelle les Variétés et devant le café de la Comédie. Ensuite, vous verrez Mon Bar, puis Le Lafayette et aussitôt après le Capoul...

— Mon Dieu, ne put s'empêcher de remarquer le voyageur, mais il n'y a donc que des cafés dans cette ville de Toulouse ?

— Et des grands ! et des beaux ! même qu'ils n'en ont pas de pareils à Paris ! jeta avec orgueil la fleuriste.

Un peu mortifié peut-être que l'éloquence de sa jeune compagne lui eût jusqu'ici coupé la parole, l'agent crut devoir ajouter :

— Monsieur n'est pas de chez nous, sans cela monsieur saurait qu'il y a autre chose à Toulouse que des cafés. Nous avons des monuments splendides, des hôtels antiques, des promenades et des jardins de toute beauté...

Il se rengorgea pour compléter triomphalement :

— Et nous avons le Capitole !

— Eh bien ! dit le jeune inconnu avec un sourire, je visiterai tout cela. Merci.

Il souleva le souple feutre qui cachait en partie ses cheveux ondes et châains et il s'éloigna.

Si précises avaient été les indications de la petite bouquetière qu'il n'hésita pas durant tout le trajet et ce fut d'un pas rapide qu'il pénétra dans le hall de l'hôtel Capoul. Il demanda une chambre et annonça qu'il avait l'intention d'y prendre pension durant quelques semaines.

Le gérant lui tendit le registre et il écrivit son nom d'une écriture haute et ferme : Maxime Hébrard.

Il lui remit en outre son bulletin de bagages pour qu'on aille chercher ses malles à la gare et, dès qu'il eut choisi une chambre, il redescendit et se retrouva dans la rue.

Une éclaircie soudaine se faisait dans son esprit ; il s'orienta, prit la rue La Fayette, s'octroya une halte dans le square du Capitole, auprès d'un large massif planté de sauges dont le rouge écarlate semblait fleurir symboliquement la statue de Jean-Jaurès, et là, les sourcils froncés, récupérant ses souvenirs, faisant un effort pour ressusciter l'autrefois, il médita et le pli amer de sa bouche s'accrut.

Des enfants attardés jouaient dans l'herbe rase des pelouses, des moineaux voletaient sur le gravier fin des allées ; mais ces mouvements et ces bruits quo-

tidiens et comme inhérents au lieu où il se trouvait, Maxime Hébrard ne les voyait ni ne les entendait. Ses pensées l'absorbaient au point de lui dérober le reste du monde.

Brusquement, il continua sa promenade, quitta le square comme s'il avait hâte de reprendre contact avec la ville et de marcher vers un but précis.

Cette fois, il ne demanda pas son chemin : il prit la rue d'Alsace-Lorraine, la parcourut jusqu'au bout, traversa le boulevard de Strasbourg, la place Matabiau aux pieds de la statue de Jeanne d'Arc et, par la rue du même nom, remonta du côté de la gare.

N'ayant pas évidemment l'idée de reprendre un train, il s'arrêta dès qu'il eut tourné vers le canal. Debout sur le trottoir, il s'immobilisa dans la contemplation d'un vaste bâtiment, une usine, de toute évidence, sur le fronton de laquelle s'étalait en lettres immenses la raison sociale : **PRODUITS CHIMIQUES ANTOINE DESTREL.**

Le pli amer tortura de nouveau la bouche du jeune homme, une flamme rougit son front, dans ses yeux passèrent d'étranges lueurs. Il murmura, — ignorant qu'il parlait tout haut — insoucieux des passants qui le dévisageaient avec curiosité :

— Antoine Destrel !

Et par deux fois, il répéta ce nom.

Quel mystère, quel sombre drame revivait à cette minute dans l'esprit de Maxime ? Qu'y avait-il de redoutable derrière les murs de l'immense bâtisse ? Quelle chaîne invisible le reliait au puissant usinier ? Cette énigme qui, sans doute, puisait sa source dans un tragique passé, torturait le cœur du jeune homme et, il n'y avait pas à s'y tromper, allumait sur son visage une flamme de haine.

Il s'attardait devant la massive construction, en proie à une sorte d'hypnose. Inconsciemment, il fit quelques pas vers l'angle de l'usine, côté rue Raymond IV. Là s'élevait une maison bourgeoise qui, vraisemblablement, devait être celle du directeur.

Dans ces appartements confortables et même luxueux, vivait cet Antoine Destrel dont le seul nom,

inscrit sur le fronton d'un immeuble, suffisait à transformer le visage du jeune voyageur.

Fasciné, il examinait la façade hautaine, les larges baies vitrées, la terrasse avec ses colonnes harmonieuses, l'escalier de pierre et le jardin fleuri d'où montait le parfum des roses de septembre, si doux, si pénétrant...

Et voilà qu'au milieu de ces fleurs, une jeune fille brune parut. Vêtue d'un tailleur gris aux lignes sobres, coiffée d'un feutre de même teinte, elle parcourait d'un pas rapide les allées sablées de ce parc miniature. Sa petite main gantée ouvrit la grille, la referma et elle se trouva à son tour sur le trottoir, si près de Maxime qu'elle le frôla en passant.

Une curiosité instinctive lui fit lever la tête et regarder cet inconnu. Il lui parut si triste, si lamentablement seul et si bouleversé sous les teintes douces de ce crépuscule d'automne, qu'elle en éprouva une pénible et bizarre impression.

Il était injuste qu'en un jour pareil, un jour où tant de splendeur rayonnait sur le monde, où toutes les roses du jardin enchantaient l'air de leur parfum, où tout était si pur, si doux, si beau ! il y eût un être qui souffrit.

Souffrir ! Quand septembre finissant avait des ardeurs printanières, quand le ciel de Toulouse était si bleu, son soleil si rayonnant, quand la vie était pleine de subtiles promesses !

Elle qui était heureuse, dont rien n'avait blessé la tendre petite âme, ne concevait pas la douleur.

Son regard limpide, plein d'une charité fraternelle, se posa sur le visage altéré de Maxime. Désireuse d'atténuer ce que la fatalité avait eu d'amer pour cet inconnu, ne sachant qu'offrir, que donner, elle sourit. Et ce sourire inattendu, si clair, si charmant, ce fut, dans le cœur torturé de Maxime, comme une impalpable et divine caresse. Il en tressaillit et eût souhaité éterniser l'impression mais, ayant fait cette aumône royale, la jeune fille s'éloignait.

Maxime Hébrard retomba sur la terre.

Visiblement, il s'était attendu à tout, sauf à cela,

sur le seuil de la maison d'Antoine Destrel, de l'homme qu'il exécrait. Cette radieuse apparition le déconcertait.

Ce sourire d'enfant charmante avait été pour lui comme une sorte d'accueil. Et certes, ce n'était pas cet accueil-là qu'il avait prévu.

Tournant résolument le dos à l'usine, oublieux pour quelques instants de ses projets et même de sa haine, il se mit à descendre la rue, épiant de loin la jeune fille.

Il voyait sa fine silhouette, il admirait la grâce de sa démarche. Le bruit de ses petits talons frappant l'asphalte du trottoir parvenait jusqu'à ses oreilles. Il allait il ne savait où, suivant le sillage de l'inconnue au sourire.

Maxime eût voulu apprendre tout de suite qui elle était, où elle allait et quelle place elle pouvait tenir dans la maison d'Antoine Destrel. Était-elle une amie de la famille ou, plus simplement, une employée de l'usine ? Peut-être une secrétaire ?

Alors, ce serait une vraie chance ! Il ne fallait pas la perdre de vue. Il serait habile de l'approcher, de la connaître et, si possible, d'attirer sa sympathie. Avoir une alliée dans la place, ne serait-ce pas une force qui servirait ses projets ?

Mais comment s'y prendre ? Quand on est un homme bien élevé, on n'aborde pas une femme dans la rue. Et celle-ci avait l'air d'une jeune fille. Maxime ne voulait pas la blesser, surtout après l'aumône de tout à l'heure.

Il pressait le pas. Il était tout près d'elle. Il désira ardemment qu'elle laissât tomber quelque chose : son petit sac, un mouchoir, un gant... Avec quelle hâte il se fût précipité :

— Excusez-moi, mademoiselle, vous avez perdu cet objet...

Il s'entendait lui dire cette phrase, ou quelque chose d'approchant. Elle aurait pour le remercier ce joli sourire dont elle l'avait déjà enveloppé ; après quoi, il risquerait une ou deux phrases banales qui rompraient la glace...

Mais Maxime en fut pour ses frais d'imagination :

il ne se produisit rien de semblable. L'inconnue ne perdit ni son sac, ni son gant, ni son mouchoir et, comme ils arrivaient tous deux à la place Matabiau, elle franchit le boulevard et il la vit entrer dans une maison de couture.

Alors, résigné, il remonta vers l'hôtel Capoul.

Et seul dans ce home forcément impersonnel, il fut repris par sa tristesse et son tourment. Il ouvrit la fenêtre, alluma une cigarette et s'accouda un instant à la balustrade en fer forgé.

Il pouvait être entre six et sept heures de l'après-midi, car la sortie des spectacles emplissait les rues d'une foule grouillante et tumultueuse. Le jeune homme envia ces inconnus qui semblaient heureux de vivre, légers et satisfaits tandis qu'un poids écrasait son propre cœur.

Mais il se complut à ce va-et-vient bigarré et bruyant.

— Ah ! Toulouse ! songea-t-il, Toulouse, je te retrouve tout entière !

Et une vision riante vint passer devant ses yeux : il se revoyait, petit garçon aux mollets nus, assis sur un banc du jardin d'en face, tenant un cartable bourré de livres sous son bras. Il revenait du lycée et sa mère lui avait dit :

— Tu m'attendras dans le square Lafayette, nous irons essayer ton costume.

Son costume de premier communiant ! Comme il datait ce souvenir et pourtant avec quelle fraîcheur il revivait dans son esprit !

Là, près de la statue du poète Godoulin, sa tendre et jolie maman lui était tout d'un coup apparue. Il s'était levé pour aller vite à sa rencontre, elle l'avait embrassé d'un grand baiser au front et ils étaient partis chez le tailleur : Thiéry et Sigraud. Il se souvenait parfaitement du nom...

Il se pencha un peu pour mieux voir le jardin envahi d'ombre mais dans lequel se distinguait nettement l'effigie de l'artiste toulousain. Le square Lafayette, lui, avait changé de nom, il était devenu le square Wilson, mais il était toujours le même avec des arbres plus grands.

Seule avait disparu à jamais la petite maman morte de désespoir et de honte...

Maxime serra les poings avec rage et, s'éloignant de la fenêtre, il s'étendit sur un divan, s'abandonnant tout entier à la douloureuse étreinte du passé.

CHAPITRE II

Maxime Hébrard était né à Toulouse. De son père, mort trop tôt, il ne gardait aucun souvenir. Il était si jeune quand sa mère en secondes noces épousa Paul Galtier que sa tendresse s'était reportée sur ce dernier. De son côté, le nouveau chef de famille l'avait tout de suite considéré, non comme l'enfant d'un étranger, mais comme un fils qu'il n'eût pas chéri davantage s'il avait été pétri de sa propre chair. Et la maman, la douce Juliette, vivait parfaitement heureuse entre ses deux amours : son mari et son fils.

Ainsi, petit garçon, Maxime avait eu l'existence la plus agréable qu'il pouvait souhaiter. Sage et studieux, entouré de bons petits camarades et de parents qui le choyaient, tout semblait lui préparer une destinée parfaitement sereine.

Mais le drame éclata.

Paul Galtier travaillait en qualité d'ingénieur à l'usine de produits chimiques d'Antoine Destrel.

Des formules de dosage conservées dans le coffre-fort de l'usine furent volées. Le soir, le beau-père de Maxime, le visage bouleversé, annonça la nouvelle à sa femme qui s'indigna :

— Pourquoi ? Mais pourquoi a-t-on fait cela ?

Et Paul Galtier répondit d'une voix nette :

— Ces formules étaient précieuses et, par conséquent, très convoitées. Il s'agit sûrement d'une affaire d'espionnage au bénéfice d'une puissance étrangère.

Ces présomptions aggravaient singulièrement le vol.

Le lendemain, une enquête plus approfondie allait faire découvrir d'autres « fuites » tout aussi

troublantes. Seuls, les quatre ingénieurs et le directeur connaissaient le secret du coffre. Or, le coffre avait été ouvert, puis refermé.

— Monsieur Destrel nous réunit ce soir, annonça Paul Galtier à l'issue du déjeuner. Il veut sans doute nous interroger pour faire un peu de lumière sur cette terrible affaire.

— Mais il ne soupçonne pas ses ingénieurs ? s'affola Juliette qu'une pareille idée révoltait.

Son mari eut un sourire :

— Il connaît ses collaborateurs depuis trop longtemps pour douter d'eux, mais il cherche une piste. Pour ma part, je ne vois absolument rien qui puisse l'aider...

Et il était parti, comme d'habitude, le front haut et d'un pas léger.

A l'usine, l'interrogatoire commença dès que les quatre ingénieurs furent réunis autour du directeur. Tous donnèrent l'emploi de leur temps et firent quelques remarques qui semblaient de peu d'importance. Mais l'un d'eux, St-Aubin, prit assez mal ces questions. Il s'irrita du soupçon qui semblait flotter sur les ingénieurs et offrit une perquisition à son domicile.

Antoine Destrel allait refuser, mais l'enquêteur qui prenait part à cette conversation, intervint. Rien n'était à négliger.

— Je trouve l'idée assez absurde, remarqua Paul Galtier. Si vous perquisitionnez chez St-Aubin, il faut en faire autant chez les autres et cela va beaucoup impressionner ma femme qui est de santé délicate. Puis-je la prévenir auparavant ?

— Non, trancha l'enquêteur. Vous nous accompagnerez simplement.

Les autres ingénieurs acceptèrent de bonne grâce et les perquisitions commencèrent. Absolument négatives chez St-Aubin et ses deux collègues, elles amenèrent un coup de théâtre chez Paul Galtier.

Résultat inattendu, on trouva une copie des formules de dosage dans une petite serre, au fond du jardin, où l'ingénieur avait installé un laboratoire particulier.

Juliette, qui assistait à la stupéfiante découverte, entendit l'enquêteur déclarer d'un ton sec :

— Voilà pourquoi vous auriez voulu venir ici avant nous !...

Elle s'éroula, évanouie et Maxime, interdit et blême, essaya de la rappeler à la vie.

Quand à Paul Galtier, les yeux exorbités, il semblait avoir perdu la raison.

— Je suis innocent ! Je suis innocent ! se contentait-il d'affirmer.

Malgré ses protestations, on l'arrêta et Maxime se souvenait de cette vision qui, après dix ans, amenait une rougeur à son front : celui qu'il chérissait comme un père, sortant de leur appartement, les menottes aux mains.

Condamné malgré l'éloquence de l'avocat qui lui, du moins, ne semblait pas croire à la culpabilité de son client, il dut faire deux ans de prison.

Deux ans de torture pour Maxime et sa mère. Regardés dédaigneusement par leurs voisins, traités presque de parias, ils avaient dû quitter leur coquet logis du centre de la ville où tant d'heures douces s'étaient écoulées. Il était trop cher pour leurs revenus désormais bien modestes, et ils s'étaient retirés en banlieue, du côté de St-Agne. Là, Juliette s'était peu à peu consumée en regrets et en larmes. Sa santé à jamais ébranlée, elle ne fut plus qu'une pauvre créature à la dérive, incapable de surmonter l'adversité.

Sa confiance en l'homme qu'elle aimait était demeurée intacte, mais elle mourait de savoir que les autres le croyaient coupable.

Maxime tentait vainement de la rattacher à la vie. Sa tendresse ne put la retenir au bord de l'abîme et un triste soir d'automne, le cœur de la malheureuse femme avait cessé de battre.

L'orphelin suivit seul le triste convoi et, dans le grand cimetière de Toulouse, sous une simple dalle qui portait son nom, il vit disparaître à jamais celle qui avait été sa jolie, sa tendre maman.

Quand le prisonnier eut achevé de payer à la société la faute qu'il n'avait pas commise, quand il sortit

de la maison d'infamie, les cheveux blanchis, le cœur ulcéré de rancune, courbé sous sa honte imméritée, il ne retrouva plus, dans le foyer désormais vide, la précieuse compagne qu'il avait si profondément chérie.

Mais il lui restait un fils. Le fils de la morte, celui dont il s'était toujours senti le vrai père et qui, lui non plus, n'avait jamais douté de lui. Il avait dix-sept ans, un esprit vif, une claire intelligence, du courage et de la volonté.

— Max, dit un soir Paul Galtier, je vais partir, veux-tu me suivre ?

— Où vous voudrez, répondit spontanément le jeune homme.

— Nous irons au Mexique. Je suis en relation, grâce à l'avocat qui a bien voulu plaider ma cause, avec un groupe qui se forme pour l'exploitation d'une mine de cuivre dans la province du Durango. Il faut là-bas des ingénieurs. L'affaire est excellente. C'est une occasion unique qui laissera une part énorme aux collaborateurs... Comprends-tu, petit ? Je veux être riche, j'ai besoin d'être riche car je suis décidé à rechercher la vérité. J'y engloutirai une fortune s'il le faut, j'y userai ma vie, mais j'atteindrai ce but.

Et dans un élan d'enthousiasme, Maxime avait répondu :

— Je vous suivrai. Je vous aiderai. Je veux que vous soyez réhabilité !

Ils s'étaient étreints longuement, émus de cette émotion d'hommes qui se comprennent et qui s'estiment et ils étaient partis vers leur destin.

Sur cette terre mexicaine aucune déception ne les attendait et ils espéraient retrouver la tranquillité perdue et l'honneur qu'on leur avait lâchement ravi.

La situation était bien telle qu'on l'avait fait entrevoir à Paul Galtier. Dans l'exploitation de cette mine de cuivre, il fut un des principaux collaborateurs, car il ne tarda pas à montrer ses qualités d'homme énergique en même temps que sa science d'ingénieur.

Apprécié par les membres de la direction, estimé

de ses collègues, aimé des ouvriers, il acquit bientôt par son travail et par sa valeur personnelle, une situation de premier ordre.

Ainsi, la fortune — cette fortune âprement convoitée pour le plus noble des buts — rapidement couronna ses efforts. Six ans après son débarquement, il était riche. Décidé à donner sa démission, il envisagea dès lors son retour en France.

Il possédait enfin l'indispensable levier : l'argent. Maxime et lui allaient remuer choses et gens et il faudrait bien que le vrai coupable fût un jour démasqué.

Tout était prêt pour le départ, les dernières affaires liquidées, d'énormes capitaux réalisés, les places retenues à bord d'un paquebot. Rien n'avait été laissé au hasard, tout avait été minutieusement réglé. Tout. Sauf la part de l'imprévu.

Et l'imprévu fondit sur eux sous la forme d'une nouvelle catastrophe : Paul Galtier rentra chez lui, un soir, courbé par un violent accès de fièvre contre lequel son organisme, déprimé par les souffrances morales et physiques, ne put réagir. Il mourut dans les quarante-huit heures, sous les yeux terrifiés de Maxime.

Le dernier regard qu'il jeta sur le jeune homme fut une suprême imploration. Ses derniers mots :

— Je te lègue ma tâche...

En mettant un suprême baiser sur le front déjà froid, Maxime fit un serment :

— Père, je retrouverai le coupable, il paiera son crime et vous serez réhabilité.

Désormais, seul, libre et riche, il allait s'atteler à cette œuvre et il n'aurait ni repos, ni joie, ni plaisir avant de l'avoir menée à bonne fin.

Ayant brisé les derniers liens qui le retenaient au Mexique, dit adieu aux amis, aux camarades qu'il avait agréablement fréquentés pendant les quelques années passées à Durango et à l'université de Mexico, Maxime prit tristement le chemin du retour.

En foulant le sol national, il pleura comme un enfant. A peine s'accorda-t-il une halte de vingt-quatre heures à Paris pour signer diverses pièces

pour le transfert de ses fonds. Il avait hâte d'arriver à Toulouse, de reprendre contact avec la ville où il était né, où il avait connu les joies de son enfance et la grande douleur de sa vie.

Il y trouvait de profonds changements qui le dépaysaient. Il avait le sentiment de n'être réellement plus qu'un étranger. Tant mieux, cela servait le plan qu'il avait conçu.

Maxime quitta le divan sur lequel il venait d'évoquer ces souvenirs. Il se leva pour fermer la fenêtre, les bruits extérieurs le fatiguaient. Toute cette vie ardente qui frémissait si près de lui, l'écho de ces rires le gênaient comme une insulte à ses chers disparus.

Il posa une de ses valises sur la table, l'ouvrit, chercha sous les vêtements. Il en tira des photographies enveloppées dans un papier soyeux : celles de sa mère et de Paul Galtier.

Le doux visage de Juliette souriait ; à cette époque, elle était une épouse heureuse et la joie de vivre éclatait dans son beau regard clair. L'image de son mari était plus récente. Elle avait été faite à Mexico peu de temps après leur arrivée en Amérique centrale. La noble et virile figure portait la trace des souffrances, la fatigue creusait les traits, mais le masque énergique révélait le lutteur qui n'abdiquait que devant la mort.

Maxime eut un soupir profond, poignant comme un sanglot.

Sur la petite table de cette chambre d'hôtel où, pour quelques semaines, allait se fixer sa vie, il posa les deux photographies. Il voulait reconstituer quelque chose qui ressemblât à un foyer. L'image de Juliette resplendissante, en face de ce square plein de fleurs et d'enfants où, si souvent, elle était venue s'asseoir.

Pauvre petite morte, écrasée sous le poids d'un chagrin trop grand pour elle, désespérée d'avoir perdu la quotidienne présence du bien-aimé, elle dormait dans un coin du cimetière, et Maxime se promit d'aller le lendemain matin déposer une gerbe de fleurs sur la simple dalle de pierre.

Brusquement, le jeune homme replia les photos, les replaça dans sa valise qu'il ferma à clé. Il ne devait pas laisser en évidence des preuves du passé. Un domestique de l'hôtel pouvait se souvenir des Galtier et du drame et répandre le bruit du retour de Maxime. Le vrai coupable pouvait encore habiter Toulouse ; il fallait agir avec prudence.

Maxime ferma donc sa valise et consulta son bracelet-montre. Il marquait la demie de sept heures. Il devait descendre et gagner la salle du restaurant.

Ayant changé de décor, le cours de ses pensées s'en trouva légèrement modifié. Il se sentit plus dispos et moins sombre.

Des inconnus dinaient autour de lui, des jeunes femmes aussi en toilettes claires. Le souvenir de l'inconnue lui revint. Il pensa au sourire qu'elle lui avait offert et, de nouveau, il se promit de la retrouver.

Elle pouvait lui être une auxiliaire précieuse chez cet Antoine Destrel qui n'avait pas même voulu écouter son ingénieur quand le malheureux Galtier l'en avait supplié par l'intermédiaire de son avocat. Une conversation d'homme à homme lui eût donné au moins des doutes sur la valeur de l'accusation. Il avait refusé, lui qui le connaissait depuis si longtemps, lui qui aurait pu le sauver !

Maxime se sentit incapable d'avaler une bouchée s'il continuait à ressasser les mêmes idées. Il chercha un dérivatif et, réflexe curieux, ce fut justement le souvenir de la jeune inconnue qui le lui apporta.

Il revit sa démarche gracieuse, la souplesse de sa silhouette. Un frais parfum se dégageait d'elle et le grisait doucement au milieu de ses sombres pensées, comme une fleur au milieu d'un massif d'orties, comme une pure et délicate fleur d'amour dans un massif de haine.

Maxime souhaitait la retrouver par un sentiment plus complexe que celui qui l'y poussait tout à l'heure, mais qui certainement était tout aussi fort.

CHAPITRE III

Malgré le confortable de sa chambre, Maxime passa à l'hôtel Capoul une assez mauvaise nuit. Trop de pensées l'agitaient et l'ombre et le silence étant propices aux rêveries il n'avait pu s'empêcher de s'accrocher de nouveau à ses tristes souvenirs.

Il avait hâte de voir reparaître le jour pour commencer la bataille susceptible d'abattre ses redoutables adversaires. Il ne reculerait devant rien pour atteindre le but fixé, dût-il lui en coûter toute sa fortune, dût-il y perdre la vie. Maxime vengerait ses morts. Il se le jurait encore à lui-même comme pour renforcer sa haine, tandis qu'il achevait de se vêtir.

D'abord, il s'attaquerait à Antoine Destrel qui s'était montré sans pitié, qui n'avait pas même voulu admettre comme possible l'innocence d'un homme dont il s'était toujours loué. Cette intraitable obstination à rejeter Paul Galtier semblait louche à Maxime. Il lui infligerait des souffrances analogues à celles du malheureux ingénieur.

Ensuite il se tournerait vers l'inconnu, cet X mystérieux qui était le véritable voleur des formules et qui en avait placé les copies dans les papiers de Galtier.

Que de fois, pendant leur séjour au Mexique, le jeune homme avait interrogé son père à ce sujet !

Mais celui-ci avait beau évoquer des souvenirs, rien ne surgissait en son esprit d'essentiel, de précis. Il ne soupçonnait personne et restait persuadé qu'il n'avait jamais eu d'ennemi.

Maxime, lui, se promettait de soupçonner tout le monde et de ne pas avoir d'amis.

L'enquête qu'il voulait reprendre s'avérait pourtant difficile, presque impossible et le résultat, incertain. Mais le jeune homme avait une confiance inébranlable dans la réussite. Ayant gardé la foi, il songeait :

— Dieu m'aidera !

Il descendit dans la rue et reprit le chemin parcouru la veille. Il était près de dix heures.

Un soleil magnifique, encore très chaud — le soleil d'or chanté par les poètes — baignait la ville de lumière.

Maxime longea les cafés, du pas d'un homme pressé, parcourut les boulevards. Il revit la brune bouquetière et le galant sergent de ville. En passant devant l'immeuble de la *Dépêche*, il acheta le journal, ce qu'il faisait autrefois quotidiennement pour son père et, machinalement, il se mit à parcourir les colonnes toujours disposées de la même façon, avec les mêmes rubriques.

Après avoir longé le canal, il se trouva de nouveau devant l'usine d'Antoine Destrel.

L'usine ! ce mot que son père prononçait avec respect, avec tendresse ! Elle lui eût appartenu qu'il n'y aurait pas été plus attaché. Il l'aimait, travaillait avec une sorte de ferveur pour sa renommée, pour son prestige. Il la servait dévotment.

L'Usine !

L'immense bâtisse dressait vers le ciel clair ses longs murs blancs, ses toits de tuiles rouges. Le soleil faisait scintiller les fenêtres.

Y a-t-il des affinités d'âmes ? des appels mystérieux ? des attirances énigmatiques ? Ou est-ce seulement le hasard qui meut les êtres humains ? Toujours est-il qu'ayant pour quelques minutes déposé le fardeau de sa haine, Maxime songeait, devant cette façade harmonieuse et près de ce jardin fleuri, à la jeune fille qu'il avait vue la veille descendre l'étroit escalier à colonnades.

Et comme il pensait à elle, une voix partie du jardin, une voix qui ne pouvait être que la sienne :

— Je vais y aller ! Catherine n'en sortira jamais toute seule !

Il y eut des pas sur le gravier, puis le silence. Maxime n'avait aperçu personne et il se demandait s'il allait employer sa journée à monter la garde ou s'il devait essayer, en sa qualité de chimiste, d'entrer dans l'établissement et de faire la connaissance des ingénieurs.

Mais le gravier craquait de nouveau et, du fond du jardin, elle apparut. Il n'eut aucune peine à la reconnaître bien qu'elle eût changé de costume. Elle portait un petit ensemble bleu marine. Une écharpe bleu pâle en souple mousseline s'enroulait autour de son cou. Elle était si radieusement jeune dans ce cadre élégant qui semblait créé pour le joyau qu'elle était, que Maxime, bien qu'il s'en défendît, éprouva au cœur un choc douloureux.

D'un mouvement instinctif, il s'était un peu éloigné de l'immeuble afin qu'elle ne l'aperçût pas ; mais dès qu'elle eût refermé la grille du jardin, il la suivit discrètement.

La Dépêche dépliée sous les yeux, il marchait absorbé en apparence par sa lecture, mais attentif aux moindres mouvements de son guide involontaire, décidé à ne pas perdre la jeune fille de vue, espérant un hasard qui, providentiellement, les rapprocherait.

Cette fois, ce ne fut pas vers la grande maison de couture que l'inconnue se dirigea. Elle aborda hardiment la rue d'Alsace-Lorraine grouillante de monde. Un croisement de tramways la déroba aux yeux de Maxime. Inquiet, il s'arrêta sur le refuge où un agent de police, son bâton blanc à la main, guidait consciencieusement la circulation. Il la découvrit sur le trottoir d'en face et se disposait à la rejoindre quand, de nouveau, une succession de camions et d'autos particulières établit un barrage entre elle et lui.

Maxime attendit impatiemment que la traversée redevînt libre. Il s'y lança dès qu'il le put et, comme il atteignait le trottoir, il vit l'inconnue pénétrer dans un grand magasin.

— C'est *le Capitole*, se dit Maxime qui se souvenait.

Résolument, il y pénétra à sa suite. Et là, il retrouva son calme, car la jeune fille ne pouvait plus lui échapper. Discrètement, il l'accompagna de rayon en rayon. Il la vit effectuer de menus achats : un minuscule poudrier, une ceinture en peau de daim, des boutons de cristal, une pochette de soie et,

pour finir, un vase en verre irisé au long col étroit, destiné de toute évidence à contenir quelques-unes de ces roses d'automne que Maxime avait admirées dans le jardin.

Après avoir évolué une demi-heure entre les comptoirs, la jeune fille s'approcha de la caisse, paya et pria qu'on voulût bien lui livrer les articles à domicile.

— A quelle adresse, mademoiselle ?

Elle cita une rue, un numéro que Maxime Hébrard connaissait bien, mais le nom fut pour lui un coup de théâtre : Yvonne Destrel. Il avait devant lui la fille d'un homme qu'il rêvait d'abattre !

Mais oui ! le directeur de l'usine avait une fille ! Comment n'y songeait-il que maintenant ? C'était autrefois une enfant aux boucles rebelles, au fin visage dont il apercevait parfois le sourire mutin, les grands yeux couleur de noisette, si semblables à ceux de son père comme nuance, si différents comme expression !

Quelquefois, quand il venait le soir avec la douce maman Juliette attendre Paul Galtier à la sortie de l'usine, il croisait la fillette qui revenait de ses cours, accompagnée d'une gouvernante. Il la saluait poliment au passage avec la gaucherie des petits garçons trop timides.

Yvonne Destrel ! La fille d'Antoine Destrel !

Quel hasard providentiel avait voulu qu'à peine arrivé dans la ville, ils se soient trouvés face à face, elle, la fille de l'usinier exécré, lui, le fils des deux victimes ?

Pour le but implacable qu'il poursuivait, quelle force s'il pouvait approcher cette jeune fille, se servir d'elle pour punir un des coupables !... Oui, oui ! frapper le père par la fille ! Quel châtement !...

La haine qui rongait l'âme de Maxime lui soufflait des pensées odieuses et cruelles qu'il n'était pas maître de chasser. Au contraire, il les appelait, les caressait, s'y complaisait avec une sorte de joie mauvaise.

Ah ! petite fille innocente qui, ce matin-là, marchiez ingénument dans la vie, si vous aviez pu de-

viner quels projets abominables échafaudait auprès de vous l'imagination en déroute d'un homme assoiffé de vengeance ! Comme vous auriez fui, épouvantée !

Mais on ne sait jamais ce qui s'agite dans le cœur et le cerveau des autres et l'on coudoie avec indifférence des êtres qui nous apporteront peut-être notre pire destin.

Yvonne toute au ravissement des achats qu'elle venait de faire, sortit du grand magasin. Une petite fille en haillons tendit vers elle une corbeille de marguerites. Elle prit un humble bouquet et mit dans la main de l'enfant quelque menue monnaie, puis elle franchit le seuil de la pâtisserie voisine.

Maxime ne la perdait pas de vue. Il était enchanté, il exultait : il avait trouvé ce qu'il cherchait, il approcherait Antoine Destrel par sa fille. Le plus important maintenant c'était d'arriver à se faire connaître d'elle. Dans la rue ? Tout à fait impossible ! Maxime était trop bien élevé pour se permettre, tout aveuglé qu'il fût par sa haine, une incorrection pareille. Mais le destin qui, par deux fois, venait de placer Yvonne Destrel sur son chemin, pouvait se montrer généreux de nouveau. Au besoin, il l'aiderait.

Le mieux était de continuer à surveiller les sorties de Mlle Destrel ; il connaîtrait peu à peu ses habitudes, sa façon de vivre, il saurait où elle passait de préférence ses après-midi, si elle se rendait au théâtre, au cinéma, à une conférence. Déjà, le jeu amusait Maxime. Il imaginait une scène : un jour elle entrerait au Gaumont ou au Trianon, il se faufilet derrière elle, perdu dans la foule anonyme. Il prendrait un fauteuil près du sien. Alors, il lui suffirait de saisir au vol la minute où, à la faveur de l'admiration ou de l'intérêt que susciterait en eux un épisode, ils pourraient se communiquer leur enthousiasme...

Non, c'était un mauvais système. Certes, les jeunes filles modernes, même les plus réservées, ne s'ofusquent pas qu'un inconnu leur parle de musique ou de cinéma. Mais pour Yvonne Destrel, le moyen

était mauvais parce que, sans le montrer, elle pouvait s'en froisser.

Il valait mieux chercher à connaître les relations de la jeune fille et, comme il désirait s'en créer aussi, il arriverait bien à la rencontrer dans un salon où on les présenterait tout naturellement l'un à l'autre.

Cette idée lui plut. Mais rien ne pressait. Déjà n'avait-il pas obtenu un résultat ? Il savait que son ennemi avait une fille et cette fille, ignorant qui il était, lui avait souri.

Au moment où il échafaudait des combinaisons pour approcher Yvonne, au moment où il songeait à se servir d'elle pour abattre l'ennemi détesté, il éprouva un léger trouble au cœur. Non pas un regret, encore moins un remords, mais une hésitation. Ce qu'il s'appropriait à faire n'était pas beau, mais il appela à la rescousse le souvenir de ses chers morts. Était-ce beau, ce qu'on leur avait fait, à eux ?

La bataille était engagée, il se servirait des armes que le hasard venait de lui livrer. Tant pis si ces armes étaient empoisonnées.

Le jeune homme, très maître de lui désormais, se mit à faire les cent pas sur le trottoir attendant que la jeune fille eut terminé sa commande à la pâtisserie.

Mais elle ne se pressait pas. Evidemment familière de la maison, elle causait avec la patronne et s'était assise, attirant près d'elle deux beaux petits garçons dont elle embrassa les joues roses.

On ne pouvait rêver plus charmant spectacle : un tableau digne de Greuze ! Le fin visage brun s'inclinait vers les têtes blondes, les soyeux cheveux noirs frôlaient les boucles dorées et trois rires aussi frais, aussi clairs, s'unirent. L'écho, à travers les vitres du magasin, en parvint aux oreilles du jeune homme immobile. Son cœur allait-il s'émouvoir ?

La porte s'ouvrit. Faisant à ses petits amis un dernier geste d'adieu, Yvonne se retrouva sur le trottoir et là, apercevant si près d'elle ce grand jeune homme immobile, elle eut à peine quelques secondes d'hésitation. C'était l'inconnu qu'elle avait aperçu

la veille devant la grille du jardin — l'inconnu qui semblait si triste, si tourmenté — et, de nouveau, comme par enchantement, le lumineux sourire refléurait sur ses lèvres.

Yvonne montrait ainsi qu'elle l'avait reconnu. Maxime salua, profondément, et s'éloigna vers son hôtel.

Troublé, le jeune homme n'osait plus la suivre.

CHAPITRE IV

Maxime erra le long de la rue Alsace-Lorraine, revint le square du Capitole, le Donjon et poussa jusqu'à la place du même nom car les Toulousains sont à ce point fiers de leur Capitole qu'ils ne se sont pas contentés d'appeler ainsi leur hôtel de ville mais aussi la vaste esplanade qui s'étale au pied de l'édifice, le jardin attenant, un des grands magasins de la ville et, enfin, le Théâtre — cet Opéra qui a vu défiler tant de gloires et dont les murs ont retenti des voix les plus remarquables du monde !

Maxime avançait lentement, occupé à lutter contre un vent violent qui, brusquement, venait de se lever et menaçait de tourner en tempête, ce qui est fréquent dans les villes méridionales.

Jaloux sans doute du mistral qui verse à la Provence une sorte de lyrisme, le vent d'autan, désespoir des Toulousains, vient de la Méditerranée. Il court le long des vignobles du Midi, balaye les étangs, traverse le Languedoc et, quand il a franchi la Montagne Noire, il arrive sur Toulouse à demi fou.

Il venait donc de s'abattre sur la ville ce matin-là et il caressait de sa rude haleine les maisons de briques adossées aux collines ou couchées le long de la Garonne, les ponts de bois jetés sur le fleuve, les églises que la foi chrétienne a élevées à travers les âges, les monuments baignés de rose clarté et jusqu'au faite orgueilleux du Donjon.

Est-ce le souffle du vent d'autan ? Toujours est-il que Maxime éprouva le besoin de se retremper dans

l'atmosphère toulousaine. Il s'arrêta sur la place du Capitole, extrêmement animée, car c'était l'heure du marché et les revendeuses appelaient les clientes, trônant derrière leurs corbeilles de fruits, de légumes et de fleurs.

Un instant, le pittoresque du décor amusa le jeune homme. Il prêta l'oreille aux propos tenus autour de lui, charmé de comprendre encore ce dialecte chantant qui lui rappelait son enfance et surpris car, entre cette époque bénie et sa vie actuelle, il lui semblait que des siècles avaient coulé.

Le clocher tout proche de Notre-Dame du Tarn égrenait les douze coups de midi. Aussitôt, les marchands commencèrent de plier les toiles qui abritaient leurs étalages, les revendeuses chargèrent les denrées non vendues sur leur petite charrette à bras. L'immense esplanade se dégarnit presque entièrement. Il n'y resta que les fleuristes dont l'habituel commerce se prolonge dans la soirée.

L'or des mimosas brillait au soleil et le vent qui ne cessait de souffler charriait leur parfum allié à celui, plus doux, des roses pompons et à l'âcre senteur des lourdes pivoines.

Maxime s'avisa qu'il avait faim et il reprit d'un pas plus rapide la direction de son hôtel. Pour cela, il traversa la cour intérieure du Capitole :

« Un rectangle étroit, bordé d'élégantes arcades supportant deux corps de bâtiments en briques où éclatent les blasons de pierre des Capitouls. Au fond, au-dessus d'une grande porte où s'enlacent des cariatides, une niche en coquille encadre la statue d'Henri IV. » (1)

Maxime, malgré les appels peu poétiques de son estomac, ne put s'empêcher d'admirer la beauté de ce qui l'entourait et, comme il s'arrêtait devant l'antique et orgueilleux décor, un vieux monsieur le voyant immobile et en contemplation crut devoir lui expliquer avec la familiarité habituelle des Méridionaux :

— C'est ici que fut décapité le beau duc de Mont-

Armand Praviel : *La Ville Rouge.*

morency, coupable d'avoir enfreint un ordre du roi, et victime de l'inexorable autorité de Richelieu.

Il tapota de sa canne une large dalle de pierre :
— Voyez cette inscription : Henri de Montmorency... une date et c'est tout. Et pourtant, monsieur, « jamais prince ne fit couler tant de larmes en Languedoc ! »

Maxime regarda avec une curieuse sympathie son interlocuteur :

— Vous semblez très au courant de l'histoire de Toulouse...

— J'ose m'en vanter...

Il enfonça ses belles mains de vieillard inactif dans les grandes poches de sa vaste houppelande et il en retira... non pas un livre comme le supposait Maxime, mais un gros morceau de pain qu'il se mit en devoir d'émietter avec soin. Il faisait entendre en même temps un sifflement bizarre, une sorte de modulation. Une volée de moineaux s'abattit à ses pieds. D'autres se perchèrent sur ses épaules et les plus hardis vinrent piquer de leur petit bec les joues ridées de leur grand ami. Celui-ci, ayant éparpillé autour de lui la manne habituelle, s'assit tranquillement sur un banc au soleil et regarda d'un œil attendri ses joyeux convives.

— Nos frères les oiseaux, disait ce bon François d'Assises. Il avait raison. Voyez-vous, monsieur, expliqua-t-il à Maxime, eux, du moins sont de vrais amis. En échange du pain que je leur donne, ils m'apportent leur gaité, leur présence ailée, un peu des horizons qu'ils franchissent et que la vieillesse m'empêche de conquérir.

Le jeune homme quitta le bon vieillard tout pensif :

— Certes, ce sage a choisi la meilleure compagnie. Que ne puis-je comme lui vivre parmi les oiseaux !

Mais en franchissant la porte de l'hôtel Capoul, il oublia toute philosophie et, s'étant assis à la petite table qui lui était désormais réservée, il commença à déjeuner.

Repris par la grande préoccupation qui dominait sa vie, il écarta de ses pensées Toulouse et son Capi-

tole, la mort tragique du beau Montmorency, l'aimable inconnu à la houppe et ses amis les moineaux, et rêva de nouveau au moyen de parvenir jusqu'à Antoine Destrel.

Après déjeuner, il se rendit dans la salle du café, pensant y coudoyer les habitués qui, certainement, devaient être des notables de la ville. Il eut une surprise dès en entrant et il ne tarda pas à la considérer comme une vraie chance : dans un angle de la pièce, autour d'une table de jeu, un groupe de messieurs venait de prendre place et Maxime reconnaissait parmi eux Sébastien Lecourtois, notaire, un très brave homme avec qui, jadis, Paul Galtier s'était lié.

Les dix ans écoulés n'avaient guère changé l'aimable tabellion. C'était toujours la même silhouette courtaude et grassouillette, la grosse figure réjouie, le sourire un tantinet narquois et le regard malicieux sous les lunettes d'écaille.

Maxime s'assit en face de Lecourtois pour l'observer tout à son aise et se rendre compte de ses réactions quand son regard se poserait sur lui.

L'épreuve fut concluante : le notaire ne reconnut pas le fils de Juliette et de Paul Galtier. Entre l'adolescent de jadis et l'homme d'aujourd'hui, trop grande était la différence. Il était même tout à fait certain que le véritable nom de famille de Maxime ne trahirait en rien le passé du jeune homme. Pour tous les familiers de ses parents, autrefois, il était le petit Max, ou le fils Galtier, presque personne ne savait qu'il était l'enfant d'un premier mariage de Juliette. Et ceci allait aujourd'hui le servir admirablement.

Il devait se lier avec le notaire, ce qui lui parut beaucoup plus facile que d'aborder Yvonne Destrel. Rien de plus propice que le jeu. Justement, voici qu'en battant les cartes d'un geste agacé, Lecourtois disait soudain :

— Que peut bien faire cet animal de Rouvié ?

— Il est toujours en retard, déplora un de ses compagnons.

Et le notaire avec une sorte de désespoir comique

sur son gros visage réjoui, se mit à ronchonner, tout à fait mécontent :

— Impossible de jouer sans lui ! nous ne sommes pas au complet !

— Monsieur, proposa aimablement Maxime, si j'osais, je vous demanderais de bien vouloir m'admettre comme partenaire.

Et, se levant, il se présenta :

— Maxime Hébrard, ingénieur.

— Enchanté, monsieur, enchanté ! se réjouit le notaire qui, à son tour, déclina ses noms et qualités et ceux de ses compagnons, deux professeurs du lycée.

Il ajouta :

— Prenez place à notre table, nous sommes très heureux de vous accueillir et nous vous remercions de vouloir bien remplacer cet ennuyeux Rouvié qui nous joue souvent des tours semblables...

La partie s'engagea et, tout à leurs savantes combinaisons, aucun de ces messieurs ne se permit un semblant de conversation. Toutefois, la partie achevée, Maxime put enfin aborder le sujet qui lui tenait au cœur. Il le put d'autant mieux que les professeurs se déclarèrent obligés de rentrer chez eux.

Resté seul avec le bonhomme Lecourtois, Maxime commença de vanter les charmes de Toulouse.

— Vraiment, cette ville est admirable. J'en ai visité de superbes tant en France qu'à l'étranger, mais j'avoue que la vôtre est une cité accueillante et on est à l'aise sous son ciel.

— Malgré le vent d'autan ? railla doucement le notaire.

Maxime se mit à rire :

— Il est vrai que, comme son cousin le mistral, il « esasère ». En traversant tout à l'heure la place du Capitole, j'ai cru être emporté jusqu'au faite du Donjon ! Mais on lui pardonne volontiers à votre vent d'autan ! Lorsqu'il vous saute au visage, il est tellement embaumé du parfum de vos fleurs qu'on oublie ses manières exubérantes.

— On s'y fait, cher monsieur...

— Je suis tellement de votre avis que j'ai le plus grand désir de prendre contact d'une façon définitive avec Toulouse et ses habitudes. Pour parler clairement, j'ai l'intention d'acheter quelque chose par ici...

Le notaire appuya un regard investigateur sur le beau jeune homme assis à ses côtés.

— Mauvais moment, cher monsieur, tout est hors de prix... Remarquez, ajouta-t-il avec vivacité, que ce n'est pas mon intérêt de vous dire cela, s'il vous plaisait de choisir mon étude pour y passer un acte de vente...

— Je la choisis, maître. Etranger à Toulouse, n'y connaissant absolument personne, je suis bien obligé de me fier au hasard. Et le hasard, j'en suis convaincu, me sert tout à fait bien en me mettant dès mon arrivée en contact avec vous.

— En vérité, vous êtes trop aimable et je suis confus de l'excellente opinion que vous voulez bien avoir de moi... J'ose vous dire, sans fatuité, que je la mérite. Mon cabinet est le plus ancien de la ville.

— Considérez-moi, je vous prie, comme un de vos clients.

Sébastien Lecourtois tendit sa large main à Maxime qui la serra cordialement. Le jeune homme ouvrit son étui à cigarettes, en offrit une au notaire, alluma négligemment la sienne et expliqua d'une voix calme :

— Je suis seul au monde et riche.

Et sur un regard surpris du vieillard, il insista :

— Oui, riche. Cela vous étonne par ces temps de crise, où tout le monde se lamente et, pour employer une expression vulgaire, « tire le diable par la queue ». Cela vous étonne qu'un homme de mon âge puisse affirmer la solidité de sa fortune ? Mon père et moi avons travaillé à l'étranger, durement, âprement. Le succès a couronné nos efforts et, je vous le répète, ma situation matérielle est très belle. Je vous dis cela parce que je ne désire pas simplement acheter une petite maison de campagne. Plus tard, je vous donnerai des détails...

Un geste du notaire fit comprendre au jeune homme qu'il ne demandait rien.

— Je sais, les notaires sont discrets par profession. Mais si, comme je l'espère, nous avons l'occasion de nous revoir souvent, j'aurai plaisir à vous conter la vie de mon père et la mienne. Pour l'instant, tenons-nous-en au projet que j'ai formé depuis que je connais Toulouse: Avez-vous une propriété à me proposer ?...

— Peut-être, cher monsieur... monsieur ? ..

Et le notaire crut devoir s'excuser :

— Dans ces présentations hâtives, on ne saisit jamais très bien les noms.

— Maxime Hébrard.

Le fils de Juliette Galtier regardait le vieux notaire avec une émotion renouvelée. Lui avait-il posé intentionnellement cette question ? Allait-il se souvenir ? Le cœur du jeune homme battit plus vite.

Le notaire gardait son visage tranquille ; son regard encore vif sous les grosses lunettes se posa, plein d'intérêt, sur son interlocuteur, mais ce ne fut qu'un intérêt professionnel.

— Que désirez-vous exactement, cher monsieur Hébrard ? demanda-t-il, pris par le souci de mener à bien cette affaire. Une maison seule ? En ville ? En banlieue ? Avec un jardin ou avec des terres ?

— Mon Dieu, murmura le jeune homme, je suis assez perplexé. C'est l'occasion qui fait l'acheteur. Que me conseillez-vous ?

Le notaire rapprocha sa chaise de celle de Maxime et, à voix basse, pour ne pas être entendu des autres consommateurs, il dit confidentiellement :

— Il y aurait bien en ce moment une occasion à saisir aux cheveux. Un morceau de roi. Un château avec une belle et bonne terre tout autour, et la valeur réelle en est assez diminuée pour la raison que le propriétaire actuel désire vendre dans le plus bref délai : il a besoin de réaliser des capitaux.

— Proche de Toulouse, votre château ?

— Douze kilomètres. Une promenade. Avez-vous une auto ?

— Pas encore, mais j'ai vu quelque chose de très bien boulevard Carnot.

— Alors, avec une auto, c'est un coin rêvé. L'actuel propriétaire y passait tous les beaux jours et tous les week-end, cela ne l'empêchait pas d'être à Toulouse tous les jours, car il est industriel. D'ailleurs, je n'ai pas à cacher son nom. Il s'agit d'Antoine Destrel.

Cette envie de propriété qui avait été pour Maxime un moyen d'entrer en relations suivies avec le notaire, lui parut soudain une chose capitale.

— Antoine Destrel, dit-il, le directeur de l'usine de produits chimiques ?

— Vous avez déjà remarqué la bâtisse ?

Maxime sourit :

— Elle est assez vaste pour attirer les regards, et n'oubliez pas que je suis ingénieur chimiste... Je vais me trouver en pays de connaissances...

Le notaire enchaîna :

— Je suis depuis de longues années chargé des affaires de M. Destrel. C'est moi qui ai dressé, il y a vingt-et-un ans, son acte de mariage, et depuis...

— Ah ! monsieur Destrel est marié ?...

— Oui, et il a une fille, Yvonne, une charmante enfant que les vieux amis comme moi appellent plus familièrement Yone.

— Je suis de votre avis, approuva finement le jeune homme. Mlle Destrel est charmante.

— Comment ! jeta le notaire interloqué, il y a deux jours que vous êtes à Toulouse, et vous connaissez déjà notre petite Yone ?

— Je n'ai jamais fait sa connaissance, rectifia Maxime, je l'ai seulement aperçue. Passant devant l'usine que je regardais avec intérêt, puisque je suis ingénieur chimiste, j'ai vu sortir de la maison du directeur une ravissante personne, et j'en ai conclu tout naturellement qu'elle devait être sa fille.

Le notaire, qui s'était tenu jusqu'à présent un peu sur la réserve, parut enchanté et, comme si le nom de la jeune fille avait le pouvoir d'adoucir toute chose, il se fit immédiatement cordial :

— Vous avez vu clair, cher monsieur, et comment

n'y verrait-on pas clair, lorsqu'il s'agit d'admirer cette adorable enfant. Mais je vous envie, je ne l'ai pas vue, moi, depuis tantôt huit jours ! Certainement elle viendra me visiter demain, parce que c'est dimanche. Mon étude est en face de l'église où elle a l'habitude d'assister aux offices. Elle montera sûrement me dire bonjour, après la messe du matin.

— La messe du matin ! s'étonna Maxime, mais toutes les messes ont lieu le matin !

— Oui, mais ici, on appelle ainsi la première, celle de l'aube. Yone affirme qu'elle la préfère.

Comme s'il n'attachait pas une très grande importance à la chose, le jeune homme enchaîna avec désinvolture :

— Il se peut que vous ayez aussi ma visite. Vous habitez en face de quelle église ?

— Saint-Sernin, sur la place qui porte le même nom, et je vous engage fort à la visiter, car elle est un véritable joyau.

— Je n'y manquerai point, promit Maxime, et je monterai ensuite à votre étude. Vous avez sans doute des photos de la propriété ?

— Je vous donnerai tous les renseignements que vous voudrez.

Le jeune homme se promettait d'aller à Saint-Sernin pour cette messe du matin, non, hélas ! dans un but uniquement pieux, ni par amour de l'art, mais pour revoir Yvonne Destrel.

Il chassa vite cette image et proposa :

— Si vous n'êtes pas trop pressé, je vous proposerais bien encore une partie de cartes ?... Un banal « écarté », voulez-vous ?

— Volontiers, accepta Sébastien Lecourtois, évidemment ravi d'avoir enfin trouvé un partenaire qui semblait goûter comme lui les joies de la fameuse « dame de pique ».

Tandis qu'il replaçait devant eux le fatidique tapis vert, Maxime risqua une question qu'il brûlait de poser depuis qu'il connaissait le désir de vendre de son ennemi :

— Je croyais Monsieur Destrel riche.. et il semble avoir besoin d'argent ?

Le vieux tabellion répondit sans détour :

— Ses affaires ne sont pas très brillantes. Il traverse une crise comme beaucoup d'industriels. Il est loin d'être aussi fortuné qu'on le dit.

Et il conclut avec tristesse :

— Tout ce qui brille n'est pas or.

Puis, revenant à la partie qui, pour le moment, l'intéressait davantage que le plus bel acte notarial :

— A vous, cher monsieur à vous de jouer.

— J'en demande, dit Maxime, abattant sur le tapis vert des cartes résolument hostiles.

— Ah ! ah ! fit Lecourtois, joyeusement, « malheureux au jeu... heureux en amour ». C'est de votre âge, jeune homme !

Et son bon rire éclata dans la vaste salle.

CHAPITRE V

Désireux de ne pas manquer la « messe du matin », Maxime se leva à l'aube. Vite habillé, il descendit dans la salle où deux voyageurs de commerce prenaient un déjeuner hâtif et se fit servir un café bouillant. Ainsi réchauffé, car l'air était très vif, il se dirigea vers la place Saint-Sernin.

Jamais encore il n'avait vu Toulouse à cette heure matinale. La physionomie de la ville lui en parut toute changée. Les boulevards, si bruyants dans le courant de la journée, offraient l'aspect paisible des petits villages campagnards. Seules, les voix monotones des marchandes de quatre saisons en troublaient le calme. Elles criaient sur un ton aigu qu'un écho lointain prolongeait, le nom de leurs denrées et en vantaient la qualité.

— La belle salade, mesdames !... Les belles pêches de Moissac !... Les chasselas de Montauban !...

Quelques fenêtres s'entr'ouvraient ; une ménagère surgissait sur sa porte et des appels arrêtaient la vendeuse.

L'achat terminé, elle remettait sa baladeuse en marche, d'un coup de rein, et, de nouveau, la voix chantante dans laquelle triomphait l'inoubliable ac-

cent, lançait aux quatre coins des rues ses alléchantes promesses :

— Mesdames, les beaux artichauts !... Les laitues toutes fraîches cueillies !... Les pêches de Moissac !... Les chasselas de Montauban ... Qui en veut ?... Qui en désire ?... C'est pour rien aujourd'hui !...

Maxime, amusé, jouissait pleinement du pittoresque inattendu de la cité matinale. Il allait, longeant les grands cafés encore déserts, les immeubles aux volets clos, les magasins hermétiquement fermés.

Parfois, une voiture le dépassait. Un de ces attelages rustiques de paysans dans lequel s'entassaient les bidons de lait. Le plus souvent, il était conduit par une femme. Elle s'arrêtait de maison en maison, heurtait d'un doigt aux fenêtres, les volets s'entr'ouvraient, une main tendait un récipient vite rempli. La laitière remontait sur son siège, fouettait le vieux cheval, dépassait quelques maisons pour stationner de nouveau un peu plus loin.

Le jeune homme passa devant le magasin de couture dans lequel, le jour de son arrivée, il avait vu entrer Yvonne Destrel ; il prit la rue St-Bernard encore déserte et déboucha sur la place Saint-Sernin. Il ne voyait de la basilique que les vieilles tours orgueilleuses. Elle était là, « posée comme une chasse sur le somptueux tapis de son jardin solitaire, riche de ses reliques, de la Sainte-Epine, du corps entier de saint Thomas d'Aquin, et lourde de plus de mille ans d'histoire ».

Maxime dut la contourner pour trouver la porte principale.

L'office n'était pas encore commencé et le sanctuaire était vide ; il en profita pour en faire le tour lentement, à tous petits pas, étonné et surpris de découvrir à chaque minute des richesses incomparables et des merveilles que le génie humain et le temps ont accumulées entre ses murs. Nul lieu au monde ne contient une plus extraordinaire collection de reliques et Maxime se souvint que sa douce maman venait autrefois les admirer, au moment de la Pentecôte, époque où on les sort de la crypte, et où on les porte en procession tout le long des bas-

côtés de l'église parmi les chants, les bannières déployées, les lumières.

La multitude des fidèles qui suit le cortège ignore certainement quel symbole est attaché à ce rite : Perpétuer dans la mémoire des enfants de Toulouse le souvenir des tragiques luttes et la date de 1562 où, le jour de la Pentecôte, Blaise de Montluc fit de Toulouse une cité catholique.

Autrefois, ces processions avaient lieu dans les rues, de Saint-Sernin à la cathédrale Saint-Etienne, et elles traversaient ainsi les lieux où s'étaient déroulés les combats fratricides. A chaque pas surgissaient des images tragiques... Peut-être vaut-il mieux ne pas évoquer maintenant les anciennes querelles et raviver les discordes. Les reliques ne sortent plus de l'église.

Brusquement, Maxime fut tiré de sa rêverie : les cloches sonnaient. Il se rapprocha de la porte principale, surveillant les arrivées, ne voulant pas manquer l'entrée de Mlle Destrel. Jetant un coup d'œil au dehors, il l'aperçut qui traversait la place d'un pas pressé. Il l'attendit, près du bénitier et il s'étonna de ressentir au cœur une bizarre sensation. Emotion ? trouble ? Parce que la fille de son ennemi allait passer devant lui ? Le moment n'était pas propice à une analyse de sentiments. Yvonne entra. Elle leva sa petite main au bord de l'antique bénitier, mais elle n'eut pas à achever son geste ; les doigts de Maxime se tendirent, mouillés d'eau bénite, et elle accepta l'offrande.

Relevant sa tête charmante, qu'elle avait inclinée à son entrée dans le saint lieu, elle posa un regard sur l'homme debout devant elle, et, reconnaissant l'inconnu à qui, par deux fois, elle avait adressé un sourire, elle s'émut et rougit jusqu'à la racine de ses fins cheveux noirs.

Vite, elle gagna sa place, s'agenouilla et commença de prier. Le prêtre montait à l'autel.

Mais ce matin-là, le Seigneur dut être indulgent pour la petite Yvonne, car il lui arriva de multiples distractions.

Elle sentait peser sur elle le regard du bel inconnu.

Tout le temps que dura l'office, elle dut faire un grand effort sur elle-même pour ne pas céder à la tentation de se retourner pour voir où il était. Ses lèvres n'articulaient pas convenablement les prières habituelles, tout se brouillait dans son esprit. Elle se sentait irritée à la fois contre elle-même et contre cet étranger qui, obstinément, se retrouvait toujours sur son chemin. Qui était-il ? D'où venait-il ?

Yone qui fréquentait la meilleure société toulousaine ne se souvenait pas de l'avoir rencontré dans un salon.

Elle était agitée, nerveuse, mécontente de son esprit, qui ne parvenait pas à se fixer sur l'office divin et qui revenait toujours à la pensée de ce jeune homme.

— Pour quoi ou pour qui est-il là ? se demandait-elle.

Une voix secrète répondait :

— C'est pour toi.

Et elle ne savait pas si elle le souhaitait ou si elle le redoutait.

La messe du matin s'acheva. Yvonne suivit les fidèles et se retrouva sur la place Saint-Sernin. Elle s'obligea de marcher la tête penchée pour ne pas rencontrer le regard de cet inconnu, qu'elle sentait tout près d'elle.

— Je vais aller souhaiter le bonjour à Maître Lecourtois, se dit-elle.

Et elle traversa la place.

C'est ce que Maxime attendait. Il avait là une occasion unique d'être présenté à Mlle Destrel, et il n'entendait pas la laisser échapper. Puisqu'Yvonne se rendait chez le notaire, il allait lui-même monter jusqu'à l'étude. Il en profiterait pour lui demander des renseignements sur la propriété en question.

Il vit la jeune fille pénétrer sous le porche du vaste immeuble sur la façade duquel les mots : *Lecourtois, notaire*, étaient tracés en noir sur fond blanc.

Il laissa couler cinq minutes, pénétra sous le porche à son tour et, au premier étage, sonna, ce qui eut pour effet l'apparition d'un petit clerc au nez

retroussé. Il introduisit le visiteur dans l'antichambre. La porte qui le séparait du cabinet n'était pas fermée et Maxime aperçut le tabellion et celle que « ses vieux amis appelaient Yone », debout, l'un près de l'autre. Le notaire ayant tourné la tête de son côté, Maxime s'empessa de dire :

— Excusez-moi pour une visite aussi matinale. Si je vous dérange, mettez-moi à la porte...

— Quelle idée ! Entrez donc, cher monsieur ! invita Lecourtois, d'une voix joviale. J'espère que ce n'est pas la présence de ma jeune amie qui vous fait hésiter sur le seuil de ce cabinet austère...

Maxime entra et s'inclinait.

— Voici, ma chère Yone, un nouveau venu dans notre ville, M. Maxime Hébrard. Figure-toi que notre ville l'a conquis !...

— Complètement, approuva le jeune homme avec beaucoup de grâce.

— Mademoiselle Yvonne Destrel, poursuivait le notaire, qui, voyant sa petite amie se diriger vers la porte après une brève inclinaison de tête, l'arrêta : M. Hébrard vient certainement me parler d'un sujet qui vous intéresse.

— Qui m'intéresse ? s'étonna la jeune fille.

— Ou plutôt, qui intéresse votre père. Monsieur désire acheter aux environs de Toulouse une propriété ; je lui ai naturellement parlé du château que M. Destrel met en vente. Je suis persuadé qu'il lui conviendrait parfaitement.

Yone soupira :

— Il est si agréable....

Et dans le ton employé, le fils de Juliette Galtier crut percevoir comme un poignant regret.

— Vous semblez aimer cette demeure ? interrogea-t-il avec douceur.

— Beaucoup. Cependant, il est des sacrifices auxquels il est raisonnable de consentir.

Une ombre de tristesse se répandit sur son charmant visage, mais elle retrouva un clair sourire pour demander :

— L'avez-vous déjà visité ?

Ce fut Lecourtois qui répondit :

— Pas encore. Pour ma part, je serais enchanté qu'elle tombât entre les mains de M. Hébrard... Je suis un vieux notaire et j'ai le coup d'œil sûr...

Yvonne regardait Maxime et sans doute approuvait-elle la phrase du notaire, car elle rougit.

Celui-ci perçut un peu de gêne ; il s'empessa d'ajouter :

— Il ne vous reste plus qu'à faire la connaissance de mon client et ami, Antoine Destrel.

Maxime s'inclina, incapable d'affirmer « qu'il en serait enchanté ».

La conversation se porta sur Saint-Sernin d'abord, que le jeune homme venait de visiter, sur les beautés artistiques de Toulouse, ensuite. Yvonne montrait une spontanéité charmante, d'aimables et spirituelles réparties lui venaient. Elle était gaie, d'une gaieté franche et simple, et la lumière de son sourire éclairait le sombre cabinet.

Ses grands yeux se tournaient souvent vers Maxime, si sincères et si naïvement éloquents dans leur muet langage que, sûr du trouble que sa présence apportait dans le cœur de la jeune fille, il songea avec cynisme :

— Je n'espérais pas tant...

Il s'en voulut brusquement d'avoir éprouvé cette pensée. Au fond de lui il y avait l'homme sincère et loyal dont la tendre Juliette avait formé le cœur. Il contempla avec une sorte d'émotion la fine silhouette debout à ses côtés et il soupira en lui-même :

— Dommage qu'elle soit la fille d'Antoine Destrel.

Car entre la fille de l'usinier et le fils de Paul et de Juliette Galtier, il ne pouvait y avoir que de la haine. Le passé les séparait, un passé auquel ils étaient étrangers l'un et l'autre, mais qui élevait entre eux la plus infranchissable des barrières.

Il était venu à Toulouse pour mener à bien une œuvre de vengeance et de justice, il n'allait pas faire du sentiment. D'ailleurs, quand il serait parvenu à son but, Yvonne le haïrait. Il avait décidé de se servir d'elle il le ferait... et puis, il oublierait les yeux, le clair visage, le sourire...

La jeune fille prenait congé. Ses petits talons fi-

rent un bruit léger dans l'antichambre et se perdirent dans l'escalier. Maxime s'approcha de la fenêtre, la regarda traverser la place Saint-Sernin et tourner au coin de la rue Saint-Bernard. Quand elle ne fut plus visible, il laissa comme à regret tomber le rideau et revint vers le notaire qui, depuis le départ de sa petite amie, était resté assis devant son bureau, feuilletant un dossier, à la recherche de documents sur la fameuse propriété, et plus particulièrement de photographies.

Il leva le nez, contempla le visage songeur du jeune homme et il dit d'un ton détaché :

— Jolie, n'est-ce pas, Mlle Destrel ?

— Très, approuva brièvement Maxime.

Sébastien Lecourtois redressa ses lunettes qui menaçaient de glisser et regarda plus attentivement son nouveau client. Il demanda, d'un ton un peu narquois :

— Vous êtes sûr d'être venu à Toulouse spécialement pour acheter une propriété ?

Maxime tressaillit. Pourquoi le notaire lui posait-il une semblable question ? Il était tout à fait impossible qu'il eût le moindre soupçon quant au but réel de son séjour dans la ville. Alors, que signifiaient ces ton malicieux et ces paroles un tant soit peu sceptiques ? Le croyait-il déjà épris d'Yvonne Destrel ? En ce cas pourquoi le détromper ? Mieux valait que Lecourtois vit en lui un amoureux ébloui plutôt qu'un dangereux justicier.

Le jeune homme se décida pour une réponse à double sens :

— Quelles que soient mes entreprises à Toulouse et les projets que je pourrais y former, je serais vraiment heureux si je pouvais compter sur votre aide.

— Vous le pouvez, affirma Lecourtois. Vous m'êtes infiniment sympathique et, pour commencer, je vous présenterai à Antoine Destrel. Nous prendrons rendez-vous pour cela. Je verrai mon ami et je vous donnerai sa réponse... au café Capoul où, j'espère bien, nous aurons encore l'occasion de nous affronter autour du tapis vert...

— Très volontiers.

Ils se quittèrent, enchantés pour des motifs bien différents.

Quand le notaire se trouva seul, songeant à ce que Maxime Hébrard lui avait confié sur l'importance de sa fortune, il revit en pensée l'attrayant visage de Yone et, sachant que le cœur des hommes est à la merci d'un sourire féminin, il se prit à murmurer :

— Ce sera peut-être une chance inespérée pour renflouer la firme...

Quant à Maxime, il ne put se faire de longues réflexions tant il était surpris du changement de la place Saint-Sernin, changement opéré pendant les quelques instants passés chez le notaire.

La foire qui s'y tient chaque Dimanche battait son plein. C'est une foire très originale et tout à fait caractéristique. Il y a des déballages modernes, propres et corrects, des marchands de confection, de chaussures, d'ustensiles de ménage, de musique, de fleurs et, surtout un bric-à-brac hétéroclite : vieilles ferrailles, amoncellement de débris d'étoffes de toutes nuances, porcelaines dépareillées, parapluies du temps de nos grand'mères, gravures anciennes, tout un bazar dans lequel, parmi des objets sans valeur, se trouvent aussi de petites merveilles. On peut y faire des achats vraiment avantageux. En aucun cas on n'y perd son temps car on est toujours sûr d'une promenade intéressante. C'est chaque dimanche le rendez-vous d'une véritable foule et l'on à peine à s'y frayer un passage. C'est un lieu de prédilection pour les Toulousains qui disent volontiers pour désigner ce traditionnel et antique déballage :

— Je vais à Linquet...

« Aller à Linquet » est devenu une expression proverbiale. Cela veut dire ; « Je vais à la foire au bric-à-brac , au marché aux puces ». Et cette pittoresque expression est moins pittoresque pourtant que la coutume. Que peut bien signifier Linquet ? Peut-être un arrangement du mot encan...

Malgré la foule, Maxime en fit le tour, intéressé par ces objets éparpillés le long des trottoirs, contre

les murs de la basilique et jusque dans la rue St-Bernard.

Il eut du mal à se dégager de la poigne des marchands et il tomba sur la Bourse du Travail, près d'un groupe de vendeurs de journaux qui offraient dans un grand tapage les quotidiens d'opposition.

Ayant retrouvé le boulevard et son calme relatif, Maxime le prit d'un pas léger. Tout allait pour le mieux, sa tâche était en bonne voie, beaucoup plus rapidement qu'il ne l'espérait, il se sentait heureux et l'esprit en repos.

Déjà haut, le soleil éclaboussait Toulouse de rayons.

CHAPITRE VI

On donnait une soirée chez les Destrel. Le prétexte : les vingt ans d'Yvonne. La véritable raison : il fallait, coûte que coûte, en imposer au tout Toulouse élégant et mondain et cacher, sous cette fête fastueuse, la catastrophe imminente.

« Dépensez pour paraître riche », a dit jadis quelqu'un de très haut placé. Le directeur de l'usine de produits chimiques avait les mêmes conceptions et il n'eut pas de peine à les faire partager par sa femme et sa fille. L'une parce qu'elle avait l'habitude, le goût des réceptions de ce genre et que, par orgueil, elle désirait, tout comme son mari, en imposer, jeter un masque sur les préoccupations terribles qui l'assaillaient depuis quelque temps et même, s'illusionner en jouant, une fois encore, à la femme riche.

L'autre, la douce Yvonne, parce que, depuis sa rencontre avec Maxime, la pensée du jeune homme ne la quittait guère. Déjà, dès les premières rencontres, elle n'avait pu se défendre d'un instinctif attrait qui l'inclinait vers lui, mais depuis que, chez le notaire, elle s'était trouvée en sa présence, le rêve battait de toutes ses ailes dans son cœur déjà conquis. Et elle n'avait plus songé qu'à le revoir afin de le mieux connaître, et, en fille raisonnable, de juger d'une

façon péremptoire s'il fallait briser la chimère ou encourager au contraire son essor. Aussi avait-elle été ravie lorsque Sébastien Lecourtois ayant présenté Maxime à Antoine Destrel, celui-ci, enchanté d'avoir trouvé un acquéreur pour son domaine, et séduit par les bonnes manières du jeune homme, avait prié sa femme de le comprendre au nombre de leurs invités.

Il allait donc venir. Ce soir, pour la première fois, il pénétrerait dans l'intimité des Destrel. Une joie débordante emplissait le cœur d'Yvonne à cette pensée : elle avait envie de sauter, de danser, de rire...

Il était près de dix heures du soir.

Dans l'appartement luxueux de l'usinier, tout resplendissait de lumières. Destrel et sa femme recevaient leurs invités à la porte principale du grand salon.

L'industriel était issu d'une vieille famille bourgeoise française, dont la fortune se montrait dans le mobilier ancien, qui faisait l'admiration des connaisseurs et allumait la convoitise des antiquaires. Le modernisme ne se retrouvait que dans le jeu des lumières, la profusion des lampes électriques invisibles et la splendeur des épais tapis de Smyrne.

Les parquets de tout le rez-de-chaussée étaient en fines mosaïques de chêne. Le hall disparaissait sous une floraison de mimosas et de plantes vertes et le grand salon, tendu de tapisseries d'Aubusson, était, depuis les tentures et jusqu'au velours des fauteuils, d'une teinte d'or clair qui faisait à la beauté brune d'Yvonne et de sa mère un cadre de choix.

Mme Destrel était encore infiniment jeune et jolie. Plus grande que sa fille, avec moins de simplicité, elle attirait les regards par le port majestueux de sa tête et l'assurance royale de ses grands yeux noirs. Elle avait revêtu, ce soir-là, une toilette somptueuse, en lamé or, pour rester en harmonie avec les teintes du grand salon. Sur ses épaules, d'une ligne très pure, largement découvertes, elle avait jeté une scintillante cape.

A ses côtés, impeccable dans son habit sombre, Antoine Destrel avait grand air. Sa haute taille, sa carrure, son visage entièrement rasé, aux traits net-

tement accusés, dénotaient l'homme d'action et le brasseur d'affaires. Cependant, un observateur avisé eût remarqué l'inquiétude du regard, la lassitude des larges épaules, qu'un invisible fardeau ployait un peu, et le pli amer de la bouche, en dépit du sourire de commande qui s'y était figé.

L'industriel traversait une période angoissante. La crise qu'il avait espéré enrayer s'avérait longue et formidable. Il commençait à vivre d'expédients sans trop oser en avertir sa femme, qu'il avait toujours gâtée, mais qui sentait bien que le vaisseau faisait eau de toutes parts ; encore moins en avertir sa fille, lui apporter ainsi le premier chagrin et risquer d'effacer son sourire confiant.

Elle rayonnait de joie, ce soir, encore plus que d'habitude, la chère petite Yone. Sa silhouette allait d'un groupe à l'autre, dans le grand salon, et gagnait de temps en temps ce qu'elle appelait son domaine, une minuscule pièce attenante, où elle groupait ses amies.

Dans ce coin intime et charmant, tout se fondait dans une harmonie d'un bleu tendre : tentures, divans, tapis. Yvonne disait gentiment : « C'est mon paradis ! » et, par souci de rester dans la note, comme l'avait fait sa mère pour le grand salon, elle avait revêtu une vaporeuse toilette qu'on eût dit taillée dans un pan de ciel, de ce ciel méridional dont nul autre n'égale l'incomparable bleu.

Ses bijoux de jeune fille, simples et discrets, accompagnaient la toilette : un bracelet et un collier faits d'une étroite guirlande de myosotis que reliaient entre eux de fines et transparentes perles.

Quant à Mme Destrel, elle portait une fameuse parure de topaze que le tout Toulouse connaissait et admirait.

Certes, si des bruits fâcheux concernant les mauvaises affaires de l'usine avaient déjà couru la ville, cette réception dans la riche demeure devait nettement les mettre bas. Tant de luxe étalé, de généreuse hospitalité donnaient un démenti formel aux méchants propos que certains — des envieux, des jaloux, sans doute — s'étaient plu à colporter.

En dehors d'Antoine Destrel, dont on pouvait percevoir l'inquiétude sous le masque, ni Mme Destrel, ni sa fille ne laissaient supposer qu'elles affectaient une gaieté et une tranquillité de commande. Elles étaient heureuses, vraiment heureuses, toutes deux. L'une, parce que la fête donnée en l'honneur de cet anniversaire était pleinement réussie et que, en dépit de l'âge, elle était toujours aussi belle, l'autre, parce qu'elle espérait une présence...

Et soudain, Yone sentit son cœur battre plus vite : Maxime Hébrard venait d'entrer dans le sillage de Maître Lecourtois.

Elle le vit s'incliner profondément devant Mme Destrel, qui tendait sa belle main au notaire. Quelques instants, ils causèrent tous trois, puis le tabelion, conscient de l'impatience de sa petite amie, prit le bras du jeune homme et, délibérément, l'entraîna vers le salon bleu.

Yone l'attendait, si émue, que le rose de ses joues s'en accrut et gagna tout son charmant visage, et quand elle offrit ses doigts à Maxime et leva vers lui ses beaux yeux sombres, il y lut tant de joie que, malgré sa volonté, il en fut bouleversé.

— Ma chère petite, disait le bon notaire, je vous souhaite un merveilleux anniversaire. Vous avez vingt ans ? Gardez-les le plus possible ; la vie ne vous fera jamais de plus beau cadeau.

Antoine Destrel s'approchait du groupe ; il tendit la main à Maxime que cette présence et ce geste suffirent à galvaniser ; puis, comme il passait, dans un geste tendre, un bras sous celui de sa fille, il plaisanta :

— Je gage que ce cher Lecourtois te faisait un petit brin de cour !

— Et quand cela serait ! s'égaya le notaire ; ne suis-je pas célibataire ? Prêt à mettre mon cœur à vos jolis pieds, si toutefois vous en avez, comme disent les galants Espagnols !

Il secoua sa tête grise, au milieu de la gaieté générale, et affirma :

— Vous me ririez au nez, et vous auriez raison !

Vous trouverez un jour plus jeune et plus beau que moi...

— Mais pas meilleur, répliqua M. Destrel. Tous ceux qui vous approchent peuvent en témoigner, n'est-ce pas votre avis, monsieur ?

Il tournait vers Maxime un visage souriant. Le fils de Paul Galtier dut faire un nouvel effort pour prendre le visage d'un homme du monde.

— Je n'aurais garde de vous contredire, parvint-il à articuler. Je connais Maître Lecourtois depuis fort peu de jours, mais il m'a été d'emblée tellement sympathique que je n'ai pas hésité à le charger de mes intérêts.

— A ce propos, s'empressa le notaire, si nous songions un peu à cette affaire ?...

Mais Yvonne faisait la moue ; il comprit que ce n'était pas le moment de parler propriété, et de lui enlever un jeune homme qui était peut-être son danseur. Il entraîna l'industriel en disant :

— Venez, mon cher ami, ces jeunes gens ont mieux à faire qu'à parler chiffres, et je suis un trouble-fête. M. Hébrard m'a d'ailleurs donné pleins pouvoirs pour vous en entretenir en son nom.

Les deux hommes s'éloignèrent et se perdirent dans le flot des invités. Et dans le salon bleu, où se pressait tout un groupe de jeunesse, Maxime, oubliant ses préoccupations, ne sentit plus que le plaisir d'être près de Yvonne, au milieu d'un décor de luxe, avec un peu d'insouciance, pourtant bien de son âge, mais qu'un drame avait endormi en lui.

L'orchestre, sur une estrade, se trémoussait dans le satin blanc de ses costumes. Il préluda un tango.

— Vous tente-t-il ? demanda Maxime, souriant.

— Le tango est la danse que je préfère !

Un instant après, le jeune homme pouvait affirmer en toute sincérité :

— Vous avez raison de préférer le tango, car vous le dansez à ravir.

Elle lui retourna son compliment :

— Tout le mérite en revient à mon partenaire.

— On aime beaucoup le tango en Amérique centrale, et, là-bas, je le dansais souvent.

— Où êtes-vous allé ? Au Mexique ?

— Oui.

— Vous ne le regrettez pas ?

— La France ne se remplace pas facilement.

— Et vous avez choisi Toulouse, plutôt que toute autre ville... Paris, par exemple ?

Il eut un pâle sourire :

— J'affectionne le Midi et je désire m'y fixer ; c'est pour cette raison que j'irai visiter prochainement le château de Lardenne.

— Lardenne ! c'est la terre des violettes. Vous verrez, à la saison, le sol n'est qu'un immense tapis d'un mauve bleu.

Elle eut un rire un peu forcé :

— Je crois que vous ne tarderez pas à en être propriétaire. Mon père, hélas ! paraît tout à fait décidé à s'en défaire.

— Tout le bien qu'on me dit de ce château me met l'eau à la bouche ; il faudra, vraiment, qu'avant de me retirer, je parle dès ce soir affaire avec M. Destrel.

Yone leva les yeux vers son danseur et murmura une interrogation :

— Vous n'êtes venu que pour parler affaire ! Et moi qui croyais que c'était pour cette fête !

Il répondit avec un élan dont il s'étonna lui-même :

— Ni pour l'un, ni pour l'autre ; je suis venu pour votre anniversaire.

Il la sentit tressaillir contre lui et, comme elle baissait un peu son visage en silence, il craignit soudain de l'avoir froissée.

— Pardonnez-moi, dit-il, inquiet.

Elle eut ce lumineux sourire, dont elle avait tenté de panser sa blessure, le croyant malheureux, et elle affirma :

— Je n'ai rien à vous pardonner.

— Voulez-vous alors que nous soyons amis ?

Le regard du jeune homme cherchait le sien. Elle ne se dérobait pas et, comme la danse finissait, elle prolongea l'union de leurs mains enlacées et répondit simplement :

— Amis.

Ils allèrent s'asseoir sur un des poufs énormes recouverts de satin bleu, et ils bavardèrent joyeusement, effleurant mille sujets, sautant d'une idée à l'autre, un peu grisés.

Mais, bientôt, Maxime s'aperçut qu'un homme d'une quarantaine d'années, élégant, au visage encore beau, mais froid, l'air hautain, les regardait avec insistance. Il était debout dans l'encadrement de la porte qui séparait le « Paradis » d'Yone du grand salon de sa mère et, appuyé au chambranle, il les observait, tout en échangeant quelques propos avec les couples qui passaient parfois devant lui.

— Qui est ce monsieur ? demanda Maxime, le montrant à Yone, d'un geste de la tête.

— Un des ingénieurs de mon père.

— Il nous surveille. Serait-ce un amoureux jaloux ?

Le rire de Yone s'égreña en cascade et le jeune homme déplora :

— J'ai dit quelque chose de ridicule...

— Quelque chose de drôle, rectifia-t-elle. Je ne puis me figurer que Saint-Aubin puisse être amoureux de quelqu'un ! Brr l.... Voyez-vous son air glacial ?...

— Ah ! il s'appelle Saint-Aubin...

— Vous le connaissez ? L'auriez-vous rencontré déjà dans vos voyages ?...

— Je ne l'ai pas rencontré dans mes voyages, éluda Maxime, d'un ton assez âpre, car ce nom de Saint-Aubin lui rappelait le drame.

Il se souvenait de l'homme, bien qu'il eût vieilli. C'était un des anciens collègues de Paul Galtier.

— M. Destrel doit avoir d'autres ingénieurs ? demanda-t-il à Yone. S'ils sont de mon âge, j'ai pu les fréquenter au cours de mes études.

La jeune fille les nomma complaisamment :

— Dubreuil, Pascaud, Mesmin et Saint-Aubin. C'est ce dernier le plus âgé : il fait partie de l'usine depuis de longues années.

Maxime sembla réfléchir :

— Je ne me souviens pas avoir jamais été en relation avec ces messieurs...

En même temps, il venait de penser que, par Saint-Aubin, il apprendrait peut-être quelque chose sur la douloureuse affaire, puisque cet ingénieur était depuis plus de dix ans dans l'usine.

Et comme il regardait l'homme en habit, appuyé toujours au chambranle de la porte, Yone crut discerner son désir de le connaître davantage :

— Voulez-vous que je vous présente l'un à l'autre ? offrit-elle. C'est un homme intelligent, cultivé, que mon père apprécie beaucoup.

— Avec plaisir, accepta Max en se levant.

Comme si son geste avait déclenché quelque chose, Saint-Aubin quitta la porte et se dirigea vers lui. Yone et Maxime s'avancèrent à sa rencontre, et la jeune fille fit la double présentation.

A ce moment, un groupe de jeunes gens, frères ou cousins de ses amies, entourèrent Mlle Destrel et lui reprochèrent de se laisser accaparer, alors qu'elle leur avait formellement promis à chacun une danse. De bonne grâce, elle partit au bras de l'un d'eux, et Maxime et Saint-Aubin restèrent seuls.

Le fils de Paul Galtier observait la physionomie froide et sèche de l'ancien collègue de son père ; il se demandait s'il était bien prudent de sa part d'aborder le sujet qu lui tenait au cœur. Il se décida à attendre un moment favorable.

Saint-Aubin, lui, dans le fatras des paroles banales qui suivent habituellement une présentation, se montrait beaucoup moins glacial que son attitude le laissait prévoir un moment auparavant. Visiblement, il cherchait à plaire.

— Il fait ici une chaleur étouffante, dit-il au bout d'un moment. Vous plairait-il, monsieur, de vous rafraîchir avec une coupe de champagne ?

— Volontiers, consentit Maxime.

Ils se dirigèrent vers le buffet et se mirent à parler « métier » : c'était le meilleur moyen de faire connaissance.

Yvonne vint rapidement les séparer ; elle désirait,

visiblement danser avec Max, et le jeune homme se laissait entraîner par son charme.

Leur mutuelle sympathie était si évidente que le bon Lecourtois s'en frottait les mains de plaisir. Une idée avait germé dans sa tête, et il la cultivait secrètement.

Les meilleures choses ont une fin. Les invités commencèrent de se retirer. Au moment où Maxime, ayant pris congé de ses hôtes et échangé avec Yone un « au revoir » plein de promesses, s'apprêtait à se retirer, il se trouva, comme par hasard, prêt en même temps que Saint-Aubin.

— Vous partez ? demanda l'ingénieur, comme si la chose n'était pas visible .

— Trois heures du matin ! répondit Maxime en souriant ; c'est une heure raisonnable pour regagner mon hôtel. Le temps passe vite chez les Destrel...

— Peut-être allons-nous du même côté ?...

— Je loge au Capoul... Je serais ravi de faire le trajet en votre compagnie.

Saint-Aubin ne demandait pas mieux. Ils descendirent ensemble le grand escalier.

CHAPITRE VII

Maxime avait espéré que Saint-Aubin, habilement manœuvré par lui sur le terrain où il voulait l'amener, laisserait échapper peut-être quelques paroles qui lui serviraient d'indice. Mais le jeune homme ne tarda pas à s'apercevoir que l'ingénieur ne parlait facilement que lorsqu'il s'agissait de paroles banalement mondaines, qu'il était taciturne et renfermé.

— Habitez-vous près du Capoul ? demanda-t-il, après un assez long silence, ne sachant trop de quelle manière renouer la conversation.

— Mon appartement est rue Victor-Hugo. J'arriverai plus tôt que vous. Cela vous oblige à un léger détour ; je ne voudrais pas abuser...

— Votre compagnie est très agréable ; je préfère allonger un peu ma route plutôt que de m'en priver.

— Trop aimable... En ce cas, passons par ici, voulez-vous ?

Saint-Aubin s'engageait dans une des petites rues étroites et tortueuses, si mal pavées que Maxime ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Des rues comme celles-ci, reconnut l'ingénieur, sont la honte de Toulouse. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce ne sont pas précisément des millionnaires qui les habitent.

— Je m'en doute ! A ce propos : les Destrel sont joliment bien logés !

— N'est-ce pas ? Et cette soirée particulièrement réussie, s'empressa Saint-Aubin, soudain bavard. Mme Destrel est une femme de goût et notre petite Yone est un pur bijou... Ne trouvez-vous pas ?

Il semblait poser la question avec insistance, et Maxime se sentit gêné. Est-ce que sa plaisanterie du début de la soirée s'avérerait exacte ? Il répondit d'un ton bref :

— Il est impossible de ne pas la trouver charmante.

Saint-Aubin se mit à rire avec une désinvolture affectée :

— Je gage qu'elle a de vous une excellente impression aussi, car elle vous a accordé de nombreuses danses.

Max lui en voulait de mêler Yone à la conversation. Il ne répondit pas, mais l'ingénieur ne semblait pas désireux de lâcher son sujet :

— Vingt ans ! l'âge de fonder un foyer. Yvonne Destrel va tenter les épouseurs... Elle est jolie et riche, ce qui ne gâte rien...

Maxime avait l'impression que cet homme voulait le faire parler. Ce qui le frappa le plus, c'était l'affirmation de la richesse de la jeune fille, alors qu'en sa qualité d'ingénieur, il devait savoir, mieux que tout autre, l'imminence de la catastrophe. Cherchait-il à savoir si le jeune homme avait quelque velléité de demander Yvonne en mariage ? En ce cas, qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? Jalousie ? Comme il l'avait supposé tout à l'heure ? Ou curiosité de savoir si ce riche inconnu — Lecourtois avait peut-

être répandu le bruit de sa fortune — serait le sauveur de la maison Destrel ?

Maxime gardait toujours le silence, car il lui était de plus en plus désagréable de mêler Yone à leur conversation, et, comme Saint-Aubin affirmait :

— En qualité de vieil habitué de la maison, je serais pour ma part ravi de voir Yone choisir quelqu'un digne d'elle...

Il enchaîna :

— Ah ! vous êtes depuis longtemps à l'usine ?

— Une quinzaine d'années.

— Vous avez dû connaître alors un ingénieur chimiste qui s'appelait Paul Galtier...

Passant à ce moment près d'un bec électrique, il leva les yeux sur le visage de son compagnon. Le visage impassible ne bougea pas. Ce fut d'une voix neutre et parfaitement indifférente que Saint-Aubin répondit :

— Paul Galtier ?... Je ne vois personne de ce nom !...

— J'ai connu cet ingénieur au Mexique, compléta Maxime. Il avait habité Toulouse. C'est même lui qui, par ses conversations enthousiastes sur votre ville, m'a donné l'idée d'y venir. Il avait travaillé ici dans une usine de produits chimiques, et comme celle d'Antoine Destrel est la plus importante...

— Et il a quitté Toulouse pour le Mexique ?...

— C'est une terrible affaire, un vol de formules dans lequel il a été compromis. Par discrétion, je ne lui ai pas demandé de détails, ce qui fait que je ne suis pas très au courant...

Saint-Aubin s'arrêta, comme quelqu'un à qui la mémoire revient brusquement :

— Attendez donc ! des formules de dosage ?...

Oui, parfaitement, c'est exact ! Je me souviens, maintenant, Paul Galtier ! Comme c'est loin...

Il reprit sa marche et demanda avec émotion :

— Qu'est-il devenu ?

La voix de Maxime trembla en répondant :

— Il est mort.

— Quel dommage ! C'était, il m'en souvient, un excellent camarade ! Je l'ai toujours cru innocent.

L'ingénieur était-il sincère ou jouait-il une odieuse comédie ? Maxime ne se posa pas la question. Il éprouvait une joie, un soulagement, à entendre cet homme, qui avait été autrefois le collègue de son père, affirmer sa foi en lui. Il jeta avec vivacité :

— Je suis heureux de vous l'entendre dire ! J'avais énormément d'estime et de respect pour lui.

La prudence l'arrêta sur le chemin des confidences, mais il se promit de revoir l'ingénieur pour mieux étudier son caractère et tâcher de savoir sur quoi se basait son opinion au sujet de Galtier.

Ils marchèrent un moment en silence, jusqu'à une large porte cochère que Saint-Aubin désigna en souriant :

— Me voici arrivé. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne nuit et à vous redire combien je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Moi de même, répondit courtoisement Maxime.

Ils se serrèrent la main ; l'ingénieur prit une clé dans sa poche, l'introduisit dans la serrure. Max, en s'éloignant, entendit la porte s'ouvrir en grinçant légèrement, et elle se referma avec un bruit sourd.

Alors seulement il s'avisa qu'il avait oublié de lui demander le plus court chemin pour regagner son hôtel.

— Bah ! pensa-t-il, je me débrouillerai bien tout seul, et la nuit est belle !

Il continua d'un pas rapide, mais, au lieu de tourner sur la gauche, ce qui l'eût conduit sur le marché Victor-Hugo, où le Capoul a une entrée, il descendit entièrement la rue et se retrouva non loin du square du Capitole.

— Je me suis trompé, pensa-t-il.

Il revint sur ses pas et se mit à contourner le Marché, traversa la rue d'Austerlitz et s'engagea enfin dans une ruelle étroite et mal éclairée, d'aspect sinistre, mais au bout de laquelle il reconnut la perspective des boulevards.

Maxime allongea le pas, songeant au propos qu'il venait d'échanger avec Saint-Aubin, et trouvant l'ingénieur plus sympathique depuis qu'il avait affirmé sa confiance en Paul Galtier.

Un air froid et même glacé n'est pas du tout un signe de sécheresse de cœur. Le jeune homme s'en voulut de l'avoir mal jugé au premier abord, et il se promit de le revoir, de nouer avec lui des relations suivies et amicales, afin d'obtenir, si possible, des détails sur ce passé qu'il connaissait et sur le drame dont il était un des principaux témoins.

Par lui, peut-être, viendrait la lumière sur cette énigmatique affaire, et Maxime considéra qu'il avait fait un nouveau pas vers le but qu'il s'était promis.

Il marchait, absorbé par son idée, indifférent à l'inquiétant silence de cette petite rue et ne réalisant pas la dangereuse solitude où il se trouvait.

Une pâle lune, déjà basse dans le ciel, éclairait à peine le pavé inégal et allongeait les ombres sur l'étrroit trottoir. Son mince croissant se découpait sur le bleu sombre du ciel juste au-dessus du boulevard, en face de Maxime. Soudain, entre lui et cette lumière falote, un bras se tendit, doublé par une ombre qui le faisait ressembler à un tentacule.

D'instinct, réalisant le danger, Maxime plongea en avant avec une telle rapidité que les deux balles qui claquèrent sifflèrent au-dessus de lui. Aussitôt, un bruit de course lui fit lever la tête. Un homme fuyait vers une rue transversale et disparaissait dans la nuit.

Le jeune homme se releva, le cœur battant, réalisant, maintenant que le danger était passé, combien il l'avait échappé belle. Si l'homme avait tiré après lui avait laissé franchir la porte, il recevait les deux balles dans le dos. De face, l'ombre de son bras avait sauvé Max.

Il courut presque jusqu'au boulevard et éprouva un vif plaisir à se trouver en pleine lumière. Il reconnut de loin la façade du Capoul.

Le veilleur de nuit entr'ouvrit un œil pour reconnaître le client qui entrait. Maxime gagna sa chambre, et il commençait à se déshabiller, quand une pensée brutale l'arrêta :

— Mais ce n'est pas un rôdeur ! ce ne peut pas être un rôdeur ! Après avoir tiré, me voyant par terre, il se serait approché, m'aurait fouillé... Un

rôdeur ne fuit en pareil cas que s'il est dérangé par un passant ou par une ronde d'agents... à moins que la victime se défende, ce qui n'était pas mon cas, puisque j'étais immobile par terre, prêt à le recevoir, s'il se baissait... Ce n'est pas un rôdeur, mais alors, qui est-ce ?

On semblait avoir tiré sur lui uniquement pour le supprimer et parce qu'on savait que c'était lui. Ceci était grave, très grave.

Quelqu'un, qu'il venait peut-être de rencontrer à ce bal avait intérêt à l'assassiner... Quelqu'un qu'il venait sûrement de rencontrer à ce bal, car comment aurait-il appris que le jeune homme rentrait à cette heure. Il pouvait l'avoir suivi et, lui voyant adopter cette rue sombre, venir s'y poster par la rue transversale, par laquelle il avait fui.

Qui avait intérêt à agir ainsi ? Qui pouvait trouver le jeune homme gênant au point de commettre un meurtre ? Et qui pouvait être capable de ce crime, sinon l'X mystérieux, le coupable, le voleur de formules, pour qui Paul Galtier avait expié !

Après dix ans il se croyait sûr de l'impunité, et, maintenant, réalisant le danger, il y faisait face en attaquant le premier.

Alors, cet homme avait reconnu Max.

C'était le plus grave.

Le jeune homme évoqua les visages rencontrés au cours de la soirée. Qui aurait pu le reconnaître ? Destrel, peut-être ? Mais alors comment expliquer qu'il eût volé lui-même ses propres formules pour les vendre à l'étranger... Il est vrai qu'il n'avait rien fait pour sauver un innocent, ne voulant pas sans doute prolonger l'enquête. Maxime se promit de jouer serré avec l'industriel.

Au milieu des figures falotes des invités, surgissait celle de Lecourtois... Non, pas lui... D'ailleurs, l'agresseur était grand.

Saint-Aubin ? Il l'avait vu entrer chez lui, quelques minutes auparavant, vêtu d'un pardessus noir et d'un chapeau cape, alors que l'inconnu portait un pardessus gris assez clair et une casquette.

Devant cette nouvelle énigme et ce danger impré-

vu, Maxime était soucieux et indécis. Que faire ?

Rien ce soir, en tout cas. Il ne lui restait qu'à se reposer. Demain, il ferait jour, et il prendrait une décision. Le premier point à résoudre était le suivant : Devait-il prévenir la police et porter plainte ?

Quand il fut couché, il résolut déjà ce problème :

— J'attendrai.

Il éteignit l'électricité et ce fut l'image douce de Yone qui vint le visiter, alors qu'il plongeait dans le sommeil.

CHAPITRE VIII

La conversation étant terminée et la question longuement débattue, Antoine Destrel se leva. Sa haute silhouette se découpa nettement sur le fond clair de son cabinet de travail, et, s'il éprouva à cette minute quelque mélancolie, sa voix cependant ne laissa percer nul regret quand il prononça :

— Monsieur Hébrard, si le cœur vous en dit, je consens bien volontiers à ce que vous alliez visiter ma propriété et le château aujourd'hui. Maître Lecourlois se fera un plaisir, je pense, de vous y accompagner.

— Volontiers, se réjouit le notaire, surtout si Yone veut bien nous guider.

L'industriel eut un sourire :

— Elle ne demandera pas mieux.

Il appuya sur un timbre et demanda à la femme de chambre apparue :

— Priez mademoiselle de nous rejoindre ici.

Tourné vers Maxime muet depuis un moment, il ajouta :

— Préférez-vous une visite immédiate ou dans la soirée ?

— Je désire connaître au plus tôt mon futur domaine.

— Il peut ne pas vous plaire...

— En ce cas, je serai déçu... J'en rêve déjà...

À ce moment, Yone entra, fraîche et riieuse comme à son habitude.

— Tu m'as fait appeler, papa, dit-elle avec grâce. De quoi s'agit-il ?

— D'accompagner ton grand ami Lecourtois et Monsieur Hébrard dans la visite du château de Lardenne. Nul ne le connaît mieux que toi ; tu es donc la plus qualifiée pour en faire les honneurs.

Le visage, habituellement sévère et depuis quelque temps soucieux, d'Antoine Destrel, s'éclairait sous la force d'une pensée secrète qui devait lui être agréable. Yvonne, surprise et ravie de voir son père moins préoccupé, n'eut garde de le contredire, d'autant plus que la perspective de passer plusieurs heures en compagnie de Maxime n'était pas pour lui déplaire.

— Voulez-vous m'accorder dix minutes ? dit-elle gentiment. Je prends mon chapeau, et je suis à vous.

— Nous t'attendons au jardin, répondit l'usinier.

Quittant le cabinet de travail, ils passèrent dans le hall, descendirent le grand escalier de pierre et firent quelques pas le long des allées sablées.

Maxime se souvenait que, bien peu de jours auparavant, s'étant arrêté, le cœur plein de haine, devant l'élégante façade de cette habitation, il avait vu sortir et évoluer sur cette même allée la charmante Yvonne, dont il avait souhaité se faire une alliée pour atteindre un but mystérieux et terrible.

En vérité, le destin le comblait. Non seulement il était parvenu à connaître la jeune fille, mais encore il devait bien s'avouer — sans fatuité, mais parce que c'était l'évidence même — qu'il ne lui était pas indifférent. Reçu chez les Destrel, considéré presque comme un ami, peut-être même — ô ironie ! — comme un sauveur, il n'avait plus qu'à continuer la manœuvre commencée et à veiller.

L'attaque de l'autre nuit, au lieu de l'effrayer, l'avait renforcé dans sa résolution et, chose curieuse, l'avait rassuré. S'il avait été attaqué, c'est que le coupable était encore à Toulouse, et qu'il avait peur. Il commettrait bien une autre sottise. Maxime était prévenu maintenant et surveillait tout, même les gestes ou les phrases les plus ordinaires.

Mais pour aujourd'hui, il était au plaisir de cette

promenade dans la campagne toulousaine, avec Lecourtois qui, lui, était absolument insoupçonnable, et de celle vers qui son cœur l'eût peut-être incliné si elle n'avait pas porté le nom détesté des Destrel.

En marchant silencieusement dans l'allée entre ses deux compagnons, qui échangeaient des propos sur la qualité des terres du fameux château, Maxime se dit que l'industriel avait bien rapidement consenti à les faire accompagner par sa fille. Lecourtois avait dû parler de la fortune du jeune homme, et l'usinier voyait peut-être un moyen de renflouer sa firme chancelante. Cette idée lui parut comique, mais son sourire ironique se mua en un sourire joyeux à l'apparition de Yone.

— Me voilà ! cria-t-elle, du haut des marches.

Elle dégringola les degrés et rejoignit le groupe comme l'industriel ouvrait la grille. Elle s'arrêta, interdite, devant la magnifique auto dont Maxime ouvrait la portière avec l'assurance du propriétaire.

— Oh ! mais c'est un beau joujou ! s'ébahit sincèrement le notaire.

— Et nouveau, rétorqua Max, je l'ai depuis hier seulement. Je suis heureux que nous l'étreignons ensemble.

Visiblement, la réflexion s'adressait à Yone, qui comprit très bien et qui s'empressa de dire, pour cacher son émotion :

— En somme, c'est une sorte de baptême ?

— Voulez-vous être la marraine de ces 40 chevaux ?

— Avec joie. Il faudra trouver un nom...

Antoine Destrel considérait la puissante voiture avec une admiration de connaisseur :

— Quelle ligne élégante ! Je suis certain que le moteur doit être remarquable...

— Nous allons en juger, répondit Maxime. Je l'ai bien déjà essayée, mais dans les rues de Toulouse on ne peut guère faire de vitesse. Nous allons la voir à l'œuvre aujourd'hui... d'autant qu'elle a déjà été rodée...

— N'allez pas trop vite, recommanda soudain l'industriel, tandis qu'il aidait sa fille à monter.

Yone se mit à rire :

— C'est toi qui parles de prudence, papa, toi qui roules toujours comme un bolide, à tel point que maman fait son acte de contrition avant chaque virage !...

— Oui, mais je connais ma voiture de longue date...

— Dites tout de suite, remarqua Maxime, de ce ton ironique qu'il adoptait parfois pour parler à l'usinier, dites tout de suite que vous n'avez guère confiance en moi.

Dans les yeux un peu durs de Destrel une émotion passa, et il dit avec gravité :

— Vous allez emporter avec vous ce que j'ai de plus cher au monde.

Yone se leva pour embrasser son père et elle dit avec tendresse :

— Sois tranquille, petit papa, on te la ramènera saine et sauve, ta précieuse petite fille. Quand maman reviendra de sa visite à tante Germaine, tu ne lui diras pas que je suis partie sur un monstre pareil ! Je la connais : elle serait folle d'inquiétude.

Pendant ce dialogue, Lecourtois était monté à son tour, mais dans le fond de la voiture que sa rondlette personne emplissait à moitié. Et l'auto démarra, silencieuse, comme une bête de race qu'un maître expérimenté tient fortement en mains.

— Comme votre père paraît vous aimer... remarqua Maxime, songeant aux dernières paroles qu'Antoine Destrel et Yvonne venaient d'échanger.

— Moi, je l'adore ! répliqua-t-elle avec élan. Il est si bon...

Le fils de Paul Galtier réprima avec peine un sourire ironique. Cette bonté dont parlait la jeune fille ne l'avait pas empêché jadis de commettre une injustice et une mauvaise action. Mais il n'entraîna pas dans son jeu de révéler cela à Yvonne. Il ne fit donc aucune réflexion, et parut s'absorber complètement dans la conduite de la voiture.

Celle-ci tenait ce qu'elle avait promis, et la distance entre Toulouse et Lardenne fut vite franchie. Si vite que Yone ne put s'empêcher de pousser un cri de regret :

— Déjà !

Maxime promet avec un sourire :

— Puisque cette petite promenade vous a plu, j'espère, mademoiselle, qu'on vous autorisera à en faire d'autres en ma compagnie.

— Je l'espère aussi.

Ces mots furent jetés avec une charmante franchise, et, en dépit de ses desseins de vengeance et de la rancune qui emplissait son cœur, le jeune homme ne put s'empêcher d'être ému.

L'auto s'engagea dans l'allée centrale d'un clair jardin à la française et, devant le perron, décrivit un virage savant.

A peine étaient-ils descendus de voiture que le parfum des roses les enveloppa, comme pour leur souhaiter la bienvenue.

— Mais c'est ravissant ! s'exclama Maxime, réellement émerveillé.

Le château semblait un vrai château de conte de fées. Il était petit, mais de proportions harmonieuses et ses tourelles, très fines, pointaient vers le ciel. Sous le soleil de septembre, encore très chaud, sa façade ruisselait de lumière et, sur le toit en tuiles roses, comme le sont la plupart des toits de Toulouse, tout un essaim de tourterelles roucoulaient.

Aux balustres du perron, les rosiers grimpants s'enlaçaient, mêlés à des volubilis bleus et mauves, poussés là parce que des oiseaux avaient apporté des graines dans leurs becs.

Le vert foncé des pelouses servait de cadre aux variétés de géraniums et à la pourpre des glaïeuls. Au centre, dans une vasque en pierre du Quercy, le jet d'eau retombait en gouttelettes de lumière.

— Mon cher monsieur, intervint Sébastien Lecourtois, que la chaleur incommodait un peu, et dont le sens poétique n'était pas assez développé pour lui permettre d'apprécier toute cette beauté, si nous commençons par visiter l'intérieur de votre futur home...

— Volontiers, approuva le jeune homme, soucieux de ne point contrarier l'excellent notaire.

Ils ouvrirent la porte d'entrée, non sans effarou-

cher quelque peu les tourterelles qui voletèrent un instant autour du groupe pour s'abattre bientôt aux pieds de la jeune fille.

— Comme elles vous connaissent ! remarqua Maxime que ce tableau ravissait.

— Ce sont mes petites amies.

Elle les appela doucement de la voix et du geste et deux d'entr'elles, plus hardies, se perchèrent sur ses épaules.

Le souvenir revint à Maxime du vieux monsieur à la houppelande qu'il avait rencontré au square du Capitole et qui, lui aussi, s'était dit l'ami des oiseaux. Il se mit à parler de lui à Yvonne tandis qu'ils entraient dans la maison et commençaient à en parcourir les pièces.

— Je l'ai moi-même souvent rencontré, dit-elle en riant. Tout le monde le connaît à Toulouse. Il porte un très grand nom, mais il le cache. On l'appelle : « Le père Jérôme », peut-être parce qu'il habite précisément la rue Saint-Jérôme. On ne sait pas grand'chose de lui, car s'il est volontiers loquace sur tout ce qui a trait au passé de Toulouse, en revanche il n'est pas bavard sur sa propre histoire.

Maxime ne dit plus rien, car il pensait à son histoire, à lui.

— Que dites-vous de ce petit boudoir, mon cher monsieur Hébrard, s'enquit Lecourtois qui, seul, semblait se souvenir qu'ils étaient venus à Lardenne pour tout autre chose que pour évoquer des souvenirs.

— C'est un vrai bijou, déclara Maxime à qui un coup d'œil avait suffi pour juger le style et le bon goût du mobilier.

— Voyez donc, reprit le notaire, la salle à manger et le grand salon d'un côté, le boudoir et la bibliothèque de l'autre. Les cuisines sont au sous-sol. Voulez-vous visiter le haut ? La disposition est la même : deux chambres ici, claires, spacieuses, et là une salle de bain remarquablement installée. Au-dessus, deux pièces, encore réservées aux domestiques et un vaste grenier ou débarras.

— Eh bien, mais tout cela me paraît parfait, dé-

clara Maxime pour qui l'achat du château n'était qu'un moyen d'atteindre son but et qui se souciait fort peu qu'il fût meublé style Renaissance ou Louis XIV.

Ils revinrent vers le jardin et là, Yvonne fit remarquer qu'on n'avait pas encore vu la partie la plus importante de la propriété puisqu'il restait les terres à parcourir et la ferme à visiter.

— Ma chère petite, dit le notaire, vous seriez vraiment gentille d'accompagner M. Hébrard ; je suis un peu fatigué et votre charmante présence vaudra mieux que ma vieille compagnie... Allez ! allez, je vous attends ici...

Il s'installa confortablement dans un large fauteuil d'osier et, tandis que les deux jeunes gens s'éloignaient, un fin sourire courut sur ses lèvres, car cette fatigue n'était qu'un prétexte et il avait voulu laisser Max et Yvonne jouir sans témoin de ces quelques heures d'intimité. Ainsi pensait-il voir se réaliser un projet que dans son cœur il caressait depuis quelques jours, sachant qu'il arrangerait tout et ferait le bonheur des êtres qui lui étaient chers.

Les deux jeunes gens poussèrent la grille du jardin du côté opposé à l'entrée principale et ils se trouvèrent dans la cour. Là se dressait la modeste habitation des fermiers.

— Les volets sont clos, dit la jeune fille, tout le monde est aux champs. Vous allez assister aux travaux qui se font en septembre. Je suppose que vous n'avez jamais vu ça ?

— Je dois bien l'avouer à ma grande confusion.

— Alors, venez, nous allons commencer par la vigne...

Devant les ceps chargés de grappes déjà lourdes, des paysans étaient agenouillés.

— Ils enlèvent les larges feuilles qui recouvrent les raisins, expliqua Yvonne, c'est un voile devant le soleil. Ils le suppriment, comprenez-vous ? Il faut que la chaude lumière dore et mûrisse chaque grain.

— Quel travail !

— Mais c'est amusant comme tout ! Voyez !

Elle se courba à son tour, enlaça d'un bras le

cep robuste et de l'autre main détacha les feuilles une à une. La tige noueuse se trouva presque nue.

Maxime la regardait, surpris d'une telle simplicité, charmé malgré lui de découvrir à chaque instant chez cette jeune fille des qualités et des grâces nouvelles.

Les fermiers à son approche s'étaient dressés et la saluaient avec une familiarité respectueuse.

— Bonjour, mademoiselle Yvonne.

— Bonjour Jeantet ! Bonjour Mariette ! Belle récolte en perspective, cette année ?

— Si rien n'arrive ! Le vin n'est pas encore dans les tonneaux.

— Oui, je sais : la grêle, l'ouragan... Ce serait dommage, les raisins sont presque mûrs...

Les deux visiteurs laissèrent les vigneronns à leurs travaux, contournèrent la vigne et s'arrêtèrent devant un champ qu'Yvonne montra en riant :

— Ceci est l'orgueil de papa !

— Pourquoi « l'orgueil » ?

— Chaque année, papa nous dit avec une fierté des plus comiques : « Cette pièce-là, c'est le plus beau fleuron de ma couronne ! »

— Qu'y a-t-il donc dans ce champ miraculeux ?

— Vous allez être déçu : il n'y a que des pommes de terre !

Et devant le regard amusé du jeune homme elle ajouta :

— Mais des pommes de terre exceptionnelles... des pommes de terre uniques ! Imaginez-vous qu'au concours agricole elles ont toujours le premier prix !

— Oh ! alors, rit à son tour le jeune homme, je comprends le légitime orgueil de M. Destrel. Mais pouvez-vous m'expliquer ce que tous ces gens font, courbés sur le sol.

— Ils sarclent les pommes de terre ! Croyez-vous qu'elles deviendront belles toutes seules ? La sentence divine est toujours là : « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front ».

— Mais ils la gagnent gaiement ! Ecoutez !

Une voix claire jetait aux échos le refrain d'une vieille chanson :

*Le beau troupeau de mon étable,
Les jolis fruits de mon verger,
Le vin qu'on buvait à ma table
Dont se grisait le vieux berger
Et le grand pré bordant la route
Ne finissant qu'à l'horizon,
Ma fortune, je l'ai donnée toute
Pour les beaux yeux de Suzon...*

La voix montait, ample, chaude, une de ces voix exceptionnelles et que, pourtant, on trouve si fréquemment dans la région de Toulouse. Maxime et Yvonne en éprouaient le charme et une lente émotion les gagnait. Ils ne consentirent à s'éloigner que lorsque le dernier refrain eut cessé de résonner :

*Ma fortune, je l'ai donnée toute
Pour les beaux yeux de ma Suzon...*

Et l'écho répondait comme s'il voulait engager la chanteuse à continuer :

— Suzon...zon...zon...

Lentement, les deux jeunes gens retournèrent vers le château, mais ils ne parlaient plus. Le silence étendait entre eux son aile invisible et chacun marchait, étreignant une pensée obsédante.

Devant le trouble visible de la jeune fille, Maxime, tout en se disant que sa vengeance était en marche, sentait une ombre sur sa joie.

Était-ce du remords ou du regret ? Non, ni l'un ni l'autre. Son père lui avait trop insufflé sa haine au cours de leurs années d'exil et il croyait trop à la grandeur de sa tâche pour éprouver autre chose qu'un soudain mécontentement de lui. Il fit une fois de plus appel à ses souvenirs : les souffrances imméritées de Paul Galtier, la mort prématurée de la douce Juliette, le déshonneur, l'exil...

Ces détresses anciennes lui sautèrent à la gorge. Sous leur étreinte il respira avec difficulté. C'en fut assez pour que disparût en lui toute pitié, toute sensibilité...

Il posa un regard froid sur la jeune fille qui mar-

chait à ses côtés, ignorante du but vers lequel il tendait et, oubliant qu'elle était innocente, tendre et belle, il songea :

— Tant pis...

Dans le jardin, ils retrouvèrent le bon notaire au fond de son fauteuil :

— Déjà de retour ? s'étonna-t-il, car doucement il avait quelque peu sommeillé.

Yvonne qui avait hâte de dissiper la gêne qui flotait depuis un moment et qu'elle ne s'expliquait pas, s'empressa de rire :

— Comme les aiguilles tournent vite quand on dort ! Car vous avez certainement dormi !...

— C'est bien possible, concéda Lecourtois avec bonhomie.

Et, tourné vers Maxime :

— Vous êtes satisfait, cher monsieur ? Tout ceci vous convient ?

D'un geste large il désignait le château et les terres. Le jeune homme répondit :

— Si vous le permettez, je passerai vous voir demain à ce sujet.

CHAPITRE IX

— Est-ce que M^e Lecourtois peut me recevoir ?

A cette question que Maxime venait de lui poser en pénétrant dans la salle d'attente du notaire, le petit clerc, reconnaissant le client sérieux, s'empressa :

— Si monsieur veut bien se donner la peine de s'asseoir, je vais m'informer tout de suite.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'il montrait de nouveau son visage ingrat mais futé dans l'entrebâillement de la porte :

— M^e Lecourtois vous attend, monsieur...

Le digne tabellion venait au devant du jeune homme et l'entraînait vers son cabinet :

— J'espère que c'est une décision définitive qui vous amène chez moi ?

Maxime sourit :

— Définitive.

— Alors, vous achetez ?

— J'achète.

— Le château et, bien entendu, la propriété avec ?

— Bien entendu.

— Meublé ?

— Evidemment.

— C'est un gros morceau.

— Je le sais. M. Antoine Destrel m'a dit son prix, je ne l'ai discuté que pour la forme. Ma visite d'hier m'a laissé sous le charme. J'ai une envie terrible de tout cela...

Sébastien Lecourtois eut un rire joyeux :

— Tant mieux pour mes amis et tant mieux pour la petite Yone dont on va pouvoir ainsi reconstituer la dot.

— Alors, mon cher notaire, vous pouvez faire dresser l'acte. J'ai hâte d'être propriétaire de Lar-denne. Je me sens tout à fait l'âme d'un terrien.

Curieux, Lecourtois insinua :

— Vous avez donc l'intention de fixer définitivement votre vie dans la région toulousaine ?

— Pourquoi pas ? Je n'ai aucune famille qui puisse m'attirer en quelque autre lieu du monde et, je vous l'ai déjà dit, ce pays me plaît infiniment.

— Il faudra donc vous y marier, conseilla avec bonhomie le vieil homme d'affaires.

— J'y penserai, répondit gravement Maxime.

Et il ajouta après une pause, avec un fin sourire :

— J'y pense déjà.

Son regard se posa sur celui, interrogatif, de Lecourtois et il compléta sa pensée comme se décidant à une brusque confidence :

— Je ne puis faire de cachoteries avec vous. D'ailleurs, par tempérament, j'aime les situations nettes. Je vous avouerai donc tout de suite que Mlle Destrel me plaît beaucoup.

— Eh mais ! dit le notaire, se frottant les mains de plaisir, voilà qui est parfait !

— Vous ne me trouvez pas trop audacieux ?

Il avait prononcé cette question avec un rien d'ironie que le brave homme ne perçut pas.

— Audacieux ? répondit-il, mais certainement non ! Vous êtes d'un âge assorti à celui de Yone, joli garçon — mais oui, inutile de faire le modeste ! — et de plus fort riche. Vous avez tout pour faire le bonheur d'une épouse. Personnellement, votre projet me ravit et je dois vous dire qu'il ne m'étonne pas, car je n'ai pas été long à remarquer votre empressement auprès de cette chère petite. De son côté, elle a l'air de vous trouver tout à fait à son goût...

— Mes intentions sont claires, interrompit Maxime. Mlle Destrel m'a plu dès le premier jour où je l'ai rencontrée, c'est vous dire que je n'attache aucune importance à ce qu'elle soit riche ou non. J'ai d'ailleurs assez de fortune pour deux. Cependant, des bruits courent sur la situation critique de la famille Destrel, on m'a dit que les affaires de l'usine marchaient mal et qu'une catastrophe imminente était à craindre. Est-ce vrai ?

L'instinctive méfiance professionnelle empêchait Lecourtois de répondre. Maxime Hébrard le sentit. Il rapprocha son fauteuil de celui du notaire, se pencha quelque peu vers lui et dit sur un ton confidentiel :

— Comprenez-moi bien, mon cher maître, je ne vous pose pas cette question — que vous jugez sans doute indiscreète — par pure curiosité. Je voudrais uniquement connaître l'exacte situation pour essayer, si possible, de la sauver... Oui, je voudrais racheter les créances et, cela dans le plus grand secret.

Il conclut, jetant le dernier argument dont il supputait la force :

— Ce serait mon cadeau de noces, comprenez-vous ?

Le brave Lecourtois jubilait. Ce garçon sympathique lui paraissait réunir les qualités essentielles qu'il souhaitait trouver dans le futur mari de la petite Yone. Et il se faisait une joie à la pensée que son ami Destrel verrait enfin se terminer l'ère de ses préoccupations matérielles.

Il se leva et s'avança vers le jeune homme les mains tendues :

— Mon cher monsieur, je suis tout ému de ce que vous venez de m'apprendre. Je souhaite que cette union se réalise, car je reste persuadé que vous y trouverez tous deux tout le possible du bonheur humain. Je pense que la famille Destrel vous accueillera d'autant mieux qu'avec les projets que vous venez de me confier, vous allez jouer le rôle providentiel d'un sauveur.

Sans plus se faire prier, ouvrant devant son jeune client le dossier contenant toutes les pièces des affaires Destrel, M^e Lecourtois expliqua dans ses moindres détails et avec une minutieuse précision ce qui avait trait à la catastrophe vers laquelle courait fatalement le directeur de l'usine de produits chimiques.

Ayant compris et parfaitement réalisé l'étendue du désastre, Maxime dit simplement :

— Je vous demande une fois encore le secret le plus absolu et je vous prie de racheter dans les plus brefs délais possibles toutes les créances dispersées.

Le notaire eut un soupir.

— C'est qu'il y en a pour une somme énorme !

— Combien ?

Devant l'hésitation de Lecourtois, Maxime insista :

— Est-ce un chiffre si terrible ?

— Jugez-en !

Et le notaire laissa tomber, la voix tremblante .

— Un million et demi...

Il s'attendait à un sursaut, à un geste de surprise, tout au moins... peut-être même à un refus. Il n'en fut rien. Maxime se contenta de répéter d'une voix égale qui ne marquait ni étonnement, ni hésitation :

— Un million et demi ? C'est coquet ! Rachetez, mon cher maître, rachetez tout !

— Bien, dit le notaire en s'inclinant, il en sera comme vous le souhaitez.

Maxime sortit de chez le notaire enchanté du tour que prenaient les événements. Quand Lecourtois aurait toutes les créances et qu'elles seraient pas-

sées dans son portefeuille, il pourrait couler l'usinier en quelques semaines. C'était ça le cadeau de nocces ! Ainsi, une partie du but serait atteint. Destrel abattu, liquidé, il se retournerait vers le mystérieux coupable et celui-là, aussi, il l'atteindrait !

Quand il se retrouva sur la place St-Sernin, il regarda à sa montre-bracelet et, voyant les aiguilles marquer cinq heures, il se souvint qu'il avait rendez-vous avec Yvonne Destrel à qui il offrait à goûter au Mokador, rue Lafayette.

Il pressa le pas, désireux de ne pas être en retard, mais toute sa joie était tombée. La pensée d'Yvonne lui fit voir les événements sous un autre jour et il souffrit malgré lui en réalisant ce que, par son inexorable volonté, l'enfant innocente allait subir.

Ce fut avec un front tourmenté qu'il retrouva la jeune fille dans la pâtisserie, assise bien sagement sur une banquette de velours, dans le coin le plus reculé de la pièce et penchée sur un journal de mode qu'elle feuilletait distraitement.

En le voyant s'approcher, son doux visage s'illumina de plaisir et elle dit avec sa naïve simplicité :

— Je croyais que vous ne viendriez pas !

— Suis-je donc si en retard ?

— Non ! Mais les choses que l'on désire, on craint toujours qu'elles n'arrivent pas !

Il ne releva pas l'innocent aveu, mais il le reçut dans son cœur et il s'étonna d'en éprouver de la joie.

— J'ai été retenu par une ennuyeuse affaire, dit-il enfin.

— Ne vous excusez pas !

Et tandis qu'elle protestait ainsi avec tant de bonne grâce, il songea que, si elle avait pu savoir à quelle affaire il faisait allusion, elle s'écarterait de lui avec horreur.

Mais dans le livre secret de la pensée d'autrui, nul ne peut lire. Yvonne Destrel, prise par le plaisir de leur charmante réunion, se mit à causer gentiment

en savourant une tarte à la crème et un baba au rhum.

— Si vous étiez tout à fait gentil, dit-elle quand ils eurent terminé leur goûter, vous me conduiriez à la fête.

— A la fête ? Où ça ?

— Place du Capitole. Vous n'êtes pas au courant ?

— Pas du tout.

Elle s'étonna en riant :

— Vous ne lisez donc aucun journal ? Et vous vous dites Toulousain de cœur ?... Mais vous avez des yeux ! A quoi vous servent-ils ?

Il dit, doucement :

— A vous contempler.

Elle baissa la tête sous le regard trop éloquent qui la caressait et elle tenta d'expliquer pour masquer son trouble :

— Il y a des affiches grandes comme ça sur tous les murs de la ville.

— Racontez-moi ce que disent ces affiches...

— Elles annoncent qu'il y aura ce soir un cortège historique qui va parcourir les boulevards et les grandes artères de Toulouse. Ce sera l'histoire de la France, visible, un défilé magnifique depuis les Gaulois jusqu'à nos jours et, pour finir, une réception au Grand Hôtel des membres de l'Académie des Jeux Floraux — la plus vieille académie de France — pour couronner les lauréats du concours de poésie. Allons ! venez, monsieur Maxime ?

Il répondit avec gaieté :

— Certes, je n'aurais garde de manquer ce spectacle ! Il aura au moins un avantage, celui de me rafraîchir la mémoire car je fus, il m'en souvient, un assez piètre élève en histoire.

Pour continuer à tenir son rôle, ne devait-il pas être assidu auprès d'Yvonne et l'accompagner avec empressement partout où elle désirait aller ?

Ils quittèrent donc le Mokador et, sitôt la rue Lafayette descendue, ils s'engagèrent dans le square du Capitole pour se rendre sur la place d'où le cortège devait partir.

Une foule énorme formant bloc était massée tout autour. Des grappes humaines se penchaient aux fenêtres et aux balcons. Sous les arcades, les terrasses des cafés étaient envahies, des consommateurs grimés sur les tables et sur les chaises. Des pères hissaient leurs enfants sur leurs épaules pour qu'ils puissent admirer la fête.

Maxime et Yvonne se frayèrent à grand'peine un passage au milieu de cette cohue et, pénétrant à l'Hôtel de Paris, ils obtinrent du gérant deux places fort bien situées dans l'angle du balcon principal.

Comme ils se penchaient, la musique éclata. La *Toulousaine* emplit l'air de son harmonie triomphante, reprise en chœur par toute la foule.

— Le voilà bien, l'enthousiasme méridional ! risqua Maxime un peu moqueur à l'oreille de sa voisine.

— J'ai une envie terrible de chanter, moi aussi, avoua-t-elle.

Et elle fredonna à mi-voix :

*O moun païs !
O Toulouso ! Toulouso !*

— Voilà la tête du cortège ! prévint Maxime.

Un Vercingétorix superbe s'avancait monté sur un cheval blanc, entouré de toute une cohorte de Gaulois. Les longues moustaches blondes barraient les rudes visages, le soleil de Toulouse ruisselait sur les torses demi-nus. Yvonne prit une des roses qui fleurissaient sur son corsage et la jeta vers l'ennemi de César. Il reçut la fleur, salua de la main, et disparut au tournant de la rue de la Pomme pour faire place à une autre page de l'histoire de France.

Dans le public des ovations nombreuses saluaient chaque nouveau venu : Clovis, que des soldats francs portaient sur un pavois, Charlemagne à la barbe de grand-père escorté par son neveu, le paladin Roland, les rois fainéants couchés dans un rustique charriot traîné par des boeufs.

Après les premiers Capétiens, vinrent Isabeau de

Bavière et ses filles d'honneur, puis Jeanne d'Arc montée sur un fin cheval brun qui rongea nerveusement son mors. Des bravos retentirent pour saluer l'héroïne nationale qui, droite sur sa selle, sanglée dans sa cuirasse, portait, dressé vers le bleu du ciel, l'étendard aux fleurs de lys d'or.

Survint Louis XI au bonnet et au nez pointus, et Louis XII accompagné du beau Gaston de Foix.

— C'est tout à fait réussi ! se réjouit Yvonne qui s'amusait comme une enfant.

— On ne peut que féliciter le comité des fêtes ; je suis en admiration devant la richesse des costumes. Oh ! oh ! qui est ce superbe seigneur qui nous arrive là ?

— François I^{er}, voyons.

Le vainqueur de Marignan portait une armure aussi étincelante qu'un soleil ; on avait du mal à la regarder en face. Il enlevait d'un geste plein de grâce son chapeau à plume pour saluer les dames aux balcons. Bayard caracolait à ses côtés.

Un char suivait, un char immense sur lequel on avait reproduit l'entrevue du Camp du Drap d'or.

Un groupe de trois reines, bien dissemblables mais toutes attachantes : Catherine de Médicis, majestueuse et tragique, Marie Stuart, belle et touchante, et Marguerite, la reine Margot !

La foule, amusée et enthousiaste, attendait ce qui allait surgir après un grand espace vide. Ce fut Henry IV, son cheval et son panache blancs. Le vent d'autan, le vent légendaire de Toulouse faisait flotter le non moins légendaire panache. Le visage jovial encadré par la collerette empesée, le Béarnais souriait à son bon peuple.

— Maxime ! s'écria Yvonne qui, dans son ravissement, oublia le protocolaire « Monsieur », c'est amusant ! Quel est le roi qui va venir à présent ? Le savez-vous ?

— Impatiente petite fille ! voyez !.. et devinez !

Des chevaux caparaçonnés d'or et de velours débouchèrent et, sur ces animaux superbes, des cavaliers éblouissants. Pourpoints de satin, manchettes de dentelles, hauts gants de peau, immenses feutres.

— Les mousquetaires ! Louis XIII ! Anne d'Autriche ! d'Artagnan !

De la ceinture de la jeune fille une seconde rose s'envola et vint tomber sur le front du héros d'Alexandre Dumas.

— Si le défilé dure encore un peu, tout le bouquet y passera, remarqua plaisamment Maxime.

Il se tut, pris à son tour par une nouvelle vision : dans une chaise à porteurs mollement balancée sur les épaules de huit seigneurs, le cardinal de Richelieu, vêtu de pourpre, se tenait impassible, assis sur une sorte de trône tissé d'or et de soie.

— Attention ! parodia Maxime, « voici l'homme rouge qui passe ! »

Et puis ce fut le roi Soleil et toutes les splendeurs de son siècle. Louis XV, le Bien-aimé et les belles dames en falbalas.

Un nouveau char représentant un Trianon en miniature avec des vaches de carton et une Marie-Antoinette transformée en laitière de comédie.

La musique n'avait pas cessé de jouer de vieux airs, les marches des régiments de France, la marche royale et des menuets désuets et touchants.

Soudain, les accents de la Marseillaise balayèrent tout cela et l'on vit s'avancer les volontaires de Jemmapes en guenilles et en sabots, guidés par Dumouriez qui, l'épée haute, chargeait d'invisibles ennemis.

Toute l'époque napoléonienne défila ; l'empereur en culotte blanche, redingote grise et immuable petit chapeau, promena sur la foule massée sur son passage son regard tranquille et volontaire.

Et, cette fois, le « Veillons au salut de l'Empire » répondit au chant de Rouget de l'Isle.

Bousculant quelques faits historiques, tournant des pages jugées sans doute fastidieuses ou peu spectaculaires, supprimant sans façon le second empire, Charles X, Louis-Philippe, la I^{re} et la II^e république, ce fut, comme point final, l'évocation de la grande guerre.

De nouveau, l'hymne national et les troupes de la garnison de Toulouse défilèrent. Les uniformes

bleus délavés, le casque des tranchées remplacèrent les panachés les chamarrures et les pierreries. Pour terminer, un dernier char : celui de la populaire Madelon dans une guinguette fleurie, servant à boire aux Poilus.

Le spectacle prit fin aux accents de la *Toulousaine* qu'Yvonne ne put se retenir de fredonner une fois encore :

O mon pays,
O Toulouso ! ô Toulouso !...

— Monsieur Maxime, pria-t-elle, descendons vite, je veux voir la réception au *Grand Hôtel* !

Sur la place du Capitole ils prirent une voiture découverte qui les conduisit avec rapidité devant l'entrée principale du palace au moment même où ces messieurs de l'Académie y faisaient leur entrée.

Les Mainteneurs des Jeux Floraux étaient tous en habits. Ils arboraient à la boutonnière les insignes de Clémence Isaure, la fondatrice des Jeux. Dans le hall de l'hôtel, les lauréats déclamèrent des poèmes qu'on entendit peu ou pas en raison du remous de la foule massée à la porte et dans la rue de Metz. Quand vint le tour des poèmes en langue d'oc, on vit s'avancer une jolie fille brune qui portait la coiffe des Provençales, le petit tablier noir, la guimpe en mousseline blanche et la croix d'or attachée à son cou.

Ce fut sur cette dernière vision de grâce et de beauté qu'Yvonne consentit à retourner chez elle.

— Quel dommage que ce soit fini ! soupira-t-elle.

Mais Maxime ne sut pas au juste, et peut-être ne le savait-elle pas elle-même, ce qu'elle regrettait de voir finir : la fête joyeuse et pittoresque ou cette douce journée.

A la sentir si ingénument, si pleinement heureuse à ses côtés, réalisant aussi sa propre joie et l'émoi qu'il éprouvait auprès d'elle, il songea soudain avec une sorte d'épouvante :

— Mon Dieu, est-ce que je vais l'aimer ?

CHAPITRE X

Deux jours passèrent. Deux jours pendant lesquels Maxime traversa une crise extrêmement rude. D'abord, oubliant sa haine, il ne songeait plus qu'à la jeune fille et au sentiment si nouveau qu'elle lui inspirait. Des pensées confuses et contradictoires l'agitaient. Ensuite, mécontent de son cœur trop faible, il s'en voulut de rêver d'amour alors qu'il n'aurait dû vivre que pour la vengeance.

Dût-il en souffrir et dût-il torturer la charmante créature dont il n'ignorait pas la naïve tendresse, rien ne l'arrêterait. Il frapperait le ou les coupables avec autant de violence que Paul Galtier et la pauvre Juliette avaient été frappés. L'œuvre de justice devait s'accomplir et tant pis s'il se fermait à lui-même l'étroite porte du paradis humain.

Il fit des randonnées en auto pour calmer ses nerfs, ne vit pas Yone pendant ces deux jours. Enfin, il récupéra son calme total et, de nouveau crispé dans une volonté farouche, il arracha de son esprit les douces heures écoulées et il décida d'accélérer la marche des événements. Un fait nouveau vint bouleverser ses plans :

Dans l'après-midi du second jour, en rentrant dans sa chambre, une surprise l'attendait. Une surprise qui, tout d'abord, le cloua sur place de saisissement : sa malle qu'il fermait toujours à clé avait été fracturée. Le désordre qui régnait à l'intérieur attestait la hâte et la minutie de l'investigation. Le couvercle n'avait pas même été rabattu soigneusement. Le jeune homme se pencha avidement au-dessus de ce fouillis : une liasse de lettres manquait, des lettres que Paul Galtier lui avait écrites quand il était à l'université de Mexico.

Bouleversé d'inquiétude et de colère, Maxime sonna violemment pour appeler le garçon :

— Priez le gérant de monter, dit-il, et tout de suite !

Celui-ci ne se fit pas attendre.

— Voyez, dit laconiquement le jeune homme,

montrant de la main le désordre apporté dans ses bagages.

— Qu'est-ce que cela signifie ? jeta le gérant stupéfait.

— C'est moi qui vous le demande, monsieur. Qui s'est introduit dans ma chambre pendant mon absence ?

— Je vais interroger le personnel.

Il sortit et revint un long moment après, n'apportant aucune précision :

— Tous mes domestiques sont unanimes, monsieur, on n'a vu monter aucune personne étrangère à l'hôtel et, en bas, nul ne vous a demandé... Vous a-t-on pris quelque chose ?

— Vous pouvez vous retirer, invita Maxime sèchement, ne voulant pas répondre à la question. Je vais réfléchir et essayer d'éclaircir seul ce mystère.

La tête penchée, accoudé à la petite table près de la fenêtre ouverte sur le square d'en face plein d'enfants et d'oiseaux, il fit appel à toute sa lucidité pour essayer de comprendre d'où pouvait venir cette nouvelle attaque... Une nouvelle attaque ! c'était bien cela. Le coupable, le voleur de formules avait essayé de le supprimer, d'abord. Voyant que le jeune homme ne tentait rien — il ignorait les projets concernant les créances — il était venu ensuite se renseigner en fouillant ses bagages. Cela lui avait paru une explication très plausible.

Quand cet individu l'avait mitraillé dans la rue, c'était après un bal chez les Destrel ; il y avait donc de sérieuses chances pour qu'il fasse partie de l'usine. Un éclair traversa l'esprit du jeune homme : s'il faisait partie de l'usine, il avait dû en sortir cet après-midi pour s'introduire dans sa chambre. Il devait orienter les recherches de ce côté-là, immédiatement.

Plusieurs fois, Destrel lui avait offert de le guider dans une visite des ateliers et des bureaux. En sa qualité d'ingénieur chimiste, tout cela devait l'intéresser, disait-il ; aussi ne demandait-il pas mieux que de lui montrer toutes choses dans les moindres détails.

Après le fait inattendu qui venait de se produire, Maxime pensait avec raison que le moment était venu d'accepter l'aimable proposition de l'industriel.

Quittant l'hôtel, il se rendit à l'usine et se fit introduire directement dans le cabinet d'Antoine Destrel qui le reçut amicalement :

— Bonjour, cher monsieur Hébrard, qu'est-ce qui me vaut le plaisir de vous voir ?

Il lui tendait la main que Maxime prit avec cette répulsion dont il ne pouvait se défaire.

— A vous dire vrai, je viens sans doute vous déranger, en tout cas, mettre votre obligeance à contribution...

— Mais encore ?...

— Vous m'avez proposé une visite de l'usine et... je me sens aujourd'hui une âme d'ingénieur chimiste !

— Comment donc ! mais avec le plus grand plaisir !

Ils descendirent tous deux dans la cour et se mirent à arpenter les vastes bâtiments. Ceux-ci, d'ailleurs, n'avaient rien de particulier : ils ressemblaient à tous ceux destinés aux mêmes attributions, que Maxime avait déjà visités au Mexique, ou en France.

Ce qui intéressait beaucoup plus le jeune homme, c'était le personnel. Le plus grand nombre des ouvriers devait être embauché depuis peu car ils étaient jeunes et, de toute évidence, ne pouvaient faire partie de l'usine depuis dix ans. Parmi les vieux, aucun ne présentait de particularité capable de retenir l'attention de Maxime. Ils semblaient tous anodins et parfaitement inoffensifs.

Comme les deux hommes traversaient l'atelier, on vint prévenir Destrel d'avoir à se rendre dans son bureau pour un appel téléphonique urgent.

— Vous m'excusez ? dit-il à Maxime. C'est l'affaire de quelques minutes.

— Pendant votre absence, je vais causer avec vos ouvriers, si vous le permettez...

En s'éloignant, Destrel eut un geste qui autorisait tout ce que le jeune homme voulait. Celui-ci,

profitant de cette magnifique occasion qui lui était offerte, se dirigea négligemment vers le pointeur de sortie et lui parla tout d'abord de questions techniques, puis de salaires et du règlement de leur vie à l'usine.

— Au Mexique, dit-il, personne n'est autorisé à sortir pendant les heures de travail...

— Ici non plus, sauf dans un cas exceptionnel, que le directeur, ou, à son défaut, le contre-maître, peut juger.

— Vous êtes au complet, aujourd'hui ?

— Voyez vous-même, monsieur !

L'obligeant pointeur lui désignait le tableau des entrées et des sorties.

Chaque ouvrier avait marqué l'heure de son arrivée, aucun n'était sorti de l'après-midi.

— Au Mexique, dit Maxime, avec une indifférence affectée, on procède à peu près de la même façon. Toutefois, votre habitude de pointage me semble plus rationnelle.

Antoine Destrel revenait vers lui d'un pas vif.

— Voulez-vous voir maintenant le premier étage ? offrit-il.

— C'est là où se trouvent, sans doute, vos secrétaires et vos ingénieurs ?

— Parfaitement. C'est précisément Saint-Aubin qui vient de me téléphoner de la gare des marchandises ; il a des difficultés avec les wagons qui viennent d'arriver...

— Rien de grave, j'espère ?

— Non, un plombage qui a sauté dans un choc. Il est obligé de vérifier tout le contenu du wagon, les produits chimiques étant une matière qui se détériore vite. Son absence va durer une heure, c'est un collaborateur extrêmement consciencieux.

En bavardant de la sorte, ils avaient gagné le premier étage. Là, comme en bas, régnait la plus grande activité.

— Voici le secrétariat, annonça Destrel ; j'y occupe exclusivement des jeunes filles de la ville.

Maxime promena un rapide regard sur les dactylos qui, penchées sur leurs machines, ne levèrent

même pas la tête, soucieuses de prouver au Directeur que rien ne pouvait les distraire de leur tâche.

Elles avaient toutes de 18 à 20 ans, et Maxime ne supposa pas une minute qu'elles aient été capables du bouleversement de ses bagages. D'instinct autant que par raisonnement, il les élimina.

Un vaste hall éclairé par une longue baie vitrée faisait suite au secrétariat. Là, travaillaient les ingénieurs.

— Messieurs, dit Destrel cordialement, voici M. Hébrard, un ingénieur chimiste comme vous, qui s'intéresse à nos travaux...

— Nous nous sommes déjà rencontrés le soir de votre bal, remarqua aimablement Maxime, tendant la main aux trois hommes qui s'approchaient.

Tous trois avaient son âge environ ; ils n'étaient certainement pas ingénieurs depuis dix ans.

— Saint-Aubin sera navré, dit l'un d'eux, d'avoir manqué votre visite. Il parle fréquemment de vous...

Le jeune homme sourit :

— J'avais pourtant cru remarquer que M. Saint-Aubin n'était pas très bavard !...

— C'est justement ce qui donne du poids à ses paroles, rétorqua l'ingénieur, non sans à-propos. Il désirait vous voir pour vous demander des tuyaux sur les techniques employées au Mexique.

— Rien de plus facile. Je prendrai rendez-vous avec lui par téléphone.

Maxime s'éloigna avec Antoine Destrel, après avoir serré la main des ingénieurs, et l'usinier remarqua :

— Saint-Aubin est toujours à l'affût de techniques nouvelles...

Il interrompit le panégyrique de son ingénieur, parce qu'ayant ouvert la porte de son cabinet de travail, il aperçut sa femme qui se dirigea vers Maxime.

— On m'avait signalé votre présence dans nos murs, Monsieur Hébrard, dit-elle, tendant au jeune homme sa longue main blanche, et je tenais à vous remercier d'avoir accompagné Yvonne dimanche, à cette fête populaire. Elle en est revenue absolument

ravie. Il paraît que c'était vraiment réussi, mais je me méfie un peu de son enthousiasme de jeune fille.

— Mademoiselle Yvonne avait raison, on fait bien les choses à Toulouse. Ce défilé historique était parfait.

La porte s'ouvrit à ce moment, et Yvonne parut. Son père et sa mère échangèrent un sourire, et le jeune homme se dit qu'elle avait dû le voir derrière les rideaux d'une fenêtre ou reconnaître son pas le long d'un couloir.

— Quelle idée de rester enfermés ! dit la gracieuse apparition. Si nous descendions au jardin ?

— J'ai à faire, avertit l'usinier.

— Et moi, je dois aller converser avec Catherine pour le dîner, prévint Mme Destrel. Allez au jardin tous les deux...

— Allez ! allez ! approuva l'industriel, avec une joie non dissimulée.

Maxime et Yvonne passèrent par la maison d'habitation, au lieu de faire le tour par la cour de l'usine, car le cabinet de M. Destrel donnait des deux côtés.

— Vous allez voir mes roses pompons, annonça la jeune fille. C'est pour cela que je vous fais passer par ici...

L'escalier qui plongeait vers l'allée principale du jardin était encadré par les tiges des rosiers. Ceux-ci grimpaient le long des colonnes, se rejoignaient, formaient une voûte qui, depuis quelques jours, venait de se couvrir de nouveaux boutons. Effet du soleil de septembre : ces boutons s'ouvraient et des bouquets de deux tons de rose s'inclinaient vers les visiteurs.

— C'est magnifique, n'est-ce pas ? dit Yvonne.

Brusquement, elle ajouta avec confusion :

— Vous me trouvez ridicule avec mes enthousiasmes... Je le sais, c'est stupide et pas du tout moderne... mais, que voulez-vous, je suis ainsi, je n'y puis rien !

Soudain sincère, il répondit avec un sourire si tendre que la jeune fille en eut chaud au cœur :

— Ne changez pas ! c'est tellement rare... tellement beau...

Elle n'osa rien répondre, et il regretta les paroles qui venaient de lui échapper et qu'Yvonne pouvait interpréter comme un aveu... Un aveu ? Pourquoi pas un serment ? Et celui fait à ses morts bien-aimés, qu'en faisait-il ?

Yvonne ne se doutait guère des sentiments qui se heurtaient dans le cœur du jeune homme. Elle cueillait des fleurs, un peu pour se donner une contenance, car la phrase précédente l'avait troublée. Elle les lui offrit :

— Prenez-les, vous en ornerez votre chambre. Ce doit être si nu, si banal, une chambre d'hôtel !

Il respira le doux arôme et son trouble s'en accrut. Il eût voulu refuser le don gracieux qu'on venait de lui faire, jeter à terre l'innocent bouquet et le piétiner sauvagement. Il haïssait, il devait haïr tout ce qui venait des Destrel. Mais en lui quelque chose protesta contre un geste brutal. Il reprit son calme d'un seul coup, parce qu'il venait de se dire :

— Si je suis capable de m'acharner sur un bouquet de roses, il faut que je sois bien bas...

Il reprit instantanément son rôle et remercia la jeune fille avec un sourire. Il s'apprêtait à gagner la sortie, quand Mme Destrel parut sur la terrasse. Elle ne descendit pas l'escalier et vint se pencher sur la balustrade parmi les roses pompons.

— Monsieur Hébrard, voulez-vous nous faire le plaisir de venir dîner mercredi avec nous ? Nous aurons quelques amis, ajouta-t-elle avec une aimable insistance, nous espérons que vous vous joindrez à eux.

— Volontiers, madame.

Mme Destrel rentra dans la maison, et Maxime se dit qu'elle avait dû consulter son mari avant d'inviter le riche prétendant et le sauveur probable. Il eut un ricanement si bizarre que Yvonne, alarmée, demanda :

— Vous êtes-vous piqué ?.. Mais pourtant les roses pompons n'ont pas d'épines !...

— Non, dit-il dubitativement, les roses pompons n'ont pas d'épines.

Ils se quittèrent à la porte du jardin, sur un : « A demain ! » plein de tendresse. Yone avait, en le regardant s'éloigner, le sourire qui l'avait accueilli un jour, à cette même place.

CHAPITRE XI

Après le départ de Maxime, que son regard intéressé avait suivi d'une fenêtre de son cabinet, l'industriel se remit au travail. Mais à peine se penchait-il sur les dossiers abandonnés à l'arrivée du jeune homme, qu'un domestique frappait à sa porte.

— Qu'y a-t-il, Firmin ? demanda le père de Yone avec impatience. J'ai fort à faire, et je ne veux pas être dérangé...

— C'est M. Saint-Aubin qui demande un entretien particulier et urgent.

— Bigre ! s'exclama l'usinier, soucieux. Dites-lui qu'il peut monter.

Il ferma d'un geste sec les dossiers et se tourna vers la porte laissée ouverte et dans l'encadrement de laquelle parut l'ingénieur.

— Que se passe-t-il ? demanda l'industriel, sans préambule. Y a-t-il encore des marchandises avariées ?

Saint-Aubin répondit froidement :

— Je ne me suis pas seulement occupé des marchandises en question. Mon coup de fil était pour vous rassurer quant à la longueur de mon absence. En réalité, tous les wagons sont intacts. Je me suis chargé d'une mission autrement grave.

— Plus grave que des matières premières en bon état ? s'étonna l'usinier. Expliquez-vous.

L'ingénieur s'assit sur un fauteuil et débuta en ces termes :

— Si vous n'y voyez pas clair, monsieur, moi, heureusement, je ne suis pas aveugle.

— Cessez de parler par énigmes.

Saint-Aubin regarda l'usinier bien en face.

— Je suis allé chez M. Hébrard, jeta-t-il.

— A l'hôtel Capoul ?

— Evidemment.

— Je ne saisis pas, fit le père d'Yvonne, réellement interloqué.

— Depuis plusieurs jours, en bavardant au bar de cet hôtel avec le propriétaire, j'ai appris le numéro de sa chambre. Des clés ? J'en ai sur moi un trousseau, et vous n'ignorez pas que toutes les chambres d'hôtel ont des serrures peu compliquées. Profitant d'un moment d'inattention, pendant le repas des domestiques, je me suis glissé dans l'escalier de service, absolument désert, entre 13 et 14 heures, et j'ai pénétré dans l'appartement de M. Hébrard...

— Vous avez fait cela ? s'indigna M. Destrel, stupéfait.

Saint-Aubin eut un rire sec :

— J'ai fait cela, et même pire : j'ai forcé la serrure de sa malle pour jeter un regard à l'intérieur.

— Mais c'est un procédé inqualifiable ! indigne d'un honnête homme ! Voyons, Saint-Aubin, je ne vous reconnais plus ! Ce n'est pas possible, vous n'avez pas fait cela ?

L'ingénieur ricana :

— Mais si, mais si, mon cher directeur... au lieu de vous en scandaliser, vous aller me féliciter car je crois vous avoir rendu un fier service.

— Pourquoi ?

— Maxime Hébrard est le fils de Paul Galtier. Cela ne vous dit rien ?... Moi, j'avais des soupçons car, l'ayant vu fréquemment chez ses parents autrefois, je croyais bien retrouver une ressemblance. Maintenant, j'ai les preuves indubitables que je ne m'étais pas trompé.

Destrel le coupa brutalement :

— Eh bien, je ne comprends toujours pas. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que Maxime Hébrard soit le fils de ce malheureux Paul Galtier ?

St-Aubin examina son directeur d'un air de doute :

— Vraiment, vous ne sentez pas le danger ? Alors, lisez ceci.

Il tendit à l'industriel une liasse de feuillets.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des lettres que j'ai prises dans la valise du jeune Hébrard.

Destrel, d'un geste, se refusait à commettre ce qu'il considérait comme une indécatesse ; l'ingénieur insista vivement :

— Lisez, je vous en prie, c'est très grave pour vous.

Ces lettres avaient été écrites par Paul Galtier à celui qu'il aimait comme un fils alors que ce dernier achevait ses études à l'université de Mexico. Ce n'était que cris de haine et appels à la vengeance contre Destrel et l'X mystérieux, le vrai coupable.

L'industriel protestait faiblement :

— En vérité, Saint-Aubin, je ne me sens pas le droit...

— Alors, écoutez, jeta durement l'ingénieur ; je vais lire pour vous...

Il déplia un feuillet :

« Le temps passe, et je n'oublie pas. Sous la honte imméritée, toute mon âme se révolte. Je n'étais pas coupable, et on m'a condamné sur des preuves dérisoires. Ceux qui m'ont infligé ces tortures ne les paieront jamais assez cher... »

— Ecoutez cet autre passage...

« Ta mère est morte de douleur, d'humiliation, mon pauvre petit. Souviens-toi et venge-la. Si je ne parviens pas moi-même à frapper ces misérables, je te lègue cette tâche à laquelle je sais que tu ne failiras pas.. »

— Attendez, poursuivit Saint-Aubin, il y a mieux encore...

« ... Et d'abord, Antoine Destrel. Ah ! celui-là, vois-tu, je le hais. Il est la cause initiale de tous nos malheurs. Il me connaissait. Depuis de longues années, il avait pu apprécier mon travail et ma conscience professionnelle ! Comment a-t-il pu me croire si facilement coupable ? J'en viens à me dire : Peut-être était-il complice ! C'est lui qu'il faudra châtier d'abord... »

L'ingénieur releva la tête et se prit à ricaner en constatant la pâleur soudaine du directeur :

— Ah ! ah ! ceci commence à vous intéresser ? Je

cite encore, pour achever de vous édifier, ce dernier échantillon :

« Reviens vite, mon fils. A nous deux, nous ne tarderons pas à amasser la fortune que je souhaite et qui commence à s'arrondir. Elle nous servira à démasquer l'inconnu qui m'a laissé payer sa faute, et à châtier durement mon ancien patron, pour son épouvantable injustice. Ah ! cette famille Destrel, l'honorable famille Destrel ! je la veux abaissée, torturée, ruinée. Il faut venger sur elle la mort de ta douce, si douce et si innocente maman, et le douloureux calvaire que j'ai gravi depuis. Dis-toi bien, Maxime, que nous devons vivre l'un et l'autre uniquement pour cette œuvre de haine... »

— Et voilà, conclut l'ingénieur. Joli, n'est-ce pas ?

Il tendait le paquet à Destrel :

— Vous pouvez lire plus avant, mon cher Directeur, si toutefois votre conscience vous le permet, acheva-t-il avec ironie.

L'usinier était effondré. Certes, il se rendait bien compte que Saint-Aubin avait raison. Il n'était que trop clair que le fils de Paul Galtier était venu à Toulouse pour une implacable vengeance.

— Direz-vous encore que j'ai mal fait de fouiller dans les bagages de notre jeune Mexicain ?

A cette question, Destrel ne répondit pas. Le procédé employé continuait à lui répugner, mais, malgré lui, il était tellement de son intérêt d'avoir démasqué Maxime, qu'il n'eut pas le courage de formuler une nouvelle protestation.

— A vous dire vrai, compléta Saint-Aubin, je me croyais compris dans la haine générale. C'est parce que j'ai exigé une perquisition à son domicile que la police a fouillé chez vos quatre ingénieurs et a découvert la copie des formules chez Galtier. Je pensais qu'il avait dû m'en vouloir terriblement de cela, mais non : il n'est pas question de moi dans ses lettres. Il est vrai que j'ai témoigné en sa faveur au procès et j'étais absolument sincère.

Destrel l'écoutait à peine. Il réfléchissait et sentait ses craintes diminuer. Certes, le fils Galtier était

arrivé à Toulouse, avec de noirs desseins, mais alors il ne connaissait pas Yone. Qui sait si un sentiment nouveau, irrésistible et puissant n'avait pas eu raison de sa haine ? L'amour, c'est si fort sur les cœurs jeunes et ardents. Peut-être, à cause de la fille, épargnerait-il le père...

Peu à peu, sous l'influence de ces pensées, il se reprenait à espérer.

C'est à ce moment que Sébastien Lecourtois fit irruption dans la pièce.

— Mon cher ami, cria-t-il dès l'entrée, il paraît que vous ne voulez voir personne ? Mais je me suis permis de forcer la consigne, tant j'ai hâte de vous annoncer une heureuse nouvelle.

— En ce cas, soyez le bienvenu, répondit l'industriel avec lassitude. Elle fera le contrepoids de celle que Saint-Aubin vient de m'apprendre.

— Une mauvaise affaire ?

— Une catastrophe. Je vous mettrai au courant. Mais à vous, d'abord.

— Non, non, protesta le notaire, s'asseyant à son tour. Je vous demande de garder la joie pour le dessert. Parlez le premier.

— Soit.

En peu de mots, Antoine Destrel expliqua au tabellion la découverte sensationnelle que venait de faire son ingénieur, et le danger qui, désormais, pesait sur lui et sur toute sa famille.

Ce fut au tour de Lecourtois d'être atterré.

— Vous voyez où nous en sommes ! dit l'usinier, devant sa consternation.

— Hélas ! je le vois encore mieux que vous...

— Comment ! votre bonne nouvelle n'en serait-elle plus une ?

— Je crains que non...

— Lecourtois ! jeta impérieusement Destrel, plus de réticences, parlez immédiatement, je vous en prie !

Le notaire semblait écrasé.

— Eh bien, voilà, se décida-t-il. J'ai eu dernièrement la visite de M. Hébrard. Il m'a demandé des précisions sur votre situation financière ; je n'ai pas

cru devoir la lui cacher, tant il paraissait s'intéresser à vous.. et à Yone. Je lui ai montré les créances.

— Et alors ? Bonté du ciel, achevez, Lecourtois !

— Il les a toutes rachetées, murmura le vieil homme, baissant la tête comme un coupable.

Saint-Aubin grommela entre ses dents, avec une froide ironie :

— Ça, c'est le bouquet !

Quant à Destrel, la lueur d'espoir qui, un certain moment, avait lui sous ses yeux, s'éteignit. Il retomba dans le noir, en plein drame. Affolé, devenant tout perdu, il ne put que balbutier, cherchant des explications :

— Mais enfin, pourquoi ce jeune homme m'en veut-il tant ? Je n'ai fait que mon devoir lorsqu'on a découvert les documents chez Galtier. Tout autre à ma place aurait cru à sa culpabilité et aurait agi comme moi !

— Ce n'est pas sûr, répondit nettement Saint-Aubin.

— Comment ?

— Excusez-moi d'avoir l'air de pactiser avec votre ennemi, mais ce garçon est dans son droit, puisqu'il défend un innocent.

Le notaire s'exclama :

— Un innocent ?

— Tenez. Maître Lecourtois, invita l'ingénieur, lisez ces lettres... Après de semblables protestations, on ne peut pas en douter. Vous vous êtes contenté d'une enquête menée tambour battant par des policiers pressés d'en finir. Galtier, aigri par des années de douleur, rejette sur vous sa condamnation.

— Mais il devrait en vouloir bien davantage au vrai coupable ! s'exclama Destrel, à cet espion qui, par son silence l'a condamné.

— Et qui vous dit que le but véritable du séjour à Toulouse de Maxime Hébrard, ne soit pas justement de rechercher ce coupable ?... Mais il est probable que cet espion n'est plus à Toulouse ; il aura du mal à le démasquer. Tandis que vous, vous êtes là, devant lui, vous lui ouvrez votre maison, vous le

fiancez presque à votre fille ! L'occasion est trop belle, il ne vous manquera pas.

Lecourtois avait terminé la lecture des fameuses lettres. Il les posa sur la table et dit, à l'appui des affirmations de Saint-Aubin :

— Monsieur Hébrard me paraît être un garçon énergique et tout à fait décidé à aller jusqu'au bout de ce qu'il a résolu.

— Alors, je suis perdu, constata l'usinier dans un gémissement.

Le silence tomba, lourd comme une pierre. Chacun pensait à ce que la situation avait de tragique et cherchait le moyen d'en sortir.

— Peut-être, suggéra Destrel, pourrais-je montrer ma bonne foi et ma bonne volonté en ordonnant une nouvelle enquête.

Ce fut Saint-Aubin qui répondit, avec un geste découragé :

— C'est bien tard... Comment retrouver des traces ou des témoignages après dix ans ?

— Je verrai... je réfléchirai... je tenterai l'impossible. Dès à présent, je n'aurai plus qu'un souci : réhabiliter la mémoire de ce malheureux Galtier et réparer un peu le mal que j'ai fait involontairement.

— Je vous y aiderai, promit le notaire. C'est moi qui ai introduit le loup dans la bergerie...

— Pour un homme d'affaires, vous n'êtes guère méfiant, railla Saint-Aubin.

— Tout le monde à ma place eût été conquis par l'air franc et sympathique de Maxime Hébrard... et je continue à lui trouver l'air franc et sympathique. D'ailleurs, mon cher Destrel, comme le faisait remarquer M. Saint-Aubin tout à l'heure, vous l'avez admis dans votre intimité et vous avez été jusqu'à...

— Comment aurais-je pu m'en douter ? coupa l'usinier en soupirant. Certes, je savais que Galtier — ou du moins sa femme — avait un fils. Je crois même me souvenir à présent de ce petit garçon qui venait l'attendre souvent à la porte de l'usine. Il jouait avec Yvonne sur le seuil du jardin... Mainte-

nant, je retrouve ses traits... sur le visage de Maxime Hébrard. Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie, Saint-Aubin ?

— J'avais l'impression d'avoir vu cette tête-là quelque part... je cherchais... Il m'a parlé de Paul Galtier, qu'il avait, paraît-il, connu au Mexique, et ce nom, allié au sien, m'a ouvert les yeux. Cette façon de se cacher et de m'interroger m'avait fait penser que j'étais compris dans la haine. J'ai alors décidé de fouiller ses bagages. En plus de ce paquet de lettres j'ai vu des photographies de Galtier et de sa femme...

Le notaire remarqua avec une moue méprisante :

— Tout de même, vous vous êtes astreint, pour arriver à un résultat définitif, à un drôle de rôle...

Saint-Aubin haussa les épaules et jeta :

— Dans un cas aussi grave, on ne choisit pas toujours les procédés. D'ailleurs, « qui veut la fin, veut les moyens », c'est un grand homme qui l'a dit et mis en pratique bien avant moi...

— Ah ! ne chicanons pas là-dessus ! intervint Destrel. Réfléchissons plutôt à l'attitude qu'il convient de prendre désormais avec Maxime Hébrard.

Saint-Aubin remarqua vivement :

— Vous n'allez pas le mettre à la porte et lui montrer par là que tout est découvert ?

— Non, approuva le notaire, ce serait une maladresse. Il faut continuer à le recevoir avec votre amabilité coutumière et voir où il veut en venir.

— Ma femme l'a justement invité à dîner pour mercredi, c'est à dire, demain. Vous serez là tous deux, bien entendu.

— Peut-être, insinua l'homme d'affaires, ses desseins se sont-ils modifiés depuis son arrivée à Toulouse ; il se peut que quelque chose ait fait fléchir sa haine...

Destrel regarda longuement Lecourtois.

— Vous pensez à Yone ?

— Oui, je pense à Yone et au pouvoir qu'un être jeune et droit comme elle peut avoir sur un autre être également jeune et droit mais dont les sentiments ont été déviés par un homme qui souffrait.

Le rire ironique de St-Aubin résonna dans le cabinet de travail.

— La force de l'amour ! Vous y croyez ?

— Oui, et j'ajoute qu'en ce moment, c'est notre seul espoir.

— Vous pensez vraiment qu'une haine aussi tenace et disons-le, aussi, justifiée, peut tomber en quelques semaines ? Disparaître ? Se dissiper en fumée ? Allons donc !

— Pour faire place à un sentiment aussi grand, aussi fort, mais plus beau.

St-Aubin secoua sa tête blasée :

— Je le souhaite mais, pardonnez-moi, mon cher maître, je n'y crois pas du tout !

— Alors, je suis perdu ! murmura brusquement Antoine Destrel. Avec ses créances il va me couler irrémédiablement, à la minute précise qui lui conviendra. C'est l'effondrement de toute ma vie et, ce qui est le pire, le malheur définitif pour ma femme et ma petite fille.

Il courba la tête vers les dossiers qu'il n'avait plus la tentation d'ouvrir, afin que les deux visiteurs ne voient pas les larmes qui montaient à ses yeux. Il posa son front dans sa main gauche, évoquant ainsi la statue même du désespoir.

Saint-Aubin se leva comme si cette vue lui faisait mal ; il fit quelques pas vers la fenêtre et regarda dehors, l'esprit évidemment absent.

Lecourtois aussi se leva, mais il s'approcha de Destrel et lui toucha l'épaule d'une pression affectueuse.

— Du courage, mon pauvre ami. Tout n'est pas perdu. Je ne crois pas m'être trompé sur le compte de Maxime Hébrard. Il est épris de notre petite Yone. Brisera-t-il la vie et le cœur de la femme qu'il aime ? J'ai l'impression que tout s'arrangera. Gardons le secret de ces tristes choses. Pas un mot à Mme Destrel qu'il est inutile de préoccuper et encore moins à votre fille. Laissons celle-ci mener sans s'en douter le bon combat.

CHAPITRE XII

Maxime ignorait totalement ce qui s'était passé dans le cabinet de l'industriel et, quant au bouleversement opéré dans ses bagages, il en était réduit à s'avouer qu'aucune supposition n'était valable. Impossible d'imaginer l'impudent personnage qui s'était permis de perquisitionner chez lui. L'homme qu'il cherchait, cet X toujours aussi mystérieux ne devait pas faire partie de l'usine. Seul, au moment du vol, St-Aubin avait quitté son travail mais pour aller à la gare des marchandises ; il avait même téléphoné pour donner au directeur des nouvelles d'un arrivage défectueux. Il ne voyait pas non plus l'intérêt de l'ingénieur dans cette affaire. Pourquoi aurait-il, autrefois, laissé condamner Paul Galtier ? Pourquoi aurait-il volé les documents ? Il avait continué son travail à l'usine et le directeur semblait en être enchanté. D'ailleurs, Maxime se souvenait des compliments que son père faisait parfois de son collègue.

Était-ce Destrel lui-même ? Mais pourquoi ? Là, le jeune homme approfondissait moins ; il avait déjà une raison de frapper l'usinier.

Le fait de n'avoir rien trouvé et de patauger dans ces ténèbres le rendait préoccupé et nerveux comme à l'approche d'un danger.

Ne s'était-il pas monté l'imagination ? Peut-être n'y avait-il aucune corrélation entre l'attaque de la nuit du bal et la fouille de ses bagages. Après tout, ce pouvait être un rôdeur qui avait pris peur au dernier moment... quant à la perquisition ?...

Non, pour cela, il n'y avait pas d'erreur possible : on avait emporté les lettres de Paul Galtier.

Maxime était dans une disposition d'esprit déplorable lorsqu'il se rendit chez les Destrel pour assister au dîner auquel on l'avait si aimablement convié. Même l'idée lui vint d'envoyer un mot d'excuse et de ne pas y aller. Il se sentait irrité, capable d'une sot-

tise, et eût préféré s'enfermer dans sa chambre avec ses souvenirs, sa rancune, face à face avec son serment.

La douce image d'Yvonne balaya ses hésitations. Elle, au moins, était pure, propre, il ne pouvait douter de son regard tranquille. C'était comme un verre d'eau de source dans un désert brûlant. L'image reconfortante s'imposa si bien à son esprit qu'il s'habilla avec recherche et, à l'heure dite, prit la direction du boulevard Bonrepos.

C'était le chemin des écoliers. Il eût été préférable de passer par la place et la rue Matabiau, mais Maxime céda au besoin irrésistible de refaire le chemin parcouru avec sa mère, autrefois quand ils allaient rejoindre Paul Galtier. Comme s'il sentait la nécessité de redresser sa haine et de renforcer son courage.

Pour avoir ainsi allongé sa route, il arriva le dernier chez les Destrel, et, tout de suite, le reproche aimable d'Yvonne l'atteignit :

— Comme vous avez tardé !

— Je m'excuse, dit Maxime, en s'inclinant devant Mme Destrel.

Elle l'introduisit au salon où se trouvaient déjà Sébastien Lecourtois et Saint-Aubin.

Il allait saisir le premier prétexte venu : des lettres à écrire, ou une visite qui s'était prolongée ; mais, brusquement, le mensonge lui répugna ; il n'ajouta rien.

— Je gage, dit Mme Destrel avec grâce, que c'est la faute de ma fille. Cette petite est une despote et elle vous accapare. Il ne faut pas céder à tous ses caprices, M. Hébrard.

— Certainement si, j'y perdrais trop. Une promenade en sa compagnie est ce qui peut m'arriver de plus heureux.

— Ah ! jeunesse ! s'attendrit le notaire, en couvant d'un regard attendri le couple harmonieux que formaient Maxime et Yvonne.

— Madame est servie, annonça cérémonieusement le maître d'hôtel.

On passa dans la salle à manger et on savoura

d'abord le potage en silence. Chacun semblait figé dans ses pensées.

Cependant, le fils de Galtier, soucieux de se montrer poli, fit un effort sur lui-même, et, ayant trouvé un sujet de conversation, il se mit à parler abondamment. Yone et sa mère lui donnaient la réplique. Les autres s'arrachaient de temps en temps de leur mutisme pour prononcer des monosyllabes.

Peu à peu, la présence d'Yone assise à ses côtés, parvint à faire oublier au jeune homme ses préoccupations et il se mit à conter avec des détails amusants ses études à l'université de Mexico, ses chasses dans les forêts et dans les pampas, ses randonnées, toujours pittoresques, parfois dangereuses.

Yone poussait des exclamations de surprise et de joie, posait des questions, et Mme Destrel, un peu étonnée du silence de son mari et de ses deux autres invités, essayait à certains moments de les mêler à la conversation. Elle ne réussit qu'à leur arracher de nouvelles monosyllabes.

A la fin, leur attitude à tous parut bizarre à Maxime. L'usurier avait un visage impénétrable, mais la préoccupation se lisait dans ses yeux. Saint-Aubin offrait le masque glacé qui lui était habituel. Quant au pauvre notaire, il semblait au supplice. Lui, si gourmand et qui, d'habitude, faisait honneur à l'excellent menu des Destrel, mangeait du bout des dents, le nez dans son assiette, et l'on n'entendait pas fuser ces réparties spirituelles dont il avait le secret.

Que voulait dire tout ceci ? Que se passait-il ? Max se demanda tout naturellement si le notaire avait, par hasard, annoncé « la bonne nouvelle » à l'usurier : le rachat des créances.

Mais alors ? Le bouleversement de ses bagages n'aurait-il pas été un moyen, pas très honnête — mais ne fallait-il pas s'attendre à tout de la part des Destrel ? — pour chercher à reprendre ces fameuses créances. Et on était tombé sur les lettres de Paul Galtier.

Maxime se promit d'interroger Maître Lecourtois, dès qu'il se trouverait seul avec lui.

— J'arriverais bien à le faire parler, se dit-il.

Et il avait hâte de voir se terminer ce dîner, afin de se rapprocher de Lecourtois et de savoir ce qu'il avait bien pu dire, pour que tout le monde, ce soir-là — les femmes exceptées — ait des airs si parfaitement lugubres. Mais les plats se succédaient et l'impatience gagnait Maxime. S'il risquait la partie ?

Alors, comme le silence se faisait de nouveau autour de cette table si princièrement servie, il se décida brusquement à aborder le sujet qui, depuis quelques instants, lui brûlait les lèvres :

— Toulouse est certainement une ville agréable à habiter, il y a des fleurs, de la musique, de la bonne humeur ; c'est la moitié de l'existence, pourrait-on dire. Quel dommage qu'elle soit si peu sûre !

— Comment, si peu sûre ? Vous plaisantez, je suppose, demanda Saint-Aubin.

— Pas du tout. Ses rues sont aussi dangereuses que certaines pistes du Mexique. Figurez-vous que j'ai failli être assassiné dans l'une d'elles, un de ces soirs.

Mme Destrel s'exclama avec effroi :

— Mon Dieu ! Est-ce possible ? Il y a longtemps de cela ?

— Exactement le soir où vous avez fêté les vingt ans de Mademoiselle Yvonne.

— Mais, remarqua la jeune fille, vous êtes parti, je me le rappelle, avec Monsieur Saint-Aubin...

— Aussi, rien de désagréable ne m'est-il arrivé tant que j'ai été en son aimable compagnie. C'est un peu plus tard que le fait dont je vous parle s'est produit.

— Vous avez porté plainte ? demanda Mme Destrel, sur le ton d'une affirmation.

Le jeune homme eut un sourire :

— A quoi bon ! J'ai l'habitude de ne faire appel à personne pour ces sortes de chose — pas même à la justice ! Je me défends seul.

— Excellent système, déclara l'ingénieur ; il paraît qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Le notaire intervint d'un ton affable :

— J'espère, monsieur Maxime, que cette tentative de meurtre ne s'est point renouvelée ?

— Non. Mais j'ai été assailli d'une autre manière. Cette fois, j'ai été volé.

— C'est du roman ! s'écria Mme Destrel.

— Triste réalité, au contraire. On s'est introduit dans ma chambre, à l'aide de fausses clefs, et on a fouillé mes bagages.

— Mais c'est tout récent, alors ! s'effara la jeune fille.

— C'était hier. Entre 13 et 14 heures. Personne à l'hôtel n'a pu me fournir le moindre renseignement. On m'a dérobé des lettres auxquelles je tenais particulièrement. Elles étaient de mon père et contenaient le récit d'une tragique erreur dont ma famille a été victime.

Mme Destrel remarqua :

— En quoi ces lettres pouvaient-elles bien intéresser le voleur ?

— Je me le demande.

Le ton du jeune homme était âpre. On l'eût dit prêt à sauter à la gorge de quelqu'un.

— En quel siècle vivons-nous ! reprit l'hôtesse. Je conçois que vous devez être justement inquiet...

— Pas du tout, rétorqua Maxime avec calme. Je ne m'émeus guère. J'ai risqué souvent ma vie au Mexique dans mes chasses avec les fauves. Ici, c'est une autre espèce de fauves avec qui je dois me mesurer. Le combat ne m'effraie pas. Quand on connaît ses ennemis, on peut se défendre aisément.

— Vous les connaissez ? articula péniblement le notaire.

Maxime répondit d'une voix froide :

— J'en tiens un déjà, et solidement !

Son regard s'était porté sur l'industriel, et il l'étudiait avec un calme effrayant. Celui-ci devint blême. La pêche, qu'au bout de sa fourchette il s'appropriait à peler s'échappa et alla se perdre sous la table. Il prit une grappe de raisins et commença de manger les grains, lentement, mais le fruit tremblait dans ses doigts.

— Il sait sûrement qui je suis, pensa Maxime.

Décidément, ce doit être lui le voleur des lettres... ou quelqu'un envoyé par lui.

Antoine Destrel s'étant quelque peu ressaisi, parvint à articuler :

— On peut se tromper parfois sur ses ennemis.

— Dans certains cas, peut-être, riposta le jeune homme ; pas dans le mien.

— Il y a des situations que l'on connaît peu et des actes que l'on juge mal, reprit l'industriel d'une voix blanche. L'erreur, M. Hébrard, est inhérente à la nature humaine.

Maxime, une fois encore, le regarda droit dans les yeux :

— Et moi, M. Destrel, je vous répète que je suis certain de ne pas me tromper.

Le silence tomba, plus lourd, à cause de ce drame qu'on venait d'évoquer et de cette violence qui avait éclaté dans la réponse brutale du fils de Juliette. Mais la voix d'Yvonne s'éleva, si douce, si pleine de compassion et de frémissante tendresse, qu'elle balaya d'un coup toute cette haine et l'atmosphère s'en trouva comme purifiée.

— On a voulu vous assassiner, M. Maxime, disait-elle, on vous a attaqué dans la rue, quand vous étiez seul et sans arme, comme c'est lâche.

Elle était si bouleversée que des larmes qu'elle fut impuissante à retenir brillèrent sur le velours sombre de ses yeux.

Maxime s'empressa de rire :

— J'ai eu tort de vous raconter cette histoire de brigands. N'y songez plus. Après tout, être attaqué dans la rue, c'est une affaire banale.

Elle se récria :

— Banale ! quand il y va de votre vie !

— Ma vie ! ma vie ! dit-il avec mélancolie, ce n'est pas une chose si précieuse, elle n'appartient à personne, et si je suis en danger, nul ne tremblera...

Les lèvres de Yvonne s'entr'ouvrirent et il comprit qu'elle répondait silencieusement :

— Moi !

Le repas s'achevait. Le domestique ouvrit les portes du salon, où le café était servi. Maxime offrit

son bras à Yone et, pour la rassurer, il voulut ramener cette tragique aventure à une apparence plus normale :

— Au fond, M. Destrel a peut-être raison ; j'ai eu simplement affaire à un rôdeur. Il n'en voulait qu'à ma bourse... Avez-vous remarqué comme une histoire ordinaire peut prendre de l'importance suivant la façon dont elle est racontée ?... Je crois, avec celle-là, avoir produit un effet énorme. Mme Destrel ouvre de grands yeux terrifiés, M. Saint-Aubin a plus que jamais sa figure à catastrophe, le bon visage écarlate de notre ami Lecourtois en a perdu ses couleurs. M. Destrel, lui-même, paraît fortement impressionné, et vous... vous, petite amie, vous avez pleuré, je ne me le pardonnerai pas.

— Certainement, j'ai pleuré ! Croyez-vous que je pourrais vous perdre sans regret, maintenant que je sais quel charmant camarade vous êtes ?

— Rassurez-vous, je suis parfaitement capable de me défendre, et mes ennemis, si j'en ai, ne me tiennent pas encore !

Il avait jeté cette phrase à voix plus haute, et, de nouveau, il vit tressaillir Antoine Destrel.

— N'importe ! recommanda Yvonne, soyez prudent. Promettez-moi de ne plus sortir le soir qu'armé...

— C'est défendu ! vous tenez à me faire attraper un procès-verbal !

— Soyez sérieux ! Pour vous mettre en règle avec la loi, vous n'aurez qu'à déclarer votre arme.

— Je connais un meilleur moyen, dit-il, riant cette fois ; j'irai emprunter au Musée une de ces cottes de mailles que revêtaient les chevaliers des temps révolus. Ainsi cuirassé, vous ne craignez plus rien pour moi, j'espère ?

Elle le fit taire, d'une tape sur les doigts, en déclarant d'une voix qui voulait gronder, mais qui y réussissait fort mal :

— Taisez-vous ; vous êtes insupportable !

Voyant que les personnes sérieuses s'asseyaient pour prendre le café autour d'une petite table, elle sentit vaguement que la conversation allait fatale-

ment revenir sur cette aventure qui l'avait si fortement impressionnée, et elle proposa :

— Allons sur la terrasse, voulez-vous ; on étouffe dans ce salon ?

Il la suivit et, accoudés à la balustrade, sous les roses pompons endormies, ils firent des projets de promenades et de fêtes pour les jours suivants. Yvonne était redevenue très gaie et elle causait avec animation. Tout en lui donnant la réplique, Maxime ne perdait pas de vue le groupe du salon.

Mme Destrel, qui ne prenait pas de café, se leva et quitta bientôt la pièce, ayant sans doute quelque ordre à donner.

Les trois hommes, assis dans de profonds fauteuils, suivirent sa sortie avec intérêt. Dès qu'elle eut disparu, Maxime les vit se rapprocher et échanger quelques propos confidentiellement.

Un entretien de ce genre entre Destrel et le notaire était normal ; mais qu'est-ce que Saint-Aubin venait faire dans ce colloque ?

Intrigué au plus haut point, Maxime se promit d'aller le lendemain matin chez Maître Lecourtois, à qui, décidément, il aurait de multiples questions à poser.

CHAPITRE XIII

En dépit de ses préoccupations, la jeunesse étant plus forte que tout, Maxime dormit bien cette nuit-là, et le lendemain matin, il se leva très dispos, les nerfs tendus, l'esprit lucide, bien décidé à arracher à Maître Lecourtois la vérité, quelle qu'elle fût.

Une déception l'attendait à la porte du notaire. Le petit clerc — probablement bien stylé — lui annonça « qu'il n'était pas là. »

— Tant pis ! déplora le jeune homme ; je reviendrai.

Et il pensa aussitôt :

— A midi, je suis certain de le trouver, car il faudra bien, s'il est réellement sorti, qu'il revienne pour l'heure habituelle de son repas.

Il remonta le boulevard, flana un peu, acheta les journaux du jour et, finalement, vint s'installer à la terrasse d'un café.

La pendule des allées Jean-Jaurès marquait midi moins un quart quand Maxime quitta ce café. De nouveau, il se rendit chez le notaire. En levant les yeux vers les fenêtres de l'étude, il aperçut la silhouette de Lecourtois derrière le tulle des rideaux, et, rasséréiné, il monta, sonna. Le même petit clerc annonça d'une voix sans timbre :

— Maître Lecourtois n'est pas encore rentré.

Le jeune homme ne répondit pas et redescendit l'escalier en silence, pendant que la porte de l'étude se refermait.

Maintenant, il n'était pas dupe : le notaire ne voulait pas le recevoir, et il avait donné une consigne sévère à son personnel. Revenir à la charge était inutile. Il se heurterait toujours au même refus obstiné. Il n'était pas de ceux qui forcent une porte ou s'imposent par ruse.

Un peu décontenancé, il se retrouva, le front soucieux, sur la place Saint-Sernin.

Pourquoi Sébastien Lecourtois, qui lui avait toujours témoigné une si réelle sympathie, qui l'avait si vite considéré comme un ami, au point de le mettre en rapport avec cette famille Destrel, qui était un peu comme sa propre famille, refusait-il maintenant de le recevoir ?

Il semblait probable que M. Destrel connaissait l'identité du fils de Paul Gallier, et qu'il avait flairé avec la présence de « l'ennemi » l'imminence du danger. Dans ce cas, rien d'étonnant à ce qu'il en eût averti Lecourtois, et qu'à eux deux, ils essayassent de faire front.

Arrivé à ce point de ses réflexions, Maxime fut pris d'une soudaine terreur : Et Yone ? Que devenait-elle dans tout cela ? Que savait-elle ? Hier soir, en tout cas, elle n'était pas au courant. Peut-être avait-on fait le silence autour d'elle pour lui éviter des angoisses. C'était fort possible, car l'industriel aimait profondément sa fille, et on devinait chez lui le souci de lui éviter même une simple contrariété.



Pourtant, en présence d'un événement qui menaçait de saper les bases de la famille tout entière, il se pouvait que l'usinier ne se sentît pas plus longtemps le droit de se taire. Et peut-être, en ce moment, était-il en train de mettre Yvonne en garde contre l'« ennemi ».

Maxime sentit une peur atroce l'envahir.

Que sa charmante petite amie pût commencer à le haïr lui fut si insupportable qu'il rentra comme un fou à l'hôtel Capoul ; il se fit servir un déjeuner restreint, auquel, d'ailleurs, il fut incapable de goûter et, les nerfs malades, en proie à un intense bouleversement, il sauta dans sa voiture et prit la direction du boulevard Bonrepos.

Devant l'usine maudite, il parvint à retrouver un peu de calme et, voyant l'heure à sa montre-bracelet, il constata qu'il avait devancé l'instant fixé pour le rendez-vous, et que peut-être, cette hâte à se retrouver chez les Destrel allait paraître bizarre. Néanmoins, il arrêta l'auto devant la maison du directeur et il sonna à la porte. Il voulait voir le visage de Yvone tout de suite.

Ce fut elle qui vint ouvrir, souriante.

— J'arrive trop tôt ! s'excusa-t-il, la voix blanche.

— Trop tôt ! je ne trouve pas. Je suis prête.

Il réalisa qu'elle l'attendait avec une impatience au moins égale à la sienne. En même temps, voyant son clair regard plein d'inconsciente tendresse, et la joie innocente qui rayonnait d'elle, il comprit qu'elle ne savait rien.

— On part ? dit-elle avec gaieté.

Elle ajouta, sans attendre sa réponse :

— N'allez pas saluer mes parents. Maman a une migraine affreuse et elle s'est étendue sur son lit ; papa est enfermé dans son bureau, on ne peut l'en faire sortir. Tout le monde a des mines lugubres. Soyons gais, voulez-vous, et partons !

— Partons ! approuva Maxime, qui tenait moins que jamais à rencontrer l'industriel.

Yvone grimpa dans l'auto.

— Laissez-moi conduire, supplia-t-elle.

— Pas dans la ville ; quand nous serons sur la route.

— Vous n'avez pas confiance en mon savoir ?

— Puisqu'on vous confie à moi, je ne voudrais pas que vous courriez un risque, si petit soit-il.

Elle rit joyeusement, comme l'auto démarrait :

— Je ne le voudrais pas non plus ! C'est beau, la vie !

Il répliqua avec amertume :

— Vous trouvez ?

La jeune fille le regarda avec étonnement :

— Pas vous ?

— Non. Quand je me penche vers le passé, j'y retrouve trop de larmes, trop de douleurs...

Elle s'attrista que cet homme, vers qui tout son tendre cœur l'inclinait, eût connu des heures si noires, et elle promit, avec une sorte de ferveur :

— L'avenir vous doit des compensations. Je suis sûre que vous serez heureux, Monsieur Maxime...

Il ne répondit pas à ce charitable pronostic.

Les préoccupations du matin l'assaillaient de nouveau, et toute sa joie était tombée.

Le trajet s'acheva en silence. La jeune fille s'était rendu compte que Maxime paraissait soucieux ; elle n'osa plus l'interroger, et ce fut avec une sorte de soulagement qu'ils stoppèrent devant le château.

Le ciel s'était maintenu au gris. Sous cette teinte morose, le parc n'avait plus sa grâce coutumière.

— Allons vite ouvrir toutes ces fenêtres closes, proposa Yone ; ce sera plus vivant. Ne trouvez-vous pas, Monsieur Maxime, qu'on se croirait sur le seuil de la Belle au Bois Dormant ? Je ne serais pas autrement surprise si nous la trouvions couchée sur quelque fauteuil du salon.. Allons ! beau Prince, venez éveiller la Belle aux cheveux d'or !...

Mais sa boutade n'eut pas d'écho. Elle se retourna, surprise que Maxime n'eût pas derrière elle gravi les marches de l'escalier. Il était demeuré debout près de la vasque de pierre, très absorbé en apparence par l'évolution des poissons rouges.

Yvonne redescendit vers lui et, posant sur son épaule une petite main autoritaire, elle dit :

— Monsieur Maxime, vous êtes malheureux.. Je vois très bien qu'il y a au fond de votre regard quelque chose de triste.. Et je veux savoir, je veux savoir pour vous consoler...

Il jeta désespérément :

— Mais c'est vous, ma préoccupation !

— Moi !

Il y avait de la stupéfaction dans son regard.

— Oui, vous, reprit-il avec force. Tant pis, il faut que je vous parle, je n'en puis plus... j'étouffe sous cette contrainte... sous cette angoisse. Yone, j'ai quelque chose à vous dire.

Une angoisse monta brusquement en elle. Cependant elle murmura :

— Parlez...

Alors, il dit tout. A cette enfant innocente qui n'avait rien compris, rien deviné, il narra dans ses détails essentiels le drame de sa vie.

Elle ne pleurait pas. Elle avait un visage pétrifié, mais il ne le vit pas, il parlait tête baissée, comme une bête sauvage fonce sur un obstacle.

Et soudain il réalisa qu'au lieu de soulager sa conscience, comme il l'avait espéré, en dévoilant à Yvonne son terrible secret, il venait de lui faire un mal horrible. Il se jeta sur la terre nue, à ses pieds :

— Pardon ! Je viens de vous faire lâchement souffrir...

Il posait son front lourd sur la robe blanche, et il espéra il ne savait quel miracle.

— Nous sommes tous deux des victimes, Maxime, relevez-vous.

Il leva les yeux vers le pâle visage, et, brusquement, comme une source, les chers mots qu'elle avait tant espérés jaillirent des lèvres du jeune homme éperdu :

— J'ai été cruel, Yvonne ; je vous ai fait ces tristes confidences, parce que je vous aime. Mon pauvre amour, pourrez-vous jamais me pardonner ?

Elle répondit dans un élan de sincérité passionnée :

— Je vous aime aussi, Maxime ; je vous ai aimé

en vous voyant le premier jour devant la maison... mais je ne savais pas encore...

Il demanda, au bout d'un moment, en hésitant devant la difficulté de la phrase :

— Croyez-vous qu'un jour vous pourrez me pardonner toute cette haine que j'ai étalée sous vos yeux ?... tous ces désirs de vengeance ?... tout le mal que j'ai rêvé de faire ?

D'un geste, elle l'interrompit :

— Je ne sais pas... Je ne peux pas savoir ce que l'avenir nous réserve... mais je vous aime...

Et ce dernier mot fut prononcé comme une promesse.

CHAPITRE XIV

Rentrée seule chez elle, et bien qu'elle fût encore toute bouleversée par la scène qui venait de se dérouler entre elle et Max, Yvonne ne dit rien à ses parents. Il était beaucoup plus prudent d'enfouir au fond de son esprit les terribles confidences que le jeune homme venait de lui faire, afin de réfléchir et de méditer, seule, sur ce qu'il y avait lieu de faire, pour les sortir tous de cette affreuse et tragique situation.

Yvonne pensait que si elle parlait à son père et à sa mère des révélations de Maxime, fatalement le drame éclaterait et plus rien ne les retiendrait, ni les uns ni les autres, au bord de l'abîme.

Elle eut donc l'énergie nécessaire pour affronter les siens au repas du soir avec un front serein. Mais elle évita de parler de la visite du château, se contentant de dire qu'elle et Max avaient flâné dans le parc, ce qui était vrai. Elle eut même la force de faire un peu de musique avec sa mère ainsi qu'elles en avaient l'habitude chaque soir avant de se retirer dans leurs chambres. Enfin, n'en pouvant plus de cette horrible tension morale, elle prétextua un peu de fatigue et, vers dix heures, alla se coucher.

Mais le sommeil ne vint pas. Les révélations de Maxime la hantaient. Elle avait placé le jeune homme sur une espèce de piédestal, jamais elle ne con-

sentirait à démolir l'idée qu'elle se faisait de lui. A force de raisonner — et surtout à force d'amour — elle en arriva à la déduction la plus logique et parlant la plus probable.

Max avait été poussé dans sa haine par son malheureux père. Celui-ci avait trop injustement souffert pour n'être point ulcéré ; son désir de vengeance se comprenait et s'excusait. Il l'avait transmis à son fils qui n'aurait certainement pas dévié de la ligne impitoyable qu'il s'était tracée si l'amour ne lui avait barré le chemin.

Au fond d'elle-même, Yvonne se réjouissait de s'être trouvée là pour empêcher ou, tout au moins pour retarder les représailles qu'elle considérait, en ce qui concernait son père, comme une épouvantable erreur.

Avec une volonté et un courage qu'on n'eût pas attendu d'une personne si jeune et d'apparence si frêle, Yvonne se promit d'aider Maxime et de rechercher avec lui, afin de le démasquer, le vrai coupable, le seul à son avis.

L'attentat et le vol des lettres lui parurent des indices troublants : l'homme vivait encore à Toulouse. Il était logique de penser que l'arrivée du fils Hébrard lui ayant semblé un danger, il ait tenté de le supprimer.

Ainsi Yvonne faisait les mêmes déductions que le jeune homme : le personnage qui avait commis autrefois le vol des formules était celui qui avait osé un attentat au coin d'une rue. Mais alors ?... Il appartenait peut-être encore à l'usine ? Elle se promit de rechercher ceux qui, depuis dix ans, n'avaient pas quitté leurs fonctions.

Après une nuit à peu près blanche, Yvonne prit, au matin, une résolution : elle devait avoir un entretien avec son père pour qu'il ne fût pas surpris de certaines investigations.

De bonne heure, elle frappa à la porte du cabinet de travail de l'industriel.

— Déjà levée, mon enfant ? dit celui-ci, surpris. Elle sauta d'emblée dans le sujet :

— Je ne pouvais dormir, j'étais trop inquiète.

— Inquiète ! fit-il avec un étonnement qui n'était pas feint, tant il était à cent lieues de ce que sa fille s'apprêtait à lui dire.

— Papa, me prends-tu pour une gamine inconsciente qui n'a en tête que toilettes et plaisirs ? Je réfléchis beaucoup plus que tu ne le crois.

Un peu moqueur, il interrogea :

— Et le résultat de tes réflexions ?

— Je te le répète, c'est mon inquiétude.

Elle paraissait si grave qu'il cessa de plaisanter :

— A quel sujet, cette inquiétude, mon petit.

— Au sujet de l'usine. On chuchote en ville que nous faisons de très mauvaises affaires. On parle même de fermeture. Est-ce vrai ?

Il éluda la question trop précise :

— Nous n'en sommes pas encore là !

— Tu reconnais que la situation est mauvaise ?

Pour ne point l'affoler, il ne voulut pas avouer qu'elle était désespérée. Il se contenta de répondre :

— Eh bien, oui, ce n'est pas brillant. Je n'ai pas voulu encore vous en parler, à ta mère et à toi, parce que je pensais toujours me relever de cette crise... me rattraper. Je suis obligé de constater que nous nous enfonçons de jour en jour.

— Mais enfin, insista Yone, quelles sont les raisons de cet effondrement ?

Il eut un geste qui révélait à lui seul toute sa lassitude en même temps qu'une certaine incompréhension.

— Dans le commerce ou l'industrie, dit-il, on a parfois de mauvaises passes. En ce qui me concerne, j'ai manqué des affaires qui eussent été superbes et sur lesquelles je comptais. Des firmes concurrentes m'ont coupé l'herbe sous le pied au moment où je m'y attendais le moins. Quand la malchance atteint une industrie, elle est complète ! J'ai eu plusieurs wagons de matières premières absolument détériorés, inutilisables, d'où une perte énorme. Enfin...

Il s'arrêta, hésitant à avouer ce qui sans doute était le plus grave. Mais Yvonne insista :

— Je t'en prie, papa...

— Enfin, il y a le dernier coup, celui qui m'a

littéralement assommé : je m'étais procuré des produits pour une grosse commande avec laquelle je comptais me renflouer. Je t'épargne les détails, auxquels tu ne comprendrais pas grand'chose, car ils sont purement techniques. Sache seulement que l'acheteur a trouvé dans notre contrat matière à procès. La commande en a été annulée, les frais énormes des produits me sont restés sur les bras. Comme tu vois, c'est le bouquet !

Yone répliqua avec vivacité :

— Je vois surtout que tu as subi une série de défaites et cette continuité dans les difficultés me paraît louche. Quelqu'un aurait intérêt à cela, que je n'en serais pas autrement surprise.

L'industriel regarda sa fille avec étonnement :

— Quelqu'un aurait intérêt à ma perte ? Tu le penses vraiment ?

Ce fut au tour d'Yone d'éviter une réponse nette :

— Depuis combien de temps l'usine a-t-elle commencé à baisser ?

— Dix à douze ans.

Cette date produisit sur la jeune fille l'effet d'un choc, mais il lui vint aussitôt une objection :

— Comment as-tu pu tenir si longtemps ?

— Par une succession de miracles renouvelés chaque matin. Mais je suis à bout. La lutte m'a épuisé et plus rien, je le crains, n'arrêtera la catastrophe.

— Et la vente de la propriété ?

— Une goutte d'eau !...

Elle réfléchit à la somme d'énergie surhumaine qu'il avait dû déployer pour retarder la funeste échéance et pour montrer à sa mère et à elle un visage toujours souriant. Maintenant, rapetissé, tassé dans son fauteuil, Yvonne le trouvait terriblement vieilli et elle s'accusait de n'avoir jamais rien deviné.

Pour que sa mère et elle fussent heureuses, il avait lutté seul et, maintenant qu'il était vaincu, il restait seul encore devant le drame qui se préparait. Quelle vie d'enfer avait-il menée depuis dix ans où chaque jour nouveau le rapprochait de la débâcle ? Quel courage il lui avait fallu ? Et cet hom-

me était accusé d'avoir prêté la main à une infâmie ? Allons donc !

Elle alla vers lui, l'entoura de ses bras et, l'ayant embrassé à plusieurs reprises, elle dit :

— Je voudrais que tu me fasses une promesse ?

— Laquelle ?

— Sans me poser de question, précisa-t-elle.

— De quoi s'agit-il ?

— Ne fais rien maintenant, en aucune façon.

— Comment rien ?

— Je veux dire : laisse continuer le travail.

L'usinier eut un geste qui pouvait signifier : A quoi bon ?

— Il le faut, insista-t-elle.

— Pourquoi ?

Une fois de plus, elle ne répondit pas directement :

— Combien de temps peux-tu tenir dans les circonstances actuelles ?

— Un mois. Mais, réserva-t-il avec amertume, mon créancier n'attendra pas jusque-là.

Yvonne ne savait que trop de quel créancier son père voulait parler. Elle insista :

— Fais continuer le travail, cela vaut mieux. Je te demande de me croire et de m'écouter...

L'industriel eut un sursaut intérieur : est-ce qu'Yvonne serait au courant des agissements de Maxime Hébrard ? Mais par qui ? Le jeune homme n'avait pu lui dévoiler ses desseins ? Devant le visage imperturbable de sa fille, Destrel ne savait que penser. Mais il n'avait aucune planche de salut à laquelle se raccrocher. Il saisit cette ombre d'espoir que la douce enfant lui apportait et qui dans sa bouche prenait les apparences d'une certitude.

— Soit, dit-il, consentant.

— Tu devrais prendre un peu de repos, conseilla tendrement Yvonne. Tu n'as pas bonne mine et que deviendrions-nous si tu tombais malade ? Ce n'est pas ce qui arrangerait les affaires...

Il promit encore de renoncer aux longues veilles, au travail intensif, un peu réconforté par la courageuse intervention de sa fille, avec le sentiment qu'elle le déchargeait d'une partie de son rude fardeau.

— Maintenant, reprit Yvonne, décidée à poursuivre la réalisation de son plan, tu vas me permettre de jeter un coup d'œil sur les dossiers des employés et des ouvriers de l'usine et sur ceux de toutes ces affaires manquées.

Antoine Destrel considéra sa fille avec une incompréhension totale.

— Oui, oui, insista-t-elle, ces grosses affaires qui devaient t'enrichir et qui sont cause de ta ruine, j'ai envie de les éplucher. Je maintiens qu'elles me semblent louches et qu'elles pourraient bien cacher un mystère.

— Elles cachent surtout ma malchance ! Enfin, puisque l'usine t'intéresse...

— Passionnément !

— Ma pauvre petite, l'usine c'est ta fortune, ta dot, je crains fort qu'elle ne soit à jamais engloutie.

Mlle Destrel eut un rire bref qui résonna tristement dans le cabinet de travail.

— Ma dot ! On peut être heureux, même dans la pauvreté... Mais il ne faut pas se laisser tondre comme des agneaux bêlants.

— Tu es méconnaissable ! s'effara l'industriel qui avait de la peine à concevoir le mobile qui faisait agir sa fille, le revirement subit de son caractère et cette volonté soudaine où il retrouvait pourtant un peu de la sienne.

Il se leva et prit Yvonne dans ses bras :

— Fais ce que tu voudras. Même si tu échoues, je veux te remercier pour toutes les bonnes paroles que tu viens de prononcer et pour ton courage, ma chère petite enfant... On va t'apporter les dossiers en question...

Ce fut l'usinier lui-même qui prit des mains d'un employé le lourd paquet duquel aurait dû surgir pour tous une ère de prospérité et qui ne leur avait apporté que d'amères déceptions.

Yvonne s'installa devant une petite table et ouvrit le premier dossier, mais voyant que son père la regardait, elle pria, doucement affectueuse :

— A quoi sert de te tourmenter encore, quitte ce

bureau, va au jardin, les roses pompons sont encore fleuries.

Une buée monta à ses yeux au souvenir des roses pompons. Elle insista cependant :

— Essaie de ne penser à rien... repose-toi...

Il sortit et elle se mit à feuilleter les dossiers. Les sourcils froncés, un pli au milieu de son beau front, elle s'acharna durant de longues heures, prenant des notes sur un petit carnet. revenant en arrière pour comparer, ne lâchant un dossier que lorsqu'elle pensait n'avoir plus rien à en extraire.

Quand elle eut fini, elle replaça les documents. Jeta un regard par la fenêtre sur son père, assis près de la balustrade du perron, dans un pâle rayon de soleil et elle quitta le cabinet de travail, pensive et préoccupée.

CHAPITRE XV

Après toutes les émotions de la veille et la conversation qu'elle avait eue avec son père, Yvonne avait hâte de revoir Maxime.

Elle sortit dès le début de l'après-midi, prétextant des magasins à visiter et se rendit à la pâtisserie où elle avait une fois rencontré le jeune homme. De là, elle lui téléphona.

— Venez immédiatement, pria-t-elle.

Et ce laconisme intrigua et inquiéta Maxime.

On venait à peine de lui servir son café dans la salle du restaurant, mais abandonnant la tasse fumante, il prit son chapeau et courut au Mokador.

Décemment, il ne pouvait prendre son auto pour couvrir une aussi courte distance, mais sa hâte était si fébrile que la jeune fille en le voyant arriver comprit qu'il avait parcouru ce chemin au pas de course.

Elle lui sut gré de cet empressement, car, en dépit de tant d'obstacles et de si dramatiques circonstances, elle ne cessait pas de l'aimer.

Dès qu'il fut près d'elle, leurs mains s'unirent et si grande était leur émotion qu'ils restèrent sans parole.

Yvonne regardait Maxime. Son aspect lui serrait

le cœur. Visiblement, il avait passé aussi une très mauvaise nuit. Elle désira le réconforter :

— Venez vous asseoir, Maxime ; nous avons à causer longuement.

— Vous savez quelque chose de nouveau ? interrogea-t-il avec vivacité.

— Je n'en connais pas la valeur, mais, cependant, c'est une piste.

Elle sortit de son sac le bloc-notes qui lui avait servi dans le bureau de l'usinier, mais avant de l'ouvrir, elle raconta au jeune homme sa conversation avec M. Destrel.

— Je vous ai affirmé que mon père n'était pas coupable, je veux arriver à vous en fournir la preuve. Il a été abusé par de criminelles manœuvres. A nous deux, il faut les déjouer.

— Comme vous êtes courageuse !

Ce compliment la fit légèrement sourire à la pensée que son père le lui avait aussi décerné.

— J'ai de la volonté, dit-elle. Quand j'étais enfant, on se désespérait de mon entêtement. Avec l'âge, je crains bien qu'il n'ait fait que prospérer, mais jusqu'à présent, je n'avais pas eu l'occasion de m'en servir.

Le « jusqu'à présent » fit mal au jeune homme. Mais il se pencha sur le carnet que la jeune fille lui tendait, ouvert. Il s'étonna devant les pages noircies :

— Combien avez-vous ouvert de dossiers pour relever tous ces chiffres et toutes ces dates ?

— Vous êtes aussi surpris que papa : il me disait, ce matin : « Tu t'intéresses à l'usine ? » Il faut bien. J'ai l'impression d'être la seule raisonnable au milieu de tant de folies ! D'ailleurs, en ce moment, il n'y a que l'usine et l'énigme qui s'y cache capables de retenir mon attention.

Elle acheva, tapant de sa petite main sur le bloc-notes :

— C'est uniquement pour ce que j'ai écrit là-dedans que je vous ai appelé.

Il ne releva pas la remarque. Visiblement, elle cherchait à innocenter son père. Comment eût-il pu

la blâmer, lui qui avait tenté tant de choses pour la mémoire du sien ?

Yone suivait du doigt les chiffres.

— Les premiers, dit-elle, offrent peu d'intérêt. J'ai déjà pu faire une élimination et voici ce que j'ai découvert : l'affaire Blumenthal, tout d'abord. Je constate que le 11 février 1928 elle semblait définitive et permettait d'escompter de gros bénéfices. Cependant, le 4 mars, elle était piteusement manquée. D'où grosse perte pour la maison Destrel.

— C'est exact.

— L'affaire Stresser amorcée à la suite de bien des efforts est en très bonne voie le 5 juin 1931. Nouvelle déception, elle est annulée le 24 du même mois.

— C'est bizarre, murmura Maxime.

— N'est-ce pas ? Ce n'est pas tout...

— Maison Hérault et Cie, lut le jeune homme.

— Le 18 avril 1933, son fondé de pouvoirs, signait un accord complet et le 2 mai il trouvait une clause du contrat, cependant établi et accepté par les deux parties, mal rédigée, prêtant, paraît-il à double sens. Il demandait l'annulation et contre refus de mon père, trouvait matière à procès. Qu'en dites-vous ?

— Entre ces affaires, il doit y en avoir eu de moindre importance qui ont permis à l'usine de vivoter ?...

— Exactement. Depuis 1933, d'autres affaires n'ont pas été plus loin que des pourparlers, car je dois vous dire que, par deux fois, les matières premières ont été détériorées, ce qui n'encourageait guère les grosses commandes. Ne remarquez-vous pas dans tout ceci une particularité ? Je veux dire une relation étrange entre ces trois principales affaires dont je viens de vous parler ?

Maxime examina les chiffres un moment et dit :

— Je remarque qu'entre les dates, il s'écoule presque régulièrement une quinzaine de jours pendant lesquels il a dû se passer quelque chose. Mais quoi ?

— Il faut savoir !

— Il se peut qu'une démarche ait été faite...

— Une lettre écrite, un contre-ordre, mais de qui ?

— Non, trancha nettement Maxime, pas de lettre, c'est trop dangereux. Plutôt une démarche. Quelqu'un a agi, pour son compte personnel ou pour le compte d'un autre, quelqu'un qui a intérêt à faire sombrer la maison Destrel. Certainement il a un complice dans l'usine.

Yvonne serrait son bloc-notes dans sa main, elle l'agita en disant :

— Il serait donc intéressant de rechercher qui, parmi nos employés, s'est absenté aux dates relevées sur mon calepin ?

— C'est presque impossible, je le crains.

— Je le crains aussi, l'homme a dû prendre ses précautions.

Ils se turent. La serveuse qui n'avait pas d'autres clients à cette heure matinale avait disposé les tasses et la théière devant eux et elle s'était plongée, à quelque distance, dans la lecture d'un magazine. Ils burent distraitement, ils réfléchissaient. Bientôt, Maxime releva la tête, sa physionomie s'était éclairée.

— Vous avez une idée ? demanda Yvonne, presque joyeusement.

— Oui, et je la crois bonne.

— Dites vite !

— Il faudrait que M. Destrel reçoive ces jours-ci une grosse commande, une commande susceptible, vu son importance, de renflouer la maison. Vous saisissez ?

— Il me semble...

— L'inconnu qui cherche à la couler ne manquera pas, vu l'importance de l'affaire, de jouer son jeu habituel.

La joie brilla dans les yeux d'Yvonne.

— Parfait ! s'exclama-t-elle. Mais reste à trouver la maison qui consentirait à traiter une affaire avec mon père. C'est là que réside la difficulté.

— Je ne crois pas, affirma Maxime avec assurance. J'ai, à Paris, un de mes bons amis, ingénieur comme moi, avec qui j'ai traité souvent quand je

travillais au Mexique. Il est à la tête d'une grosse société. Je vais aller le trouver, le mettre au courant...

— Vous croyez qu'il consentira ?...

— Certainement. D'autant qu'il n'a rien à risquer.

La jeune fille soupira :

— Hélas ! je n'ai pas votre bel optimisme, vous allez vous heurter à la terrible question d'argent devant laquelle bien souvent sombre la plus belle amitié.

— Je couvrirai moi-même les frais de l'entreprise.

— Des frais énormes, Maxime.

— Je sais. Mais qu'est-ce qu'un peu d'or à côté de ce que nous cherchons à obtenir, vous et moi.

Elle le regarda longuement et dit :

— Vous rendez-vous compte que vous allez faire pour mon père tout le contraire de ce que vous désiriez ?

— Il faut que je sache... que nous sachions ! dit-il avec force. Si le résultat est négatif ou si votre père s'avère aussi coupable que le mien le supposait...

Il n'acheva pas devant le petit visage qui se creusait.

Bravement, elle constata avec un pauvre sourire qui voulait être courageux :

— Vous faites un très gros effort, je le sais, je le sens. Je vous en remercie. Allez donc à Paris. Je ne peux qu'approuver votre audacieux projet. D'ailleurs, nous n'avons guère le choix...

Il promit :

— J'irai à Paris et je réussirai...

Sur la petite table recouverte d'une fine nappe de dentelle, la main d'Yvonne était posée comme une fleur abandonnée. Il eut un mouvement comme pour la prendre dans les siennes, mais n'osa pas.

Yvonne demanda d'une voix imperceptible :

— Restons un moment sans parler, voulez-vous ?

Il comprit d'autant plus facilement qu'il désirait la même chose depuis un moment.

Oublieux du drame dans lequel ils se débattaient et qui risquait, en s'obscurcissant, de les séparer à jamais, ils éprouvèrent tout d'un coup la force de leur amour. Et cet amour, un court instant, les inonda, les submergea, noyant tout ce qui n'était pas lui.

Ils se revoyaient, le jour de leur première rencontre : lui, debout sur le trottoir des Destrel avec son visage douloureux, elle, sortant d'un pas léger du jardin plein de roses avec, sur les lèvres, son sourire lumineux comme une aurore. Ils revécurent toutes les heures qui avaient su les réunir et dont chacune avait apporté une joie neuve et toujours inégalée. Et leur aveu, si récent encore, leur revenait en mémoire, le mot : amour, leur brûla les lèvres. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne le prononça.

Ils sentaient qu'ils n'avaient pas le droit de répéter de si tendres choses alors qu'ils oscillaient encore au-dessus d'un gouffre.

Hélas ! Ce pauvre amour, qu'allait-il devenir dans tout cela ?

Songeant à la difficulté de leur entreprise, Yvonne frissonna et ses grands yeux s'assombrirent encore davantage.

— Pourquoi nous être rencontrés, soupira-t-elle, si nos destinées ne doivent point se joindre ? Et elles ont si peu de chance de se joindre !...

CHAPITRE XVI

Il arriva ce que Maxime avait prévu : son collègue de Paris ne refusa pas, une fois mis au courant de l'affaire, de lui venir en aide, puisque, lui seul, par son entremise, pouvait lui donner un moyen possible de faire tomber dans le piège le coupable présumé.

Il consentit donc à entrer en relations avec l'usine Destrel et il ne tarda pas à s'entendre avec le directeur.

Ce fut par son père qu'Yvonne apprit l'heureuse issue de la démarche :

— Ma petite Yone, l'accueillit-il un matin, le miracle va peut-être avoir lieu !

Il exultait. A la veille de la catastrophe, voir surgir une affaire providentielle, il y avait de quoi montrer une joie débordante.

Elle se contenta d'affirmer :

— La chance revient, père, la roue tourne !...

— Ce n'est pas trop tôt ! fit l'industriel.

A partir de ce moment-là, tout sembla revivre aussi bien à l'usine que dans la maison Destrel. Le directeur avait retrouvé son énergie et sa belle humeur. Yvonne s'était remise à chanter.

Maxime revint de Paris. Dès qu'ils se revirent, les deux jeunes gens éprouvèrent une joie d'autant plus grande que, cette fois, leur réunion se faisait sous le signe de l'espoir.

— Je suis si touchée de ce que vous avez fait, Maxime, remercia Yvonne avec ferveur. Si vous saviez quel bonheur votre intervention a déjà apporté sous notre pauvre toit !...

Il l'avait rejointe à la grille du jardin. Il tenait sa main dans les siennes.

— Pourvu que notre plan réussisse, soupirait-il.

Huit jours d'angoisse s'écoulèrent. Toujours rien. De quel côté allait venir le danger ? Par quelle brèche allait-il pénétrer ?

Ce fut Maxime qui lui téléphona, cette fois en la priant de venir à leur rendez-vous habituel. Soit-disant occupé avec les agencements de sa propriété, il évitait d'entrer chez les Destrel et l'usinier ne s'en plaignait pas, maintenant qu'il avait l'espoir de pouvoir le rembourser.

— J'ai appris, dit-il en abordant la jeune fille, qu'un train entier de matières premières est arrivé en gare au nom de M. Destrel. Recommandez à votre père de tripler le nombre des gardiens, au besoin, effrayez-le avec les sabotages commis récemment.

Elle devint pâle.

— Que craignez-vous ?

— Tout et le pire. Détruire ces wagons serait une catastrophe.

— Mais de quelle manière ?

— Il y a des foules de moyens.

Il ne voulait pas préciser, car il ne la voyait déjà que trop effrayée.

Elle regagna l'usine et pénétra aussitôt dans le cabinet de son père, qui semblait nager dans son élément : le grondement de ses chères machines montait jusqu'à lui.

Yone demanda :

— Tu as reçu les matières premières ?

— Tout un train, fit-il, visiblement enchanté. Ça marche admirablement. On travaille comme des enragés et des rondes parcourent l'usine de demi-heure en demi-heure.

Elle saisit la balle au bond :

— Précisément, père, je voulais te dire : est-ce que ce train est suffisamment gardé ? Tu es obligé de le laisser en partie à la gare des marchandises, faute de place à l'usine, c'est dangereux...

— Je le sais. J'ai eu deux pertes de ce genre l'année dernière. Aussi ai-je fait doubler la garde.

— Tu devrais la faire tripler, c'est tellement important.

L'usinier prit sa fille dans ses bras :

— Depuis que tu as fouillé dans ces fameux dossiers — sans rien trouver d'ailleurs — il semble que tu aies porté chance à notre maison. Je vais t'écouter, petite fille, la garde sera triplée. Elle compte déjà des ouvriers de l'usine, uniquement de ceux dont je suis absolument sûr.

M. Destrel semblait donc avoir repris sa sérénité.

Joyeusement, elle quitta le bureau, courut le long des couloirs, traversa le salon et s'arrêta net : le téléphone sonnait.

Il était dissimulé sous les paniers d'une marquise de soie bleue, à la tête de porcelaine blanche et rose. Elle s'empressa de soulever la dame et elle décrocha l'appareil :

— Allô ! Ici la maison Destrel...

— C'est vous, Yvonne ? interrogea une voix au bout du fil.

— Maxime, que se passe-t-il ?

— J'ai réfléchi à ces wagons.. Les détruire ou les détériorer serait le coup le plus magnifique de l'individu en question... J'aimerais les surveiller cette nuit, avec les gardiens habituels. car, ne l'oubliez pas, cette nuit est la dernière qu'ils doivent passer en gare. Demain, monsieur Destrel prend livraison de la moitié... mais je ne peux pas lui demander l'autorisation de les approcher...

— Je vous la donne, dit Yvonne, et je préviendrai les hommes de garde.

— Non, non, ne prévenez personne ! Je m'arrangerai avec eux. Ils m'ont vu souvent à l'usine...

— Comme vous voudrez, consentit la jeune fille, mais je vous en prie, soyez prudent !...

Allait-on apprendre du nouveau cette nuit ? L'ennemi allait-il commettre une faute qui le livrerait enfin et éclaircirait cette mystérieuse affaire ?

Maxime se le demandait avec une certaine angoisse, tandis que, soigneusement dissimulé sous un wagon, il montait une garde vigilante.

De son côté, Yvonne ne s'était pas couchée. Elle savait que le jeune homme risquait peut-être sa vie.

C'était l'honneur de leurs familles et leur bonheur à tous deux qui étaient en jeu.

Bien que séparés, ils communiaient dans les mêmes pensées et, par une sorte de pouvoir intuitif, le même espoir était en eux.

Jusqu'à une heure du matin, tout se passa dans le calme. Rien ne vint troubler le grand silence qui pesait sur l'usine et sur la gare des marchandises. Les veilleurs, de part et d'autre, se relevèrent afin qu'aucun ne fût tenté de songer au sommeil et de relâcher sa surveillance. Seul, Maxime ne bougea pas de son poste, courbaturé par l'essieu qui lui servait de traversin.

La relève de une heure était donc faite. Les hommes qu'il avait prévenus lui-même en arrivant l'avaient laissé sous un wagon, pas fâchés, d'ailleurs,

d'avoir du renfort. Il y avait un groupe en tête du train et un autre en queue ; ils faisaient, chaque demi-heure, la moitié de la longueur du convoi ; quand ils se rencontraient en face du wagon central, ils tournaient et revenaient à leur poste. Maxime avait choisi pour se dissimuler précisément ce wagon du milieu. Il avait calculé que, de la façon dont la garde était réglée, il restait le plus longtemps sans surveillance.

Les deux groupes étaient repartis vers leur point de départ depuis environ cinq minutes ; ils devaient avoir regagné leur poste, quand le gravier grinça sur le balast. Un homme s'approchait, un seul.

Vraisemblablement, les gardiens l'avaient rencontré. C'était donc quelqu'un en qui ils avaient confiance, quelqu'un de l'usine ou de suffisamment connu... Destrel, peut-être ?

Les pas se rapprochaient. La silhouette qui se détacha pour disparaître aussitôt dans l'espace libre entre deux wagons était assez grande et mince.

— Ce n'est pas Destrel, se dit Maxime.

Il voyait maintenant, arrêtés en face de son wagon, les deux pieds de l'inquiétant personnage. Il devait faire un effort, car un des pieds s'arc-bouta solidement sur le sol. A ce moment, la porte du wagon grinça en glissant, et aussitôt, les deux pieds disparurent : l'homme avait sauté dans le wagon. Maxime entendait son pas au-dessus de sa tête. Il lâcha l'essieu et se laissa glisser sur le balast à plat ventre.

Avec les mêmes reptations de fauves auxquels il avait eu affaire dans les forêts mexicaines, il se coula hors de sa cachette.

La nuit était assez sombre, mais il fallait cependant tenir compte d'une certaine lueur confuse.

L'homme, placé dans une ombre plus opaque, pouvait voir sans être vu. C'était très dangereux pour Maxime.

Le jeune homme, accroupi près du wagon, à moins de cinquante centimètres de l'ouverture, hésitait entre plusieurs décisions à prendre, quand il s'aperçut qu'un vide laissé entre le montant et la glis-

sière de la porte lui permettait d'observer à l'intérieur. Il se haussa avec précaution en face exactement de cet espace et il vit un homme qui lui tournait le dos. L'inconnu était occupé à une besogne que Maxime ne put définir du premier regard.

A ce moment, l'individu posa quelque chose à ses pieds et il se redressa, fouillant dans ses poches. Maxime reconnut alors la nature de l'objet : un bidon d'essence. L'homme cherchait-il un briquet, des allumettes ? Non, il sortait, une longue mèche comme celles qu'on emploie dans les carrières pour faire sauter les rochers à la dynamite. Il la disposait soigneusement afin que le wagon, pulvérisé, projetât débris et flammes sur les matières explosives que contenait le train entier.

Maxime fit deux pas en avant et, au moment où l'inconnu atteignait son briquet, il le saisit par les jambes et le tira en arrière.

Ils roulèrent sur le sol.

— A nous deux ! cria Maxime.

L'homme dut reconnaître la voix du fils Galtier car il tenta après un crochet du droit, de prendre la fuite, mais Maxime avait évité le coup en partie, il se rua à sa suite et le rattrapa deux voies plus loin.

Ce fut un corps à corps désespéré. Ils roulaient entre les rails également décidés à vaincre, haletant de l'effort, poussant des han ! sourds, quand un coup avait porté.

Une rumeur s'entendait en tête du train. Les gardiens avaient dû se rendre compte que quelque chose de grave arrivait.

— A moi ! cria Maxime, qui se sentait faiblir.

Les hommes accouraient dans la direction de l'appel. La pensée de leur aide imminente donna au fils de Juliette un regain d'énergie. Il tomba de tout son poids sur son ennemi ; le choc fut rude. Ils roulèrent encore une fois sur le gravier, mais Maxime avait le dessus : il appuya un genou sur la poitrine de l'adversaire, saisit la main qui se dirigeait vers sa gorge et la tordit. L'homme ne bougea plus.

— Par ici ! guida le jeune homme.

Les ouvriers sautaient par-dessus les rails, fusil en main

— J'ai pincé ce coco-là en train de vouloir incendier les marchandises...

Indignés, les hommes tombèrent à bras raccourcis sur le misérable qui se relevait. Ce fut un beau tumulte, que Maxime essaya d'interrompre plusieurs fois. On finit par l'écouter, et ce fut une loque lamentable que le groupe entraîna vers la gare.

— Où va-t-on ? demanda un des hommes.

— Chez le directeur, renseigne Maxime. C'est lui que cette affaire regarde, c'est lui qui portera plainte, s'il le juge à propos.

— Vous pensez s'il va le juger à propos ! rétorqua l'ouvrier. Allez, file, graine de bagne !

Le fils de Juliette pensait :

— Vite, de la lumière, que je voie à qui nous avons affaire...

CHAPITRE XVII

Yvonne, seule dans sa chambre, trouvait cette nuit interminable. Elle regardait parfois la pendule en biscuit de Sèvres, qui ornait la cheminée, et il lui semblait que les aiguilles ne tournaient pas.

Incapable de supporter plus longtemps cette solitude, elle entr'ouvrit la porte de sa chambre et aperçut un filet de lumière au bout du couloir. C'était le bureau de son père. Il ne s'était pas couché, lui non plus. Il veillait, probablement dans l'angoisse, lui aussi, car, bien qu'il n'eût point voulu l'avouer, il devait être mortellement inquiet.

— Comment ? s'étonna-t-il en apercevant sa fille, tu n'es pas dans ton lit ?

— Impossible de dormir. D'ailleurs, toi-même...

— Moi, j'ai du travail !

Il ne continua pas sa phrase. Yvonne s'était dressée, aussi pâle que son père était congestionné. Elle lui prit le bras et supplia :

— Ecoute !...

Une rumeur, d'abord lointaine, et comme venant de la rue, allait s'amplifiant, gagnait la cour de l'usine, l'escalier, le couloir et venait battre contre la porte du bureau. Celle-ci souvrit d'une poussée, et Maxime parut, sans chapeau, les cheveux emmêlés, les vêtements déchirés, une joue en sang.

— Maxime ! cria Yvonne avec épouvante, vous êtes blessé !.. Qu'est-il arrivé ?

— Nous le tenons ! clama le jeune homme, qui semblait déborder de joie. Nous l'avons pincé sur le point de faire sauter le train !

Derrière lui, des pas martelaient le couloir, et un groupe de gardiens s'encadra dans la porte, traînant un homme hagard et tremblant. Il était si courbé qu'Yvonne et son père ne le reconnurent pas tout d'abord. Maxime dut lui soulever la tête en plaçant avec dégoût sa main sous son menton.

C'était l'ingénieur Saint-Aubin.

Certes, sa lutte avec Maxime et un peu plus tard avec les ouvriers, l'avait mis en piteux état. Il n'avait plus rien du beau et élégant convive que les Destrel se plaisaient, les jours de fêtes familiales, à recevoir à leur table. On aurait plutôt dit un vulgaire voyou ramassé au fond d'un fossé.

— Vous ! s'écria enfin le directeur. Vous ! c'était vous !

Le misérable essaya lâchement de se disculper en rejetant sa faute sur autrui.

— Je n'agissais pas pour moi, balbutia-t-il. Je n'ai pas pu résister aux offres magnifiques...

— Les offres de qui ? D'une firme rivale ?

— D'une firme étrangère, spécifia Saint-Aubin ; elle voulait s'approprier l'usine dans de bonnes conditions pour en faire un dépôt...

— Cela dure depuis combien de temps ?

— Onze ans exactement, avoua sans difficulté le misérable.

Maxime intervint :

— Depuis onze ans ! Par conséquent lorsque mon père était là ?

— Oui, ricana Saint-Aubin, un peu avant que

l'intègre Paul Galtier ne soit arrêté et condamné.

Le jeune homme faillit lui sauter de nouveau à la gorge. Ce fut Yone qui l'en empêcha. Il bégaya, tant la colère et la douleur faisaient trembler sa voix :

— C'est vous qui avez glissé la copie des formules dans son laboratoire privé ?

— Oui.

— Mais pourquoi ?

Saint-Aubin jeta cyniquement :

— Il me gênait. Je l'ai perdu parce qu'avec son honnêteté il risquait de tout découvrir. Il s'était mis dans la tête de vérifier certains dossiers ; cela montrait qu'il se rendait compte que quelque chose clochait. A tout prix, il fallait me débarrasser de ce collègue gênant. J'ai saisi la première occasion.

Il ajouta avec une crispation de ses lèvres minces :

— On n'a pas toujours le choix des moyens...

« D'ailleurs, ajouta-t-il en se tournant vers Destrel, vous me rendrez cette justice que je vous ai apporté les lettres de Galtier ?

— Misérable ! rugit le directeur, hors de lui, vous essayez de me faire passer pour votre complice ! Je comprends maintenant pourquoi vous m'avez si adroitement persuadé de la culpabilité de Galtier et pourquoi, jouant le témoin qui se refuse à charger un malheureux, vous avez soi-disant parlé en sa faveur au procès, alors que vous le saviez condamné d'avance !

Il se tourna vers Maxime :

— Monsieur Hébrard, commença-t-il, je vous...

— Non, interrompit vivement le jeune homme, pas devant cet individu...

Saint-Aubin passa des aveux complets, indiquant notamment quel fut son triste rôle dans l'usine :

— Tantôt, je gâtai les marchandises — c'est un jeu pour un chimiste — tantôt, la firme étrangère intervenait, soit en proposant des prix inférieurs, ce qui lui permettait de raffer vos commandes, soit en sous-main, car elle avait des intérêts dans plusieurs grosses maisons françaises.

Ecceuré, M. Destrel décrocha le téléphone et appela la police.

CHAPITRE XVIII

Quand le misérable fut sorti, encadré des représentants de l'autorité, et suivi du groupe des ouvriers qui commentaient les événements, les trois personnes qui restèrent dans le cabinet de travail, éprouvèrent un sentiment de délivrance.

— De l'air ! de l'air ! s'écria Yvonne, en se précipitant vers la fenêtre.

Tout devenait très clair à présent et Destrel put facilement se disculper aux yeux du jeune homme.

Se tournant ensuite vers Yvonne :

— Ainsi, tu étais au courant ? s'effara Destrel, qui n'en revenait pas. Vous vous étiez entendus tous les deux ?

— Pour te sauver, papa.

Antoine Destrel regarda longuement sa fille :

— Tu savais donc tout ! M. Hébrard t'avait parlé de la triste affaire de son malheureux père et de ses projets ?...

— Oui, il m'avait tout avoué.

L'usiner attira sa fille contre lui et l'étreignit avec une grande tendresse. Comme elle avait dû souffrir en apprenant tout cela ! Qu'il lui avait fallu de courage, de volonté pour enfermer au fond d'elle-même ce douloureux secret !

Yvonne l'embrassait à son tour quand un pas rapide résonna dans le couloir. Dans l'encadrement de la porte restée ouverte, se montra le visage un peu effaré, mais réjoui du notaire.

— Que se passe-t-il ? Je suis dans un état d'inquiétude impossible à décrire. Ma bonne m'a arraché du lit à l'aube en venant m'annoncer que son mari, ouvrier à l'usine, venait de lui raconter une nouvelle incroyable : l'ingénieur St-Aubin serait arrêté ! J'arrive ici, je trouve la porte ouverte, je vois de la lumière dans ce bureau alors qu'il fait jour, je monte et me voilà, Saint-Aubin est-il vraiment arrêté ?

— C'est exact, confirma Destrel.

— St-Aubin ! un homme si courtois, si bien élevé ! le modèle parfait du grand seigneur !...

— Ce grand seigneur est un fieffé coquin ! Imaginez-vous que M. Hébrard l'a surpris cette nuit en train de mettre le feu à mes wagons bourrés de marchandises, dans le but, parfaitement clair, de faire tout sauter !

— Et c'est lui ! s'écria Yvonne, qui a voulu assassiner Maxime !

— Mais c'est effrayant ! c'est épouvantable !

Le brave notaire, sous le coup de l'émotion, devenait rouge comme une écrevisse.

— Eh oui ! soupira l'industriel, nous avons tous la plus haute estime pour lui...

— A qui se fier, grand Dieu ! se lamentait l'honnête Sébastien.

Il menait un tel tapage, que Mme Destrel dont la chambre était fort éloignée du bureau et qui jusque là n'avait rien entendu, se réveilla en sursaut, jeta un déshabillé sur ses épaules et courut vers l'endroit d'où parvenait tout ce bruit.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle, effarée à son tour en les voyant tous réunis.

— Rassure-toi, s'empressa son mari qui, le plus brièvement possible, la mit au courant des événements de la nuit, pendant que les deux jeunes gens, insensiblement, se rapprochaient de la fenêtre.

— De tout ceci il résulte, si j'ai bien compris, dit Mme Destrel quand son mari eut achevé le récit, que M. Hébrard, convaincu de ta participation dans la malheureuse affaire de son père, aurait commencé par se venger sur toi, en attendant de retrouver le vrai coupable, si, grâce à l'heureuse entremise de notre ami Lecourtois, il n'était entré dans notre maison ?

— Hum ! hum ! toussota le notaire, je crois que je ne suis pas pour grand'chose dans tout cela ! Il est bien vrai que je me suis permis de vous présenter M. Hébrard, mais il me l'avait demandé avec une telle insistance...

— Cela entrainait dans ses plans...

— Peut-être le croyait-il lui-même... Mais Yvonne était là, heureusement.

Ils portèrent tous trois leurs regards attendris sur le couple qui se penchait à la fenêtre.

Le notaire prit Mme et M. Destrel chacun sous un bras et proposa sur le ton d'une affirmation :

— Laissons cette jeunesse, elle n'a pas besoin de nous. Chère Madame, si vous pouviez nous offrir à tous une tasse de café, je crois que nous en avons sérieusement besoin... Et vous, Destrel, racontez-moi l'affaire par le menu car, il se peut que je sois un vieil abruti, mais je n'ai encore absolument rien compris !

Max et Yvonne furent seuls.

— Descendons au jardin, voulez-vous ? proposa la jeune fille.

Elle ouvrit la porte-fenêtre et ils allèrent se dresser l'un et l'autre, sur cette terrasse où, pour la première fois, le fils malheureux de Paul Galtier avait aperçu la fille radieuse d'Antoine Destrel.

— J'étais là, dit-il, montrant d'un geste le trottoir, derrière la grille.

Il ne s'expliqua pas davantage, car il n'était pas possible qu'à cette minute si grave pour leurs deux destinées, leurs pensées ne fussent pas identiques.

— Et moi, j'étais ici.

— La terrasse était chargée de roses et vous étiez comme auréolée de fleurs. Quel regret j'ai eu à ce moment du nom que vous portiez.

— Ce nom que vous haïssiez, reprocha-t-elle avec un peu d'amertume.

— Me pardonnez-vous ?

Elle eut ce lumineux sourire qui, dès le premier jour, l'avait conquis :

— Peut-on en vouloir longtemps à ceux qu'on aime ?

Mais ce fut dit si bas que Maxime eut peur d'avoir mal entendu et il reprit, toujours obsédé par le cruel sentiment qui avait pesé sur sa jeunesse :

— Comme c'est lourd à porter, la haine !...

— On ne peut pas vous reprocher la vôtre...

— Yvonne, je regrette tellement, si vous saviez...

Elle mit vivement un doigt sur ses lèvres :

— Chut !... Vous avez pardonné à mon père... j'ai pardonné au vôtre, n'en parlons plus.

— Déchirons la mauvaise page au livre de nos vies.

— Nous en écrirons de plus belles, de plus douces.

Il la regarda avec une tendresse inquiète :

— Le croyez-vous vraiment ?

Yone eut un geste qui semblait faire confiance au mystérieux avenir :

— Oui, je le crois, avec l'aide de Dieu.

En silence, ils descendirent les marches de pierre du grand escalier et suivirent à tous petits pas l'allée principale entre une double rangée de rosiers nains. Malgré l'approche de l'automne, le calme jardin avait des senteurs de printemps. Yvonne s'arrêtait parfois pour cueillir une fleur.

Ils marchaient l'un près de l'autre sans paroles et presque sans pensées.

Étrangers l'un à l'autre quelques mois auparavant, la force mystérieuse qui meut les êtres humains avait fait son oeuvre. Il leur paraissait, tant étaient grandes entre eux leurs affinités, qu'ils se connaissaient depuis toujours.

Sans oublier le souvenir de la douce Juliette, ni les tourments endurés par Paul Galtier, Maxime pensait qu'il avait le droit de bâtir à son tour un foyer et d'accueillir cet hôte fragile qu'est le bonheur. Et Yvonne, retrouvant avec joie son existence d'enfant choyée, reprenait le cours normal de sa vie. L'épreuve par laquelle elle venait de passer n'avait pas détruit, grâce à Dieu ! son inaltérable bonne humeur et elle était gaie, de cette gaieté franche et saine qui est l'apanage des êtres vraiment jeunes.

Ainsi, ils allaient, côte à côte en cette claire matinée qui venait de voir se dissiper l'affreux cauchemar et ils sentaient flotter sur eux l'invisible, mais adorable présence de l'Amour.

Ayant terminé un bouquet de roses, Yvonne, longuement, le respira, puis l'élevant vers le visage de Maxime, elle offrit :

— Pour la tombe de votre mère, voulez-vous ?

— Merci, fit-il, touché de tant de délicatesse.

Il retint entre ses mains les fleurs d'automne et les doigts de printemps et il murmura :

— Yone, je m'étais trompé, j'avais pris la mauvaise route... il faudra que je revienne sur mes pas.

— Tout se recommence, affirma-t-elle, soudain grave.

— Alors, vraiment, vous pensez que je puis ?...

— Recommencer ? Mais certainement... Nous reprendrons les choses au début...

Il y eut autour d'eux comme une palpitation d'ailes quand la jeune fille compléta sa pensée :

— C'est demain dimanche : je serai à la messe du matin.

FIN

D'AMOUR ET D'EAU FRAÎCHE...

Par ROBERT JEAN-BOULAN

CHAPITRE PREMIER

— Bonjour, mon cher Hervé ! Comme c'est gentil à vous d'être venu à ma garden-party !

Mme de Lunoy eut un délicieux sourire et tendit sa main au jeune homme qui s'inclinait devant elle. Celui-ci l'effleura de ses lèvres, et répondit gaiement :

— Je suis certain, chère madame, que vous comptiez un peu — un tout petit peu — sur moi ?

— Si je vous disais que non, vous ne me croiriez pas ! On vous attendait. Tenez, allez au fond du parc. Vous retrouverez votre ami Serge, entouré de toute la bande de jeunesse, au tennis. Vous m'excusez, n'est-ce pas, si je vous abandonne aussi cavalièrement ? Mes invités me réclament...

— Je vous en prie, chère madame ! J'espère que vous me faites l'amitié de me considérer comme un des familiers de la maison. Ne vous occupez pas de moi, je vais aller les surprendre...

— Vous êtes gentil, mon cher Hervé ! A tout de suite !

(A suivre.)

LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE DE LA FAMILLE

(LES ROMANS BLEUS et LES BLEUETS)

*Cette superbe collection, uniquement
composée de romans irréprochables,
constitue la véritable bibliothèque de
la jeune fille, de la femme, du foyer.*

Composée de **100 volumes**, elle est présentée
dans

UN BEAU MEUBLE BIBLIOTHÈQUE

façon chêne ciré ou acajou ciré, au choix.
Ce meuble (0^m75x0^m65) à quatre tablettes trou-
vera sa place dans l'intérieur le plus coquet.
Il est offert à tous les souscripteurs à titre de

PRIME GRATUITE

Les 100 volumes, sous une splendide reliure
genre parchemin, sont payables par mensualités

RIEN A PAYER D'AVANCE!

Le 1^{er} versement à la réception de la collection
et du meuble, expédiés sous quinzaine.

15 MOIS DE CRÉDIT

38 fr.

par mois, soit **570 fr.** la collection complète de 100 volumes reliés.

Tous renseignements sur demande : liste des volumes, photographies du meuble, etc.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

à remplir ou recopier et envoyer au Service "I" de la
Librairie Contemporaine, 75, rue Darcau, Paris (14^e).

Veillez adresser à (Nom et Prénoms)

Qualité ou profession

Rue

A Dépt'

La Bibliothèque de la Famille, composée de 100 volumes, au prix de 570 fr.
que je m'engage à payer en 15 mensualités égales, la première après
réception de la collection et de la prime : Bibliothèque, façon

Cette commande ne peut être annulée. A défaut de paiement de
: termes écus, le solde pourra être exigé. Signature

BIEN INDIQUER TOUS RENSEIGNEMENTS

INDISPENSABLES A L'EXPEDITION

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Imp. des Beaux-Arts - Paris